



Un homme seul s'attaque au gang
interplanétaire des marchands d'esclaves.

JOHN BRUNNER

LES NÉGRIERS DU COSMOS



*I*l y avait les Robots, et il y avait les Androïdes : un jeune homme aussi riche que Derry Horn pouvait s'offrir l'un ou l'autre.

Pour s'acquitter des besognes quotidiennes, écouter les ordres et les exécuter ponctuellement : les Robots étaient parfaits.

Les Androïdes, eux, avaient pourtant sur les Robots l'avantage de pouvoir réfléchir et prendre des décisions compliquées. Ces créatures, réalisées dans les laboratoires de lointaines planètes, incitaient l'homme avec un réalisme tel que — n'eût été l'étrange couleur bleue de leur peau — on aurait pu s'y tromper.

C'est pour cette raison que Derry Horn, témoin du meurtre d'un malheureux Androïde au cours d'une nuit frénétique de Carnaval, éprouve tant de compassion et de révolte.

Sa volonté farouche de punir les coupables l'entraînera dans une poursuite mortelle vers les planètes les plus lointaines de la Galaxie.

SCIENCESFICTION



Déjà paru

161

Andrew North

LES NAUFRAGEURS DE L'ESPACE

163

E. C. Tubb

OBJECTIF POLLUX

165

Calvin M. Knox

COMLOT CONTRE LA TERRE

167

Andrew North

FUSÉE EN QUARANTAINE

SCIENCE^SFICTION

Romans d'anticipation publiés sous la direction de
FRÉDÉRIC DITIS



JOHN BRUNNER

Les négriers du Cosmos

Traduit de l'anglais par
MICHEL AVERLANT

ÉDITIONS DITIS
35, rue Mazarine, Paris 6^e

Titre original

SLAVERS OF SPACE

© Éditions Ditis, Paris 1960.

Scan, ORC, mise en page ~Août 2008

L E N C U L U S

Pour la Librairie Excommuniée Numérique
Et les CUrieux de Lire les USuels.

PROLOGUE

Au cours des derniers mois, Lars Talibrand voyagea vite et loin. Il fonça d'astre en astre, de système en système. Chaque fois qu'il parvenait à se ménager une journée ou deux, il revenait sur ses pas, il traçait de fausses pistes. Et pourtant il ne put échapper à la mort patiente qui le suivait pas à pas.

Il alla de la planète Vernier à la planète Arthworld. De là il se propulsa vers Creew'n Dith. Puis, laissant derrière lui Creew'n Dith, il fila jusqu'à Newholme. Il fit ensuite un détour par Mars.

Il arriva enfin sur la Terre, à l'époque du Carnaval.

Le monde entier était en liesse. Et ce fut là, dans une petite chambre perchée tout en haut d'un hôtel qui d'un côté dominait le tumulte de la fête et de l'autre un paisible bras de mer, qu'il rencontra son destin.

Lars Talibrand n'avait pas perdu une seule seconde. Parce qu'il savait que de sa rapidité dépendait quelque chose de beaucoup plus important que sa vie elle-même.

Pourtant, remontant à ceux qui l'avaient décrétée et parcourant en sens inverse le même chemin, la nouvelle de sa mort voyagea plus vite encore qu'il n'avait su le faire.

Et, dans quelques mondes dispersés à travers la galaxie, certains hommes, certaines femmes, respirèrent mieux parce que Lars Talibrand, lui, avait cessé de respirer.

1

LE GRAND CARNAVAL

Des fanfares éclatantes, des chœurs tonitruants, des animaux savants avaient envahi les rues et les boulevards. Des hordes de fêtards enfiévrés, criant, hurlant, lançant des objets, riant, comme si l'univers tout entier était la scène d'une vaste comédie burlesque, avaient pris possession des chaussées et des trottoirs.

La procession du carnaval déferla comme un raz-de-marée. Elle passa devant l'hôtel dans lequel Lars Talibrand ne pouvait plus l'entendre.

Et pourquoi pas ? Après tout, cette nuit et pour une semaine encore, la planète communément appelée Terre se devait d'être la scène d'une comédie. Elle devait abriter la farce du carnaval, au cours de laquelle tous pouvaient devenir successivement Pantalon, Arlequin et Colombine.

Des processions semblables serpentaient à travers les rues de toutes les villes qui venaient d'entrer dans la zone d'ombre. Et, tandis que le coucher de soleil se déplaçait autour de la planète, d'autres villes allaient se joindre à elles.

Maintenant, près de la plage, des officiels effectuaient les dernières vérifications avant de brancher les éclairages, de libérer les minuscules organismes lumineux qui allaient faire luire l'océan lui-même. Les robots chargés de l'entretien effectuaient l'ultime essai de leurs circuits respectifs, s'assurant qu'ils ne pourraient en aucun cas tomber en panne pendant la semaine à venir. Sur le terrain de foire, les concessionnaires s'activaient à monter leurs baraques, marquises, étalages, manèges, gyrodromes, montagnes russes et dancings sans pesanteur. Des camions surchargés d'accessoires divers avançaient lourdement au milieu de

la confusion générale. Ils apportaient les dernières fournées de sucreries, confetti, banderoles, attirails de farces et attrapes, bouteilles de vin, masques, épées de duel, aphrodisiaques, et mille autres choses encore.

Les pères de famille prudents s'empressaient de porter leurs derniers objets de valeur aux coffres publics dont la clé ne leur serait rendue qu'à la fin de la semaine. Sage précaution. Car on avait vu des gens se noyer si complètement dans le monde frénétique du carnaval qu'ils avaient perdu au jeu et offert en gage tout ce qu'ils possédaient. Les propriétaires de voitures et d'hélicoptères privés qui n'avaient pas de garage personnel garaient leurs véhicules ; dans des garages publics.

Pendant le carnaval, personne ne pouvait songer à se rendre rapidement quelque part. Aucune affaire, aucune urgence n'était admissible, si ce n'est, à la rigueur, un rendez-vous amoureux.

Aux coins des rues, les robots garaient les petits taxis-bulles volants et les minuscules aérobus découverts, à deux ou quatre places. Ces véhicules menaient leurs passagers quelque-part, ça c'était un fait. Mais où ? Ce n'était pas aux dits passagers d'en décider. Après le lever du soleil, il leur serait permis d'indiquer une adresse précise aux taxis-bulles, la leur, ou celle de n'importe qui. Mais jusque-là il appartenait au robot sélecteur de choisir à sa fantaisie la destination de ses passagers.

Le ciel était d'un bleu lumineux qui s'assombrissait graduellement. Il y avait bien un nuage ou deux par-ci par-là. Mais juste ce qu'il fallait pour faire joli. Sans plus. Il va sans dire qu'il pleuvrait sur la Terre pendant la semaine du carnaval. C'était nécessaire pour que soit préservé l'équilibre météorologique de l'atmosphère. Mais le service météo ferait en sorte qu'il pleuve en mer, aussi loin que possible des côtes, et à une heure locale où la plupart des fêtards dormiraient.

Fermant la gigantesque procession, les roulettes chargées de victuailles arrivaient par milliers. Et c'est qu'il en fallait des milliers ! Car aucun commerce ne demeurerait ouvert pendant le carnaval. Pas même les magasins d'alimentation ou les restaurants.

Maintenant, avec le coucher du soleil, les boutiques de luxe qui étaient restées ouvertes pour répondre aux besoins de dernière minute en perruques, cosmétiques, déguisements et parfums, fermaient leurs volets. Et le personnel, enfin libéré, se hâtait de changer de vêtements pour se mêler à la foule.

*

* *

Derry Horn s'éloigna de la fenêtre qui donnait sur la rue. L'arrière-garde de la procession venait de pénétrer à l'intérieur du champ de foire et les orgues électroniques dominaient le bruit des orchestres de la parade. Il était grand temps de s'habiller et de rallier la fête.

Sur un ordre sec de Derry, les fenêtres s'occultèrent. Puis les portes de l'armoire coulissèrent et dévoilèrent le choix de costumes qu'il avait commandé pour le carnaval. Palpant les soieries, les moires, les tissus pailletés, il ressentit un étrange sentiment de vide.

Non, pas « étrange ». Il reconnut avec un soupir qu'il aurait été plus exact de dire « habituel ».

Agacé, il saisit un costume au hasard et le jeta sur une chaise. Tout aussitôt il se demanda ce qui avait bien pu lui faire choisir ce costume-là.

Il s'obligea à écarter cette pensée et décida que, de toute façon, il mettrait le costume. Il ôta ses vêtements de tous les jours et se dirigea vers la salle de bain voisine pour se rafraîchir un peu.

Lorsqu'il sortit de la douche, il passa dans la salle de séchage. Et là, tandis qu'une douce chaleur aspirait l'humidité de son corps, il se planta devant le miroir grandeur nature et se regarda pensivement.

— Te voici, se dit-il. Voici Derry Horn à l'âge de vingt-deux ans.

Il vit un jeune homme brun à la peau blanche et aux yeux d'un bleu foncé. Les contours de ses lèvres pleines s'affaissaient visiblement. La chair de ses bras et de ses cuisses était molle. Chacun de ses mouvements la faisait trembloter. La pâleur de sa peau et la noirceur de sa chevelure s'associaient pour faire paraître ses joues et son menton presque bleus, comme du lait mouillé. Le dépilatoire le plus énergique ne parvenait pas à bout des racines de sa barbe.

Il passa la main sur sa joue gauche. Il se demandait par quel atavisme bien ancré les hommes considéraient encore comme une preuve de non-virilité le fait de ne pouvoir avoir de barbe... alors qu'ils passaient tant de temps à s'efforcer de l'empêcher de pousser !

Peut-être était-ce parce qu'il leur fallait quelque chose qui s'opposât à leur volonté. Il ne restait certes pas grand-chose d'autre, en ce monde discipliné, qui résistât à leurs caprices.

Il s'aperçut qu'il était tout à fait sec et quitta la pièce. Lorsque ses pieds cessèrent de peser sur le sol du séchoir, le souffle d'air chaud s'arrêta de siffler.

Quand il regagna sa chambre, le costume qu'il avait choisi lui parut encore plus ridicule qu'auparavant. Mais lorsqu'il jeta un coup d'œil à l'armoire encore ouverte, il ne vit rien qui lui plaise davantage. Encore nu, il se jeta sur un siège rembourré. Puis il alluma une cigarette, un de ces petits tubes de plastique à commande électro-magnétique dans lesquels était emprisonnée de la fumée de tabac.

Il n'y avait pas à dire... Pour un premier soir de carnaval, il était frais !

Soudain il lui vint à l'esprit qu'il se sentirait peut-être mieux s'il buvait quelque chose. Il appela un garçon qui arriva rapidement. L'hôtel offrait le meilleur service qui soit au monde et, puisque le monde en question était la Terre, le meilleur service de toute la galaxie.

Nullement gêné par la nudité du jeune homme, le robot vint se planter devant le siège de Horn. D'ailleurs aucun vêtement ne recouvrait son propre corps de plastique, mince et luisant.

— Je veux quelque chose qui me sorte d'un accès de dépression, fit Horn avec brusquerie. Que me conseilles-tu ?

Le robot hésita.

— Je n'ai pas été prévu pour donner des conseils en cas de maladie, monsieur, s'excusa-t-il. Mais peut-être...

— Je ne suis pas malade ! Aboya Horn. Je veux tout simplement un euphorisant quelconque. Le meilleur que vous ayez.

— Je pourrais vous apporter le plus coûteux, suggéra le garçon. Je suppose que ce serait le meilleur. Bien que, pour être franc, de nombreux clients m'aient affirmé que d'autres euphorisants moins onéreux leur plaisaient davantage.

— Bon Dieu ! Les choses iraient quand même mieux si la direction employait des androïdes au lieu de robots ! Tonna Horn. Du moins ceux-là ont-ils une idée du goût des boissons qu'ils servent !

Le robot eut un vague ton de protestation :

— Si vous me permettez de vous contredire, monsieur, cela ne faciliterait pas du tout les choses. Comme vous le savez sûrement, il est interdit aux androïdes de consommer des boissons alcoolisées.

Horn avait l'air d'un homme qui peut faire des entorses à bien des règlements. Et c'était exact. Car, dans une période de prospérité inouïe, sa fortune était considérée comme fabuleuse.

— Ce genre de truc pourrait toujours s'arranger, fit-il négligemment. Tandis que chez toi l'effet de l'alcool serait simple et radical. Ça te ferait sauter les plombs.

Soudain, le ridicule de la situation le frappa. Il était en train de discuter avec un robot ! Il éclata de rire. Le garçon fit un geste vers l'avant. Mais Horn l'écarta.

— Vous ne m'avez pas dit quel euphorisant vous désiriez.

— Ça ne fait rien.

Horn se leva :

— C'était une idée idiote. Oublie-la.

— Je suis physiquement incapable d'oublier quelque chose ! dit fièrement le garçon. En fait, il leur a fallu un temps fou pour m'apprendre le sens du mot oublier.

Puis il pensa soudain que ce dernier aveu pouvait lui faire du tort. Il hésita à nouveau et se dirigea vers la porte. Ses pieds de plastique glissaient silencieusement sur le tapis épais.

Lorsqu'il fut parti, Horn revêtit son déguisement et jeta un dernier regard à la pièce. C'était là son quartier général pour la semaine. Oui... Hé bien en tout cas, c'était un changement. Peut-être ce changement allait-il réellement changer quelque chose.

Horn haussa les épaules. D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il s'amuse ! Il n'y avait pas à sortir de là. S'il ne réveillait pas sa capacité de s'amuser, peut-être la perdrait-il à tout jamais... et sa vie toute entière serait noyée dans ce mortel ennui dont il cherchait à sortir. Le carnaval de l'année précédente avait été si peu stimulant, si terne, si différent de tous les carnivals de son enfance.

Cette année, il se trouvait dans une ville différente. Quand il rentrerait se coucher, ce serait dans une chambre d'hôtel, et pas dans sa maison. Il n'avait pas de parents à moins de quinze cents kilomètres. Car c'était peut-être ça, la tendresse étouffante de sa famille, qui avait gâché son plaisir l'année précédente...

Peut-être.

Derry Horn détestait penser à ce que serait son avenir s'il était prouvé que ce n'était pas son entourage qui était fautif.

Si le fautif était lui-même, il lui faudrait alors affronter cent ans d'existence. Cent ans au cours desquels une journée grise succéderait à une autre journée grise...

Après tout, peut-être aurait-il mieux fait de prendre cet euphorisant !

2

MORT D'UN ANDROÏDE

Horn alla machinalement vers l'ascenseur privé relié à son appartement. Il appuya sur le bouton d'appel. Mais rien ne se produisit. L'ascenseur resta au rez-de-chaussée. Le jeune homme s'apprêtait à tempêter lorsqu'il se souvint : le carnaval avait officiellement commencé ! En effet, une voix suave sortit du mur pour annoncer gaiement :

— C'est la semaine du carnaval, monsieur ! Pour favoriser la bonne camaraderie et les heureuses rencontres, l'hôtel a supprimé le service des ascenseurs privés au profit des ascenseurs principaux. Veuillez donc quitter votre appartement et tourner à gauche dans le couloir afin de rejoindre l'ascenseur public le plus proche. Nous espérons que vous vous y trouverez en sympathique compagnie avant même de vous joindre à la joyeuse foule du dehors !

Lorsqu'il avait seize ou dix-sept ans, Horn qui passait le carnaval avec un groupe d'amis étudiants avait découvert cette coutume de la direction des hôtels.

Ses copains et lui avaient employé une bonne moitié de la nuit à veiller à ce que les résidents de l'hôtel se trouvent effectivement en bonne compagnie dans leurs ascenseurs.

Les jeunes gens s'étaient maquillés de manière à ressembler à des cadavres étranglés. Le visage bleui, les mains gonflées, des lentilles de contact blanches sur les yeux, ils s'étaient allongés sur le plancher des ascenseurs vides pour attendre les résultats. Le tableau de chasse avait comporté quatre crises cardiaques aiguës dont l'une mortelle. Ils s'étaient royalement amusés.

Mais curieusement, maintenant qu'il y repensait, tout cela ne paraissait plus si drôle. Il espérait même que personne ici n'ait eu cette idée. Ou tout au moins que personne ne l'ait mise en pratique dès le premier jour du carnaval.

Depuis son arrivée, le jeune homme n'était jamais passé par ce couloir qui menait à son appartement. Les robots qui avaient apporté ses bagages l'avaient sans doute utilisé. Mais lui, il était monté par l'ascenseur privé. C'est d'ailleurs ce que tout le monde faisait. Aussi les corridors avaient-ils un aspect désolé, sinistre. C'était indéfinissable. Car il ne s'agissait pas de quelque chose de tangible, comme de la poussière, ou comme un écho. Non. C'était tout simplement l'absence de passage humain.

Derry marcha d'un pas rapide vers l'ascenseur. Ce trajet lui était désagréable. Il appuya sur le bouton d'appel et jeta un regard inquiet le long des passages. Il y en avait deux, qui se rejoignaient à angle droit près de la cage de l'ascenseur.

Quelques pas plus loin, dans le couloir qu'il n'avait pas pris, une pile de bagages attendait. Derrière les malles entassées, il se produisit un mouvement subit au niveau du sol. Un bras apparut brusquement, comme projeté par un homme couché sur le dos. Au même instant, Derry entendit un sourd gémissement.

Il eut l'impression que le type avait dit « au secours ! »

Quelqu'un avait donc eu la même idée que ses amis et lui cinq ans auparavant. Quelle importance ! Après tout, c'était une blague classique. Il appuya de nouveau sur le bouton d'appel, souhaitant que l'ascenseur arrive vite.

Le bras disparut. Une jambe fut lancée violemment en l'air et s'abattit sur le plancher du couloir avec un claquement sec. La violence du geste était insensée. Il y eut une sorte de craquement mêlé au bruit du choc, comme si un os s'était brisé. Puis un hurlement.

La souffrance qu'on devinait sous ce cri fit changer Derry d'avis. Il ne s'agissait pas d'une blague de carnaval. Ce cri prenait ses racines dans la souffrance physique la plus aiguë.

Malgré lui, Horn fit quelques pas dans la direction de la pile de bagages.

La main qu'il aperçut par terre avait la peau bleue. Il s'agissait donc d'un androïde. Mais un androïde peut souffrir. Derry se pencha sur le blessé. On avait empilé sur lui des caisses qui paraissaient lourdes. Il n'avait repoussé que celles qui pesaient sur ses jambes.

Centimètre par centimètre, Derry vit se replier la jambe libre comme si l'androïde se préparait à un nouveau spasme.

— Service ! hurla Horn.

Son appel se perdit dans les profondeurs du couloir.

Le jeune homme se baissa pour déplacer les caisses qui écrasaient le blessé. Elles étaient plus légères qu'elles ne le paraissaient. Mais Derry n'était pas habitué à manipuler des objets, même légers. Car il y avait sur la Terre, pour tous les travaux manuels, des robots ou des androïdes.

Derry transpirait avant même d'avoir écarté une demi-douzaine de caisses. Ce qu'il vit alors lui souleva le cœur. Il crut qu'il allait vomir.

Dans l'ombre, la peau de l'androïde semblait grise, comme celle d'un humain malade. Évidemment, ses traits étaient humains. Ou plutôt, ils l'avaient été. Car quelqu'un lui avait

frappé le visage jusqu'à ce que ses yeux éclatent. Le nez était complètement écrasé sur les pommettes. Les dents brisées sortaient de leurs cavités. Mais c'était encore les pupilles éclatées qui avaient l'aspect le plus repoussant.

Horn ne s'était jamais senti aussi inutile. Il avait envie de prendre la fuite. Et, en même temps, il souhaitait ardemment soulager la douleur que devait endurer l'androïde blessé. En fait, il ne savait pas par quel bout commencer, ni même s'il était possible de faire quelque chose.

Il fixait le blessé en essayant de contenir ses nausées lorsqu'une voix l'appela.

— Dites donc ? C'est vous qui avez demandé l'ascenseur ?

Il se retourna et vit un homme trapu, d'âge moyen, vêtu d'un costume de polichinelle aux couleurs vives. L'homme sortait sa tête de l'ascenseur. Il avait dû s'arrêter pour répondre à l'appel fait quelques instants auparavant par Derry.

— Oui, c'est moi. Mais venez ici, voulez-vous ? L'homme trapu gloussa joyeusement.

— Vous avez déjà commencé les blagues ? Qu'est-ce qu'il y a derrière cette pile de bagages ? Une attrape ?

Il haussa les épaules.

— Eh bien, j'en suis ! Vive le carnaval !

Il s'approcha en trotinant et se pencha par-dessus l'épaule de Horn. En l'entendant retenir sa respiration, ce dernier comprit qu'il avait changé d'avis sur les « attrapes ».

— Bon Dieu ! Il n'est pas beau, fit l'homme trapu à voix basse. Je me demande pourquoi les robots du nettoyage ne l'ont pas encore débarrassé.

— Il était caché sous ces caisses, expliqua Horn. On dirait qu'il a été frappé jusqu'à perdre conscience. Et il n'est revenu à lui que pour repousser les bagages et appeler au secours au moment où je passais.

L'homme trapu recula de quelques pas. Il semblait fasciné par le spectacle.

— Je crois qu'il faut... Euh... le laisser là, mon vieux, conseilla-t-il. Le service des ordures l'enlèvera.

— Mais comment un truc pareil a-t-il pu se produire ? demanda Derry.

L'homme trapu lui lança un regard finaud.

— Vous êtes jeune, n'est-ce pas ? Mais, moi, je crois...

Il glissa dans ce « moi » toute l'expérience de l'homme du monde qui en a vu bien d'autres.

— Je crois tout simplement qu'un sadique a commencé son carnaval de bonne heure ! J'espère qu'il s'en tiendra aux androïdes ! Et j'avoue que je n'aimerais pas être aiguillé sur le circuit du type qui a fait ça et me voir obligé de participer à ce genre de distractions !

Horn réfléchit un moment à cette explication. Puis il dit :

— Nous ne pouvons tout de même pas laisser ce pauvre type couché là !

— Que pouvons-nous faire d'autre ! Si j'avais une épée sur moi, vous pourriez l'achever si cela vous chantait. Mais je ne suis pas du genre bretteur. Et apparemment vous non plus. Le service est excellent dans cet hôtel. Croyez-moi, ils s'en débarrasseront rapidement.

Une voix sortit soudain d'un haut-parleur et annonça :

— Messieurs, on réclame l'ascenseur. Si un passager ne monte pas d'ici trente secondes, l'ascenseur ira à un autre étage.

— Excusez-moi, murmura l'homme trapu. Et il repartit. Il eut juste le temps de sauter dans l'ascenseur avant que la porte ne se refermât.

Horn sentit des larmes lui monter aux yeux. L'androïde était apparemment assez conscient pour avoir entendu des voix près de lui. Il essayait de soulever ses mains et de s'accrocher à ce monde extérieur qu'il ne pouvait plus voir. Sa bouche avait été littéralement déchiquetée. Le malheureux tenta d'articuler quelques mots. Mais tout ce qu'il prononça était informe, incompréhensible.

Surmontant sa répugnance, Horn s'agenouilla et prit la main bleue dans la sienne. L'androïde gémit comme un enfant et serra faiblement. Il semblait trouver un peu de réconfort dans ce contact.

Pourquoi diable les robots n'étaient-ils pas accourus lorsque Derry avait appelé ? Furieux, il se retourna pour appeler à nouveau et fut surpris de trouver quelqu'un debout à deux pas de lui.

— Vous avez été très bon de lui prendre la main, fit une voix douce. Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose d'autre à faire. Horn retira sa main de celle de l'androïde agonisant et se leva.

— Vous faites partie du personnel de l'hôtel ? Questionna-t-il.

Son ton était plus sec qu'il ne l'aurait voulu. Mais il avait peur de trahir son émotion.

L'androïde à la peau bleue, au visage sérieux, acquiesça de la tête. D'ailleurs, le fait même qu'il portait encore des vêtements ordinaires alors qu'un être humain aurait été déguisé pour le carnaval, aurait de toute façon répondu à la question de Derry.

— Je suis le secrétaire du directeur de l'hôtel, répondit l'androïde. Considérons donc pour l'instant que je suis le directeur. Mon chef est parti se joindre à la fête il y a dix minutes. Que s'est-il passé ?

Horn le lui expliqua.

Le regard du secrétaire ne quittait pas son visage.

— Je veux bien vous croire, fit-il enfin. Je ne vous aurais pas cru si je ne vous avais pas vu lui tenir la main quand je suis arrivé. Du reste, cela n'aurait fait aucune différence.

Son ton révéla soudain une hostilité voilée.

— Que voulez-vous dire ? Repartit vivement Horn, sur la défensive.

L'être à la peau bleue haussa les épaules.

— Tuer un androïde n'entraîne aucune conséquence. Ce n'est pas un crime, vous savez. On peut nous faire n'importe quoi.

Il termina sèchement :

— Nous sommes remplaçables !

— Mais tout de même...

Horn se refusait à le croire.

— Oh, ce malheureux était compétent et utile pour l'hôtel. En fait, c'était le surveillant d'étage. Si on l'avait tué en temps ordinaire, la direction de l'hôtel aurait pu poursuivre le responsable et récupérer le coût de l'instruction de son employé. Avec, peut-être, des dommages et intérêts par-dessus le marché, pour la privation de service... Mais c'est le carnaval. Mon chef m'a confié la direction pour la semaine. D'ici qu'il soit revenu et qu'il ait récupéré suffisamment pour se préoccuper à nouveau de ses affaires, il ne restera plus d'espoir de retrouver le coupable.

— Alors ? Qu'allez-vous faire ?

— Rien. Mettre un remplaçant pour s'occuper de l'étage. Et faire débayer par les robots du nettoyage. Le ton de l'androïde était devenu presque insolent.

— Vous devez être bouleversé par cette mort, murmura Horn sans trop de conviction.

Il ne voulait pas se trouver impliqué dans cette histoire. Mais il se sentait comme poussé à s'en mêler malgré lui.

— En effet. Et je vous remercie de lui avoir tenu la main. La plupart des humains ne l'auraient pas fait.

Horn se rappela l'homme trapu. Saisi d'une inspiration soudaine, il suggéra :

— Vous n'en auriez pas dit autant devant la plupart des humains, n'est-ce pas ?

Il se sentit bizarrement flatté lorsque l'androïde sourit et secoua la tête :

— Non. Je ne l'aurais pas fait. La grande majorité des gens s'en serait souvenu et m'aurait signalé à mon chef à la fin du carnaval. Et alors, ç'aurait été la fin de tout en ce qui me concerne. Nous autres androïdes devons nous surveiller très étroitement, vous savez.

— Il n'y a rien d'autre que je puisse faire ? demanda Horn.

— Rien, merci. Je vais m'en occuper maintenant. Je suppose que vous avez envie de sortir et d'aller vous amuser.

Horn secoua la tête.

— Je ne crois pas que je pourrai beaucoup m'amuser. Tout cela est encore trop récent. Je vais regagner ma chambre et essayer de me remettre.

Il sentit le regard de l'androïde posé sur sa nuque tandis qu'il repartait dans le couloir. Il avait fait une vingtaine de pas lorsqu'il réalisa qu'il s'était trompé de direction.

Contrarié par sa propre stupidité, et décidé à se secouer, Derry s'arrêta et revint sur ses pas. Une porte d'appartement était entrouverte. En passant, le jeune homme jeta un coup d'œil à l'intérieur...

Avalant précipitamment sa salive, il ouvrit la porte en grand et appela l'androïde.

— Eh ! Venez par ici !

Le spectacle qu'il avait sous les yeux n'était pas aussi atroce que celui qu'il avait vu quelques secondes auparavant. Cependant ses nausées le reprirent.

Le secrétaire du directeur le rejoignit rapidement.

— Qu'y a-t-il ?

— Cette fois, vous avez une chance de faire prendre le type qui a frappé votre ami à mort. Il a commis un autre crime. Et celui-là intéressera la police.

Horn franchit le seuil de l'appartement qui était identique au sien.

— Il y a des chances pour que ce soit le même homme qui ait commis les deux meurtres, insista-t-il. Et je suppose que la police, même pendant le carnaval, s'occupe du meurtre d'un humain.

Cette fois, en effet, la victime n'était pas un androïde.

Le mort avait les cheveux roux. Et sa peau blanche était, sans contestation possible, une peau humaine.

Il était étendu sur le dos. Le tapis s'était un peu froissé sous son poids, comme de l'herbe. Ses yeux étaient ouverts et fixaient le plafond sans le voir. Un mince couteau à manche de bois sortait de sa poitrine, juste à l'endroit du cœur. Dans un dernier sursaut, il avait dû tenter de retirer l'arme. Car ses mains reposaient sur sa poitrine comme si elles avaient été repliées par une infirmière compatissante.

3

LE CITOYEN DE LA GALAXIE

La police ne mit pas d'empressement à venir. Mais finalement quatre androïdes débarquèrent sous la conduite d'un inspecteur bien humain et dont chaque geste semblait demander pourquoi il était de service alors que tout le monde s'amusait au dehors.

L'inspecteur s'appelait Coolin. C'était un homme irritable qui fumait cigarette sur cigarette. Il commença par déployer ses hommes dans le couloir et autour de l'ascenseur.

Les flics prirent des photos en coloremie des deux cadavres.

Les gémissements de l'androïde avaient cessé quelques minutes avant l'arrivée de la police. Les policiers ne purent donc recueillir de sa bouche mutilée aucun son intelligible. Coolin décida que cela suffisait pour l'androïde et ramena toute son équipe autour de l'homme roux, toujours étendu sur son tapis.

— Alors ? grogna-t-il. Il faut que je comprenne. Qui était ce type ?

L'androïde qui remplaçait le directeur et qui portait le nom de Dordy haussa les épaules.

— Lorsqu'il est arrivé, il a donné le nom de Winch. Mais ce n'est peut-être pas sa véritable identité. Je l'ai vu juste après qu'il ait rempli sa fiche. Je m'efforce toujours d'accueillir moi-même nos clients et de leur demander s'ils sont satisfaits de nos services. C'était hier, vers midi, j'ai remarqué qu'il parlait avec brusquerie. Il avait un accent que je n'ai pas identifié.

Coolin marqua un semblant d'intérêt professionnel.

— Mais vous devez être habitué à une clientèle assez cosmopolite, dans un hôtel comme celui-ci. Il doit venir des gens de partout.

— De toute la Terre, acquiesça Dordy. Cependant, j'ai l'impression que ce Winch arrivait d'une autre planète.

Coolin se laissa tomber sur une chaise bien rembourrée et regarda le corps.

— Un couteau ordinaire, murmura-t-il. C'est curieux. Il fallait que le meurtrier soit rudement pressé de se débarrasser de ce type. C'est la semaine du carnaval. Il aurait pu attendre ce soir et l'affronter en duel. Ou bien lui filer du poison. Bizarre, qu'il l'ait attaqué de front avec un couteau...

Son regard fit le tour de la pièce, s'arrêtant un moment sur le visage contracté de Horn.

— En tout cas, cet assassin n'est pas un trouillard, continua l'inspecteur. Ce qui est drôle, c'est qu'il n'y ait pas eu lutte. Je me demande si Winch a crié.

— Probablement, remarqua Dordy. Et ses cris ont dû attirer notre surveillant d'étage. C'est pourquoi celui-ci a été trouvé mourant dans le couloir. Votre meurtrier est un costaud, monsieur, un malabar.

— Parce qu'il a écrasé le visage de votre employé de cette façon ? Hum...

Coolin regarda sa cigarette. Le petit tube de plastique était vide. Il le jeta et se leva.

— Ce couloir ? demanda-t-il. Les clients ne l'utilisent pas beaucoup ?

— Sauf pendant le carnaval, personne ne l'emprunte. Chaque appartement comporte un ascenseur privé. Les robots du nettoyage prennent le couloir lorsqu'ils font leur service entre dix heures et midi. Et aussi, naturellement, lorsqu'on les appelle. Mon personnel l'utilise également. Autrement, personne.

— De sorte que le meurtrier a pu arriver et repartir sans être vu. A l'heure qu'il est, il doit se promener au milieu de la foule, déguisé en Martien du Canal Inférieur ou quelque chose de ce genre.

Coolin eut un large geste du bras.

— Ce salaud a choisi le bon moment pour commettre un crime. Je ferai mon enquête aussi bien que possible. Mais ça se présente mal.

Il ordonna à l'un de ses assistants androïdes :

— Enregistre la déposition de Horn. Prends aussi celle de Dordy, bien que je ne croie pas que le témoignage d'un androïde sera retenu par le tribunal. Mais on ne sait jamais ! D'ailleurs, qui sait, l'assassin aura peut-être une crise et fera des aveux !

L'inspecteur jeta un dernier regard autour de lui.

— Bon. Ça suffit. Vous autres, débarrassez-vous des corps et rejoignez-moi à la réception. Dordy, prévenez le chef de réception que j'arrive. Et dites-lui de se tenir à ma disposition.

Dordy acquiesça de la tête.

L'enregistrement des témoignages fut rapidement terminé. Ensuite les cadavres furent déversés dans un hélicoptère qui vint s'arrêter à la hauteur des fenêtres de l'appartement.

Avec un grand calme, Dordy expliqua que rien n'était plus mauvais pour la réputation d'un hôtel que les transports de cadavres dans les couloirs

Et tout fut terminé

Horn n'avait pas bougé de la chaise où il était assis depuis l'arrivée de Coolin. Il fixait les taches de sang sur le tapis. Bizarrement, c'était le cadavre de l'androïde mort dans d'atroces souffrances qu'il revoyait malgré lui

Derry savait que pour certaines gens rien n'est plus fascinant que le spectacle de la mort violente. Eh bien, après son premier contact avec elle, Horn comprit qu'il ne faisait pas partie de ces gens-là. Il avait trouvé toute l'affaire sordide et écoeurante

La porte de l'appartement glissa à nouveau et Dordy revint, accompagné cette fois de deux robots qui étaient des spécialistes du nettoyage. L'androïde salua Horn avec un air d'égal à égal qui, en d'autres temps, aurait paru insolent au jeune homme

Dordy donna des ordres aux robots et attendit que leur travail soit bien en train avant de s'adresser à Derry

— Vous voyez que vous vous êtes bien trompé, fit-il d'un ton monocorde

Horn se tortilla sur sa chaise

— Sur quoi ?

— Sur mes chances de trouver le type qui a commis les deux crimes

Dordy haussa les épaules :

— A moins que je ne calomnie le commissaire Coolin

— Coolin n'a pas l'habitude des meurtres, fit Horn. Nous respectons tous si bien les lois sur la Terre que la police ne peut pas acquérir d'expérience; Toutes les tendances antisociales que nous pouvons avoir, nous les défoulons pendant le carnaval. Je me demande sur combien de crimes les flics font d'enquêtes dans une seule année...

— Deux à trois assassinats par milliard d'habitants, répondit distraitement Dordy qui grattait du pied le tapis pour voir si les robots avaient nettoyé tout le sang. Naturellement, dans cette statistique, je ne compte pas les androïdes. On en tue beaucoup.

Horn remua de nouveau sur sa chaise d'un air gêné.

— Cela doit être assez pénible d'être... l'un de vous, risqua-t-il.

— En effet.

Le regard de Dordy était fixé sur le visage du jeune homme.

— Voulez-vous savoir à quel point c'est difficile ? Continua-t-il. Nous sommes dans la semaine du carnaval, la saison de la rigolade et de la gentillesse. Alors, trouvez de la teinture et enduisez-vous de bleu, mettez vos vêtements ordinaires et sortez dans la rue. Cela vous instruira.

Soudain, il rit sans contrainte.

— Je m'excuse, monsieur Horn. Votre geste de tout à l'heure m'a encouragé. Je ferais quand même mieux de me taire.

Horn se leva et marcha vers la fenêtre. Il regarda la mer. Dans la baie, des bateaux à roues peints de couleur sombre fouettaient les vagues phosphorescentes. On entendait, très faiblement, venant de l'autre façade de l'hôtel, les bruits confus du carnaval.

— Je me demande ce que tout cela veut dire ! fit brusquement Derry. Cet inspecteur Coolin avait l'air de se ficher éperdument de trouver ou de ne pas trouver le meurtrier de... Comment avez-vous dit que s'appelait ce type ?

— Il a prétendu s'appeler Winch. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit vrai.

— Vous n'avez pas remarqué que si Coolin se désintéressait complètement de la question, les androïdes eux, étaient très anxieux de trouver l'assassin de votre surveillant d'étage ? Bizarre, non ?

Il jeta à Dordy un regard interrogateur.

— Bizarre ? Parce que nous n'avons pas de famille, pas d'amis ? Parce que nous sortons d'une cuve chimique et non des entrailles d'une femme ?

Dordy eut une grimace sarcastique.

— Au contraire, monsieur Horn. Cela nous rend tous frères. Tous.

— Je vous crois sur parole, bredouilla Horn.

Il avait du mal à s'exprimer. Il était en effet d'une époque et d'une génération où le moindre sentiment passait pour un vice ridicule. Il ajouta cependant :

— J'aimerais bien que nous autres hommes nous en fassions autant.

— Vous voulez remonter le courant de milliers d'années d'histoire, fit Dordy.

Les robots nettoyeurs vinrent à lui et lui demandèrent s'ils avaient bien fait leur travail. Dordy répondit par l'affirmative et ils quittèrent la pièce. Dès qu'ils furent partis, Dordy marcha vers l'armoire et l'ouvrit d'un ordre bref. Horn le regarda, vaguement surpris.

— Tiens ! Toutes les affaires de Winch sont encore là ! Pourquoi n'avez-vous pas suggéré à Coolin de les examiner ?

— Je me suis fait une opinion sur Coolin dès que je l'ai vu, répondit Dordy en regardant Derry par-dessus son épaule. Pourquoi l'inspecteur n'a-t-il pas pensé lui-même à fouiller l'armoire ? Parce que, comme vous l'avez dit fort justement, il s'en fichait. Je me suis rapidement fait une opinion sur vous aussi. C'est une habitude qu'il faut se dépêcher d'acquérir, dans mon métier. Je dois évaluer un client à la minute où je pose les yeux sur lui. Je dois deviner s'il est du genre à causer des ennuis, à être difficile sur le service et ainsi de suite.

Tout en parlant, l'androïde continuait à ouvrir portes et tiroirs. Il le faisait à la main. La plupart des compartiments étaient vides.

— Dès que j'ai vu Winch, j'ai compris qu'il ne voulait pas attirer l'attention sur lui. C'était normal, puisqu'il était pisté par un tueur.

Le secrétaire remit portes et tiroirs comme ils étaient auparavant et se dirigea vers la sortie. Sur le seuil, il se retourna :

— Monsieur Horn, c'est le moment de vous comporter comme si vous pensiez ce que vous avez dit.

— Ce que j'ai dit ?

— Oui. Vous avez eu l'air de trouver aussi criminel le fait d'écraser le visage de l'un de nous que celui de planter un poignard dans le cœur d'un homme.

L'androïde passa sa main bleue à l'intérieur de la tunique noire de son costume de travail. Il en tira un objet plat qu'il lança vers Horn. Celui-ci l'attrapa machinalement.

— Le mort ne s'appelait pas Winch, déclara Dordy. Il s'appelait Lars Talibrand.

Et l'androïde sortit.

*

* *

Pendant un long moment après le départ de Dordy, Horn resta planté sur sa chaise, tournant et retournant entre ses doigts l'objet que l'androïde lui avait lancé. Il s'agissait d'un étui de métal, un bizarre métal d'un gris mat. Cet étui pouvait facilement tenir dans une poche. Derry l'ouvrit et en retira un passeport.

Jamais le jeune homme n'avait vu de passeport qui ressemble à celui-là.

Il le feuilleta rapidement. Il aperçut les tampons apposés par les services d'immigration d'une quantité incroyable de planètes dont certaines lui étaient parfaitement inconnues.

Il ne parvenait d'ailleurs pas toujours à déchiffrer les étranges caractères de bon nombre de ces tampons.

Il n'eut pourtant aucun mal à lire l'inscription figurant à la première page du passeport. Et elle lui causa une violente surprise. En effet ce document s'ouvrait par cette incroyable définition :

Citoyen de la Galaxie.

La seconde page comportait une photographie en coloremie. Elle devait être de celles qui ont une identité biochimique avec la personne photographiée et qui s'effacent après la mort. En effet les couleurs du visage s'estompaient déjà dans une sorte de grisaille. Et les yeux étaient fermés. On en voyait cependant encore assez pour être certain qu'il s'agissait bien de l'homme roux qui avait été poignardé dans cette pièce.

En face de la photographie se trouvait une page de texte en une langue inconnue. Page au milieu de laquelle Derry put déchiffrer un nom propre : Lars Talibrand. La page suivante, enfin, était rédigée dans un langage connu par le jeune homme. Elle était sans doute la traduction de la page précédente. On y déclarait que, tel jour, telle année, le gouvernement d'une planète appelée Creew'n Dith avait élevé Lars Talibrand à la distinction de citoyen de la galaxie. Au-dessous, en caractères un peu différents, on indiquait qu'un autre monde, appelé Vernier, avait approuvé cette nomination. Puis, en caractères encore différents, on ajoutait qu'un monde nommé Ligos l'avait ratifiée.

Dans les pages suivantes, Derry découvrit une liste de cinq autres univers différents qui, de la même façon, témoignaient leur reconnaissance pour les services que leur avait rendus Lars Talibrand.

Horn sentit un frisson de crainte lui courir le long de l'échine.

Quelle sorte d'homme pouvait bien être celui qui avait trouvé la mort dans cette chambre ? Quelle œuvre extraordinaire avait-il accomplie pour que planète après planète lui vouent une pareille gratitude ?

Comment un tel homme avait-il pu connaître cette fin sordide ? Comment avait-il pu mourir un couteau planté dans le cœur ?

Horn se leva. Et, d'un air décidé, il se mit à examiner les objets épars dans la chambre. Il inspecta les vêtements de rechange, soigneusement entretenus mais qui révélaient une légère usure. Les articles de toilette étaient neufs. Talibrand les avait sans doute achetés depuis son arrivée. Derry ne trouva rien d'autre. Peut-être le meurtrier avait-il fouillé la pièce ?

Mécontent, le jeune homme feuilleta à nouveau le passeport. Il compta au moins deux cents entrées et sorties planétaires, ce qui représentait une vingtaine de systèmes solaires différents. Cette pensée lui donna le vertige. Quel voyageur, cet homme !

Avec curiosité, Derry examina la dernière page pour y trouver le tampon d'entrée sur la Terre. Il n'y en avait pas. Il replaça le carnet dans l'étui et sortit à la recherche de Dordy.

Maintenant, il avait un certain nombre de questions à poser à l'androïde.

4

DERRY S'AMUSE

Cette fois, l'esprit du carnaval régnait vraiment dans l'ascenseur public. Une jeune femme très mince, qui portait pour tout vêtement une couche de peinture iridescente, s'efforça de convaincre Derry d'essayer l'euphorisant spécial qu'elle avait découvert. Un garçon d'environ seize ans monta dans l'ascenseur au premier étage et annonça avec le plus grand sérieux qu'il emportait au sous-sol une caisse de pétards pour faire partager aux robots la joie de vivre du carnaval. Heureusement, la femme à la couche de peinture parvint à lui faire avaler de son euphorisant avant qu'il ne quitte l'ascenseur. Horn se retourna deux ou trois fois et vit finalement l'adolescent, assis sur le plancher, le dos au mur, complètement perdu dans une crise de fou-rire hystérique.

Un robot, intrigué de voir au sous-sol un client en vêtement de carnaval, s'empessa de venir à sa rencontre pour lui demander s'il s'était perdu. Horn secoua la tête et expliqua qu'il cherchait le bureau de Dordy.

D'un air de reproche, le robot lui fit remarquer qu'il lui suffisait de faire appeler le directeur dans son appartement.

— Je sais ce que je fais, rétorqua aigrement Horn. Où est son bureau ?

— La troisième porte à droite, répliqua le robot. Mais je crois qu'il n'est pas là.

En effet, le bureau était vide. Horn entra, s'assit sur une chaise assez dure et sortit une cigarette. Elle était à demi vidée lorsque Dordy arriva. L'androïde n'eut pas l'air surpris en découvrant son visiteur. Il ferma soigneusement la porte et fit un petit salut.

— Je regrette que vous ayez dû attendre, dit-il. Je viens seulement de voir partir le dernier des policiers androïdes. Ils ont été un peu plus méticuleux que Coolin.

— On dirait que vous vous attendiez à ma visite, fit remarquer Horn.

— Je crois que oui.

Dordy s'assit et croisa les jambes. Il paraissait tout à fait détendu. Voyant Derry sortir le fameux étui de métal gris, il demanda :

— Vous voulez sans doute me poser des questions à ce sujet ?

Derry Horn hocha la tête :

— Je voudrais savoir ce que c'est que ce truc-là. Je l'ai lu et je suppose que c'est une sorte de passeport. Mais je n'en ai jamais vu de semblable. Et je n'ai jamais entendu parler de citoyens de la galaxie. C'est un terme bien mélodramatique.

— La Terre ne reconnaît pas le titre de citoyen de la galaxie, répondit Dordy. C'est normal. Notre planète est très « provinciale ». Mais la galaxie représente autre chose que ce petit monde terrien.

— Je m'en doute, fit Derry. Je suis allé à l'école. J'ai étudié la galactographie. On m'a appris à reconnaître les astres. Et j'ai récité, comme tous les gosses, la liste des planètes habitées. Tous les jours je me sers comme tout le monde de produits de luxe importés du reste de la galaxie. Mais, évidemment, ça n'évoque pas grand-chose de familier. Les autres planètes, ça reste vague.

— Apparemment.

Le ton de Dordy n'était-il pas un peu sarcastique ? Et de quel droit ? Horn était indigné à l'idée d'être considéré comme inférieur par cet être à la peau bleue. En somme, Dordy n'était même pas un homme, mais une copie, née d'une solution de matières organiques et fabriquée dans une usine. Inférieur à un androïde ? C'était impossible puisque les androïdes avaient été inventés par les hommes !

Horn se rassura en silence. Peut-être l'androïde avait-il hérité un cerveau qui lui faisait un esprit plus vif et plus curieux que le sien.

— Comment êtes-vous arrivé à avoir ce document, Dordy ? demanda le jeune homme.

— Talibrand me l'a remis à son arrivée. C'était son bien le plus précieux après sa vie. Il ne s'en séparait que parce qu'il se savait en grand danger. Le fait de le trouver sur lui aurait signifié son arrêt de mort et anéanti toutes les précautions qu'il avait prises pour couvrir sa trace.

— Mais pourquoi vous le remettre à vous ? Horn ne comprenait pas :

— Le connaissiez-vous bien ?

— Je ne l'avais jamais vu.

— Alors... Non, cela n'avait aucun sens. Il essaya une autre piste.

— Qui fuyait-il ? Comment savait-il qu'il était en danger ? Et si vous le savez, pourquoi n'avoir rien dit à Coolin ?

Dordy sourit :

— Pour la même raison pour laquelle je n'ai pas l'intention de vous répondre.

— Alors vous savez.

— Je sais... vaguement. Je pourrais donner un nom et être sûr de ne pas me tromper. Et pourtant je ne pourrais rien prouver.

— Je crois que vous essayez de gagner du temps ! fit Horn brusquement. Vous essayez de m'exciter sur cette affaire dans laquelle je n'ai rigoureusement rien à voir. Vous avez besoin de quelqu'un qui fasse pression sur la police. En fait, ce qui vous intéresse, c'est de faire piquer le type qui a tué votre surveillant d'étage. Vous vous fichez éperdument de Talibrand. Je ne marche pas dans l'histoire qu'il vous avait confié son passeport. Vous avez dû examiner rapidement ses affaires avant l'arrivée de Coolin et de son équipe ? Et vous avez raflé cet étui parce qu'il vous paraissait important.

Il lança sur la table l'étui gris avec son surprenant passeport. Et il se leva.

— De toute façon, j'en ai marre. Je sors. Et je vais rigoler.

Il était sur le point de quitter la pièce quand Dordy, qui n'avait pas réagi, l'appela.

— Monsieur Horn !

Il se retourna. Mais ne répondit pas.

— Vous avez tort de dire que Talibrand ne m'intéressait pas. C'était un type bien.

— C'est ce que dit ce document. Mais un type bien aux yeux de qui ? Il n'était rien pour la Terre.

— Vous vous trompez là-dessus aussi. De plus, il n'y a aucune raison pour que vous me laissiez ce passeport. Je ne peux rien en faire.

— Moi non plus, rétorqua Horn durement. Et il sortit.

*

* *

Une fontaine roulante passait lentement devant l'entrée de l'hôtel lorsque Horn atteignit la rue. Il se hâta de la rattraper. Et il l'immobilisa assez longtemps pour déguster deux ou trois gorgées d'un euphorisant parfumé aux fruits que débitaient une douzaine de robinets. Une gaieté folle lui monta aussitôt à la tête. Il acheta un masque à un vendeur qui passait et le mit sur son visage. -

Des taxis-bulles étaient rangés le long du trottoir. Il y en avait de toutes les couleurs. Des bleu ciel, des verts, des roses et des jaune citron. Les robots bourdonnaient patiemment en attendant les clients. Horn s'avança sans hâte pour faire son choix. A ce moment précis, un taxi descendit et atterrit en queue de la file. Il contenait un couple passionnément enlacé. Les jeunes gens se séparèrent tout surpris, car le chauffeur-robot les avait arrêtés là sans les prévenir.

En voyant leur mine déconfite, des masques s'attroupèrent et manifestèrent bruyamment, poussant de grands éclats de rire.

Les amoureux durent descendre au milieu du groupe moqueur et aller choisir un autre véhicule dans lequel ils pourraient continuer à se peloter.

Derry, en souriant, leur abandonna celui dans lequel il était sur le point de monter. La jeune fille le remercia d'un regard complice. Elle était extrêmement jolie. Derry la salua

gravement. Puis il suivit le trottoir et grimpa dans le taxi que le jeune couple venait de quitter.

Le véhicule décolla doucement et oscilla comme une plume en s'élevant. Les sièges avaient gardé la chaleur des occupants précédents. Et un léger parfum flottait encore dans la cabine. Horn croisa les jambes, posa ses pieds sur le rebord avant du véhicule et se renversa en arrière pour regarder les étoiles.

On apprend à reconnaître celles autour desquelles gravitent des planètes habitées...

— Oui, mais on oublie ensuite ! se dit-il.

Il aurait été bien incapable de dire quels étaient ces astres ou leurs univers habités. Il aurait pu retrouver la plupart des noms, au bout de quelques minutes d'effort. Mais il n'aurait sûrement pas pu les placer exactement sur les points brillants qui étincelaient au-dessus de sa tête.

Agacé, il posa ses pieds sur le plancher et se pencha pour examiner d'autres lumières, celles qui brillaient au-dessous de lui. On distinguait nettement le terrain de foire, l'arc de la plage, et, sur la mer, quelques traînées d'organismes phosphorescents emportés loin de la terre par les changements de courant.

Le taxi-bulle décrivit une large courbe au-dessus de la ville. Derry entendait tantôt le vacarme du champ de foire, tantôt les chœurs qui venaient du pont d'un bateau qui se baladait à un mille de la rive.

— Ça commence à ressembler vraiment au carnaval, songea-t-il avec satisfaction.

Il espérait que le taxi-bulle le déposerait près de la foire afin qu'il puisse se mêler à la foule.

Son espoir fut exaucé. Le taxi, léger comme une graine de chardon, se posa sur un talus verdoyant, à deux pas des baraques.

Derry sortit et tapota ridiculement le véhicule sur le flanc, comme s'il était un être vivant. Puis il lança ses bras au-dessus de sa tête, se mit à pousser des cris de joie et pénétra sur le champ de foire.

Deux filles venaient en sens inverse. Elles marchaient bras-dessus bras-dessous. Elles tentèrent de se séparer d'un saut rapide pour le laisser passer entre elles. Mais elles ne s'écartèrent pas assez vite et, un instant plus tard, ils se retrouvèrent tous trois étalés par terre, secoués d'un rire hystérique comme l'est toujours le rire du carnaval.

— Quel idiot ! Gloussa l'une d'elles.

Elle attrapa un serpent en plastique et le lança de manière à ce qu'il s'entortille dans la chevelure brune de Horn.

— Vous avez tapé dans le mille ! Je suis vraiment un idiot ! approuva Horn. Le carnaval est ouvert depuis trois heures et j'arrive seulement. Alors soyez chic, aidez-moi à rattraper le temps perdu.

Elles voulaient bien. Elles ne demandaient même que ça.

Bras-dessus bras-dessous, Horn entre les deux filles, ils se perdirent dans la fête. Un orgue électronique jouait un air sans queue ni tête sur lequel chacun des jeunes gens mit à

son tour des couplets. Les filles riaient encore plus fort des paroles inventées par Horn que de celles qu'elles trouvaient. Enchanté, le jeune homme partit d'un rire qui dépassait encore celui de ses compagnes.

Un manège les attira. Des sphères d'argent s'élevaient et retombaient en une légère colonne de lumière. A l'intérieur de chaque sphère, un dispositif modifiait la pesanteur. Entassés dans la même sphère, ils passèrent de folles minutes à tourbillonner, lancés en l'air, retombant, bras et jambes emmêlés.

Ils commençaient à avoir soif et arrêtaient une fontaine de rafraîchissements. Derry avala trois doses d'euphorisant.

Le reste de la soirée s'embruma comme un rêve. Le trio entraîna d'autres personnes en chemin. Derry se trouva finalement à la tête d'une douzaine de fêtards. Ils essayèrent attractions sur attractions, compétitions sur compétitions.

Finalement la gaieté de ses compagnons parut faiblir tandis que celle de Derry augmentait encore. La nuit était très avancée. Il restait à peine une heure avant l'aube. Des gens dormaient déjà sur le sol. C'était habituel la première nuit du carnaval. Le lendemain, les gens seraient restés couchés toute la journée, se réveilleraient tout frais au coucher du soleil et tiendraient le coup jusqu'au matin. Mais, en ce premier jour, ils avaient veillé plus de dix-huit heures déjà.

— Venez ! Appela Horn d'une voix toute excitée. Il nous faut encore voir le...

Il se tut et se retourna d'un air ahuri. Il parlait dans le vide. Son groupe s'était, semblait-il, évanoui dans l'air. L'examen des baraques avoisinantes lui fournit la clé du mystère. Un écriteau indiquait simplement : Lits à deux places !

Il ne restait même plus pour tenir compagnie à Derry les deux filles avec lesquelles il avait commencé la soirée.

Désolé, il se mit en marche la tête basse. Il sifflotait.

Soudain il se prit le pied dans un piquet de tente et s'étala tout de son long.

Les restes de l'euphorisant qu'il avait bu provoquèrent en lui un bref accès de fou-rire. Il décida qu'il ferait aussi bien de rester couché là où il était et de se reposer un moment.

Quelques minutes s'étaient écoulées lorsque Horn sentit que l'on tirait doucement sur un bilboquet qu'il serrait dans sa main. Il résista dans son demi-sommeil. On tira à nouveau. Il ouvrit les yeux et fut surpris de voir le visage gris d'un Dépossédé, un de ces clochards que l'on ne rencontrait jamais dans les endroits civilisés. L'être, vêtu d'une combinaison sombre, avait rampé depuis sa cachette sous le pan d'une tente.

Horn s'assit et le Dépossédé, effrayé, disparut dans l'ombre.

— Tiens, appela Horn d'une voix morose. Prends ce truc si tu en as envie. Je te le donne.

L'individu saisit le bilboquet et disparut dans son univers crépusculaire en gloussant de bonheur.

Cependant, quelqu'un s'approchait. Un grand homme mince, masqué, revêtu d'or et de blanc. Son costume était parsemé de taches humides. On avait dû lui jeter des fruits.

L'individu s'arrêta, se pencha sur Horn et le fixa à travers son masque d'or.

— Vous vous appelez Derry Horn, déclara-t-il.

Derry eut l'impression d'avoir déjà entendu cette voix. Machinalement il tendit la main pour s'assurer qu'il portait toujours son propre masque. Mais il s'aperçut qu'il l'avait enlevé. La face de plastique pendait autour de son cou au bout d'une ficelle.

— C'est exact, je suis bien Derry Horn, répondit-il.

Pourquoi ?

Le regard fixe de l'étranger luisait dans son masque. Il fourra sous le nez du jeune homme la garde d'une épée.

— J'ai l'intention de vous tuer, déclara-t-il.

5

LE DUEL

Pendant un long moment, Derry resta muet, incapable de répondre. Il avait l'impression que tout tournait autour de lui. Comme s'il se trouvait dans l'un des gyrodromes qu'il avait visités quelques heures plus tôt. Il secoua la tête.

— Vous êtes fou ! dit-il enfin. Je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais rien fait qui motive un duel !

— Vous avez le choix, répliqua l'homme en blanc et or d'une voix glacée. Un combat régulier dans une salle d'armes. Ou une vilaine mort ici, sur l'herbe.

Comme par magie, l'épée avait changé de sens dans la main de l'inconnu de sorte qu'il la tenait maintenant par la garde, et qu'il posait la pointe sur la poitrine du jeune homme.

— Si je vous tue où vous êtes, personne n'y verra rien. Sauf mes amis.

Derry s'aperçut alors que des silhouettes silencieuses émergeaient de l'ombre tout autour de lui. Il découvrit en même temps que le coin était maintenant désert. Le bruit de la foire s'était affaibli avec l'approche de l'aube. Il devait pourtant y avoir encore des baraques ouvertes.

— D'accord, dit-il avec lassitude. Battons-nous.

Il se leva.

L'homme en blanc et or recula d'un pas. Comme si l'acceptation du défi l'avait surpris. Mais il retrouva vite son sang-froid.

— Parfait. La salle la plus proche est à quelques pas. Je vois que vous n'avez pas d'épée. Mais vous pourrez en louer une là-bas.

Horn ne releva pas cette remarque. Il s'avança vers un distributeur de boissons glacées et de sucreries. Il trempa ses mains dans un jet de limonade. Il arrosa sa nuque de liquide frais. Puis il prit à pleine main un sorbet de couleur vive, couvert de fruits confits. Il l'écrasa sur son front comme s'il s'agissait d'une compresse glacée. Ça avait un côté désagréable. Son visage ruisselait de sirop et de crème. Mais au moins il avait réussi à s'éclaircir le cerveau.

Une colère sourde s'était allumée quelque part en lui. Peut-être Derry avait-il inconsciemment reconnu son provocateur. Et pourtant, au niveau de la mémoire normale, il n'arrivait pas à l'identifier.

— Bon. Allons-y ! déclara-t-il en essuyant sur son visage la pulpe de fruit glacé à l'aide du corsage qu'une fille avait enlevé avant même d'entrer aux « Lits à deux places » et qui traînait là, par terre.

Il haussa les épaules :

— Alors ? Où est-elle, votre salle d'armes ?

Le provocateur fit un geste vers la droite et se mit en marche. Horn accorda son pas au sien.

Les ombres suivaient. Elles restaient à distance respectueuse. Mais elles étaient toujours là, aux aguets.

— Vous m'avez tout l'air d'un professionnel du défi, remarqua Horn au bout d'un moment. Vous pratiquez beaucoup ce genre de sport ?

Les yeux de l'autre étincelèrent.

— Depuis l'âge de vingt ans, j'ai tué à tous les carnivals.

— En choisissant soigneusement des adversaires qui ne se sont jamais battus, conclut Horn d'un ton aussi provoquant qu'il le pouvait.

L'homme en blanc et or parut offensé par cette insinuation.

— Cela ne m'est arrivé qu'une fois. Une seule fois ! Alors, si je comprends bien, vous, vous ne vous êtes jamais battu en duel ?

Horn lui jeta un regard de côté et secoua la tête. Puis il prit plaisir à compléter son geste par cette information :

— Cependant j'ai remporté le premier prix d'escrime dans ma ville natale l'année dernière.

Le provocateur ne répondit pas.

« Et, bien entendu, songea Horn, quand j'ai reçu ce prix, tout le monde a cru que les juges avaient été soudoyés par ma famille... »

Ils parcoururent en silence le reste du chemin.

La salle d'armes était vide. Le propriétaire commençait à s'assoupir derrière le bureau de la réception. Dans les coins de la salle, des robots attendaient, prêts à balayer la sciure de bois ensanglantée et à la remplacer par de la sciure fraîche. Les yeux gonflés de sommeil, le propriétaire les accueillit avec une profonde indifférence.

— Vous avez des épées ? demanda-t-il.

Le provocateur acquiesça, tirant son arme et la faisant tournoyer dans sa main. Quant à Horn, il alla inspecter le ratelier des armes à louer.

— Avez-vous une Double-Champion ?

Le propriétaire fit signe que oui et en tendit une à Derry. Le jeune homme soupesa l'épée, la passa dans un affutoir et lima quelques grammes dans l'épaisseur du manche pour parfaire l'équilibre de l'arme.

Le propriétaire se carra alors dans son siège.

— Battez-vous où vous voulez, messieurs, fit-il en bâillant. Je ne pense pas qu'il vienne quelqu'un avant la fermeture.

Une légère nervosité embuait les yeux de Derry. Pourtant, une fois l'épée à la main, il retrouvait instinctivement de vieux réflexes, des postures familières. Jusque-là, il n'avait tenu de fleuret que pour faire du sport. Cette fois, sa vie était en jeu. Il prit la décision d'en finir vite, avant que le provocateur puisse réaliser qu'il avait affaire à un escrimeur expérimenté.

Les deux duellistes passèrent dans l'arène et se saluèrent en faisant toucher leurs lames. Puis ils firent une succession d'assauts, de parades et de feintes, essayant de se mesurer l'un l'autre. L'homme en blanc et or lança une attaque furieuse. Mais il alla trop loin de quelques centimètres. En un éclair, profitant que son adversaire se trouvait en surextension, Horn balaya de son épée le tronc de l'homme, allant de bas en haut et de droite à gauche. Il remonta de l'aine à la cage thoracique. Puis, quand l'épée fut à fin de course, Derry se fendit et l'enfonça profondément dans la poitrine du provocateur.

C'était fini. Le costume blanc et or avait à peine commencé à se teinter de rouge lorsque Horn abandonna son arme et tourna les talons.

Le propriétaire de la salle, debout, les yeux hors de la tête, hurla en demandant qui allait le payer.

— C'est lui qui m'avait provoqué, déclara Horn en haussant les épaules. Prenez l'argent sur lui. S'il en a, je n'en sais rien, je ne le connais pas...

Une pensée frappa soudain Derry. Il revint sur ses pas. Au fait, qui était ce type ? Le jeune homme s'agenouilla dans le sang et la sciure de bois. Et il souleva le masque d'or.

Pas étonnant que la voix lui ait rappelé quelque chose bien qu'elle ait été déguisée par une élocution délibérément affectée !

Le type qu'il venait de tuer, il avait fait sa connaissance quelques heures plus tôt.

C'était l'inspecteur Coolin, de la police criminelle.

*

* *

Les lits de cet hôtel comptaient parmi les plus confortables que l'on puisse trouver dans toute la galaxie. Et pourtant Derry n'arrivait pas à dormir. Dès qu'il fermait les yeux, d'épouvantables visions le réveillaient en sursaut. L'androïde mourant le fixait avec ses yeux éclatés. Des reproches sortaient de sa bouche déchirée. Il avait la voix de Dordy. L'homme

roux qui avait été poignardé se transformait lentement en un masque blanc et or, transpercé par une épée. C'était un véritable délire.

Le passeport obsédait aussi Derry. Il voyait continuellement tourner les pages avec leurs tampons révélant un univers après un autre.

Renonçant à dormir, Derry essaya de se représenter ce qu'avait pu être l'existence d'un homme tel que Lars Talibrand. Le jeune homme ne trouvait rien dans son expérience personnelle qui puisse présenter une analogie quelconque avec celle d'un citoyen de la galaxie.

Derry allongea le bras et prit une cigarette. Puis il se demanda quelles seraient les réactions des différents membres de la famille Horn s'ils étaient mis au courant des récentes aventures de l'héritier du nom.

Le jeune homme eut un sourire amer en pensant à l'attitude que prendrait le chef de la famille, le grand-père Horn.

Il est vrai qu'on imaginait difficilement ce vieil autocrate recevant un titre de citoyen galactique pour services rendus à qui que ce soit. De sa vie entière, il n'avait jamais pensé qu'à sa fortune, et à sa famille qu'il gouvernait avec une règle de fer.

Cinquante ans auparavant, le grand-père Horn avait réussi à s'attribuer en même temps une fortune colossale et le monopole de la fabrication des robots dans la galaxie.

Horn avait conçu un prototype de robot qui l'emportait radicalement sur tout ce qu'on avait fait jusque-là. Pour fabriquer ce nouveau modèle, il avait été obligé de prendre un risque énorme, de renouveler tout l'outillage de ses usines. Lorsque ses concurrents, au bout de quelque temps, décidèrent de l'imiter, il était trop tard. Horn avait pris une telle avance à la vente que ses rivaux se trouvèrent ruinés. Ainsi la famille Horn possédait-elle depuis le monopole galactique du robot.

Un souvenir d'enfance revint soudain à l'esprit de Derry. Une conversation écoutée distraitemment quand il était gosse. Son grand-père avait parlé de fabriquer aussi des androïdes. Mais Derry ne pouvait pas se rappeler si ce projet était resté à l'état de projet ou si quelque chose de pratique en était sorti.

Aucun doute, le grand-père ne risquait pas de témoigner la moindre sympathie à son petit-fils pour s'être compromis dans l'affaire Lars Talibrand. Si Derry lui racontait tout ce qui s'était passé, il pouvait prévoir à coup sûr que, d'abord, le vieux serait scandalisé qu'un fils Horn se soit intéressé, fût-ce une seconde, à un fait-divers qui commençait par la mort d'un androïde. Quelle importance pouvait présenter la mort d'un androïde ?

Quant aux événements qui avaient suivi, la seule conclusion qu'en tirerait le grand-père, c'était qu'il devait prendre contact immédiatement avec un certain nombre de fonctionnaires haut-placés. Il suffirait de leur graisser la patte pour qu'ils étouffent jusqu'au moindre écho de l'affaire.

— Et mon père ? se demanda Derry. Comment réagira-t-il ?

Il conclut que tout ce qui l'intéresserait, ce serait le duel. Sans aucun doute, il féliciterait son fils de s'être montré excellent escrimeur.

— Après quoi, il ira trouver grand-père. Il le suppliera d'agir au plus vite pour éviter que la mort de Coolin ne traîne le nom de la famille dans la boue. Quant à maman...

Derry sourit tristement. Sa mère pousserait de hauts cris à l'idée que son fils avait été en danger. Ensuite elle se précipiterait chez toutes ses amies pour se vanter des exploits de Derry.

Restait la jeune sœur de celui-ci. Elle, elle ferait probablement un héros de son grand frère. Pas longtemps, jusqu'au moment où quelque chose de plus excitant se présenterait.

Quant au restant de la famille, aux douzaines d'oncles, de tantes et de cousins éparpillés un peu partout la planète, ils cancaneraient avec délices et se répandraient en lamentations jubilantes sur la perversité de la jeune génération.

Derry abandonna le sujet de la famille. C'était un sujet vraiment trop ennuyeux. D'ailleurs, tout était trop ennuyeux. Le jeune homme était à peu près certain qu'il ne s'amuserait pas au carnaval. Une fois de plus. Comme toujours. Il était à peu près certain de ne plus jamais rien trouver de drôle dans la vie.

Après s'être tourné et retourné dans son lit, tandis que le soleil montait dans le ciel, il commanda aux fenêtres de s'obscurcir. Et il parvint à s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla, il eut l'impression que quelque chose avait changé dans la chambre.

— Pourtant, à première vue, rien n'a bougé, se dit-il au bout d'un moment. Bah ! Après tout, ce qui me fait cet effet bizarre, ce doit être de me réveiller à l'hôtel dans une ville étrangère pendant le carnaval alors que j'ai l'habitude d'être à la maison.

Son inquiétude persista cependant. Il dut s'asseoir sur son lit et inspecter soigneusement la pièce. Il comprit alors ce qui s'était passé.

Pendant son sommeil, quelqu'un était entré dans l'appartement. Dordy sans doute. Sur la petite table à côté du lit, où Derry n'avait laissé qu'un mouchoir et une boîte de cigarettes, se trouvait l'étui de métal gris qui avait appartenu à Lars Talibrand.

Le jeune homme ordonna aux fenêtres de s'ouvrir, alluma une cigarette et feuilleta une fois de plus le mystérieux passeport.

A quoi ressemblaient ces planètes étrangères sur lesquelles Talibrand avait été le bienvenu ? Derry avait dû l'apprendre lorsqu'il était étudiant. Fronçant les sourcils, il chercha péniblement à rassembler des faits et des noms.

Creew'n Dith ! Quelque chose dans ce mot évoquait des vagues se brisant sur une grève interminable, Derry voyait de l'écume blanche sur du sable blanc.

Sur ces planètes inconnues, des hommes régnaient, obéissaient, aimaient, haïssaient. Ils faisaient tout cela comme les Terriens. Et, pourtant, d'une façon toute différente.

Horn avait l'impression que tout avait changé dans sa perspective mentale. On aurait dit que quelqu'un, à l'intérieur de son crâne, avait contraint sa conscience à sortir de sa passivité habituelle. Il voyait maintenant la Terre, sa mère-patrie, sous la forme d'une douairière frivole qui ne pensait qu'à se détendre et à jouer avec un petit chien tandis que ses fils partaient ailleurs, sur d'autres planètes, à la recherche d'autres conquêtes.

Ce Talibrand, par exemple...

Horn regarda la photographie en relief qui se trouvait à la seconde page du passeport. Elle était maintenant devenue complètement grise.

Dire que cet homme s'était rendu si important que des ennemis l'avaient chassé de monde en monde. Dire qu'ils l'avaient suivi jusque sur la Terre où son sauf-conduit de citoyen de la galaxie ne l'avait plus protégé...

Un homme aussi important n'avait pas eu que des ennemis. Il avait dû posséder des amis qui maintenant devaient le regretter.

Une décision commençait à prendre forme dans le cerveau de Derry. Il chercha la dernière page utilisée dans le passeport. Celle qui représentait la dernière étape de Lars avant la Terre. Il trouva le nom de Newholme.

Newholme. Un nom agréable, solide. Il n'avait pas la résonance romantique de Creew'n Dith, d'Arthworld ou de Lygos. Mais il sonnait mieux que ce mot placide et sans écho : Terre.

La décision du jeune homme s'affermir. Il se demanda un moment si Dordy n'avait pas deviné cette décision à l'avance. Et si ce n'était pas cela qui l'avait fait parler d'une manière aussi étrange la veille.

Peut-être. Mais cela ne tirait pas à conséquence.

Il irait à Newholme.

6

PREMIERS EFFETS D'UNE DECISION

Une agréable excitation s'empara de Derry Horn. Il était surpris, et même un peu effrayé, devant sa propre audace. Et en même temps, il éprouvait une grande impatience. Il avait l'impression que chaque seconde passée depuis qu'il avait pris sa décision était une occasion perdue de quitter la Terre.

Le jeune homme sauta de son lit, appela un robot et lui demanda de lui envoyer Dordy.

Il avait déjà pris sa douche et il était en train de nouer sa cravate lorsque le secrétaire-directeur à la peau bleue s'annonça et fit son entrée.

— Vous m'avez fait demander, monsieur Horn ?

— C'est exact.

Horn s'écarta du miroir, satisfait de l'arrangement de sa cravate.

— Je quitte l'hôtel.

Dordy acquiesça.

— Vous avez trouvé un endroit qui vous plaît davantage pour y passer le reste du carnaval ? Chez des amis, peut-être ? Ou chez une amie ?

— J'en ai marre, du carnaval.

Horn prononça ces mots avec un calme impressionnant.

— J'en ai marre, des gens qui fêtent le carnaval.

J'en ai marre, des choses qu'ils font. Je fous le camp. Dordy inclina à nouveau la tête :

— N'oubliez pourtant pas que c'est toujours la semaine du carnaval.

Horn réalisa soudain ce que voulait dire l'androïde.

Bien sûr ! La semaine du Carnaval ! Pendant six jours encore, il serait impossible d'aller où que ce soit. On n'était pas censé voyager à cette période. On était supposé employer toute son énergie à s'amuser.

Le jeune homme se détendit soudain. Il trouverait bien un moyen de tourner le problème. Il y avait toujours un moyen de tourner les problèmes.

— Ça doit pouvoir s'arranger, fit-il. A propos, Dordy, cela vous intéressera peut-être de savoir que quelqu'un m'a provoqué en duel la nuit dernière. Et que je l'ai tué.

— Il n'y avait donc pas assez de morts comme cela ! fit Dordy.

Horn négligea le reproche contenu dans cette phrase.

— Pas assez pour mon adversaire, apparemment, répondit-il. Je lui ai enlevé son masque après le duel. C'était Coolin, l'inspecteur de police.

— Voilà qui explique bien des choses, remarqua tranquillement Dordy.

— Vous trouvez ? Cela ne m'explique rien du tout à moi.

Un robot entra. Il apportait le plateau du petit-déjeuner. Horn approcha une chaise et s'assit. Il fut surpris de son appétit.

— Écoutez, Dordy, fit-il entre deux bouchées, si vous vous asseyiez en face de moi et si vous me disiez en quoi la mort de Coolin est sensée expliquer les choses ?

Dordy refusa de s'asseoir en secouant brièvement la tête.

— Tout ce que je peux faire, c'est vous donner un avertissement, dit-il. Vous n'avez pas eu de chance de vous trouver mêlé au meurtre de Lars Talibrand. Par-dessus le marché, vous auriez dû vous conduire comme n'importe qui. Vous auriez dû donner votre témoignage au minimum. Vous montrer impatient de vous joindre au carnaval et d'oublier ce qui s'était passé. Alors on vous aurait probablement laissé dans une ignorance relative. Seulement vous avez agi tout autrement. Vous avez fait du zèle. Et vous êtes devenu un danger en puissance pour des gens extrêmement dangereux eux-mêmes.

Horn tiqua :

— On dirait un mélodrame historique !

— Vous trouvez ? Il est dramatique, en effet, qu'un homme ait été pourchassé de planète en planète, poussé hors des régions où sa réputation le protégeait, jusqu'à la Terre, où son immunité n'existait plus... et enfin assassiné.

— Comment en savez-vous aussi long sur Lars Talibrand ? demanda Horn.

— Vous posez mal votre question, monsieur Horn. Ce qui vous intrigue, c'est qu'un androïde remplissant un emploi subalterne en sache plus que vous sur ce qui se passe dans la galaxie. Mais pourquoi me croire sur parole ? Vous trouverez bien suffisamment d'explications et de preuves si vous vous donnez la peine de les chercher.

— C'est exactement ce que je vais faire, décida Horn. Il y a trop de mystère là-dedans. Je n'aurai pas un instant de paix tant que je n'aurai pas la solution.

Dordy ricana sans gaieté.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! Je n'ai pas l'impression que vous aurez beaucoup d'instants de paix dans l'avenir. A moins qu'en vous faisant tuer vous ne trouviez une paix que personne ne troublera.

Dordy changea soudain de ton pour reprendre le rôle du secrétaire de directeur.

— Vos bagages seront prêts. Vous pourrez les prendre aussitôt que vous aurez réussi à trouver un moyen de transport. J'espère que vous y parviendrez rapidement. En raison des circonstances, monsieur Horn, je crois que vous avez raison de quitter la ville.

Il s'inclina et sortit. Horn posa les coudes sur la table, de part et d'autre de son assiette, et se replongea dans ses pensées.

*

* *

L'enthousiasme du jeune homme pour ses projets de voyage commença à faiblir dès qu'il se rendit compte qu'il lui faudrait d'abord rentrer chez lui. Il était même nécessaire d'y arriver au plus vite. La famille serait furieuse d'être dérangée au beau milieu du carnaval. Ils demanderaient pourquoi Derry voulait quitter la Terre. Et surtout pourquoi il les embêtait pendant qu'ils étaient en train de s'amuser.

Malheureusement, le jeune homme n'avait pas le choix. Il s'était muni de l'argent nécessaire pour payer tous les plaisirs dont il pourrait avoir envie pendant la semaine du carnaval. Il avait même son billet de retour.

Mais ce billet ne lui servait à rien si aucun véhicule ne quittait la ville.

Derry trouva deux ou trois personnes qui possédaient des fusautos ou des hélicoptères. Mais ces gens ne parvinrent même pas à comprendre que quelqu'un s'intéresse à des questions de transport pendant le carnaval.

Désespérément, Derry offrit tout l'argent dont il disposait encore. Il n'intéressait personne. Les gens ne voulaient même plus discuter avec lui. La soirée s'avavançait. C'était le moment de retourner sur la plage, à la foire et dans les cabarets pour la nuit.

Horn regagna l'hôtel d'un air morose. Il maudissait le carnaval et tout ce qu'il signifiait. Il avait à la fois trop d'argent, n'ayant aucun désir de le dépenser à quoi que ce soit, et trop peu puisqu'il pourrait à peine payer un billet simple pour quitter la Terre.

Toutes les agences de voyages avaient fermé boutique, bien entendu. Tous les transports publics étaient interrompus. Son hélicoptère personnel dans lequel il était venu était dans un garage public qui ne rouvrirait que le lendemain de la fin du carnaval. Peut-être l'hôtel consentirait-il à lui prêter de l'argent. Alors il pourrait essayer le lendemain de voir si, en doublant ses prix, il obtiendrait un meilleur résultat.

Il demanda donc au valet-robot de chercher Dordy. Celui-ci devait attendre cet appel. Car il s'annonça presque aussitôt que le robot eut quitté la chambre.

— Vous n'avez rien trouvé ? demanda Dordy. Je n'ai pas encore fait enlever vos bagages.

Horn secoua la tête :

— Bon Dieu ! Tout le monde se fout de tout sauf de ce carnaval de cinglés ! On croirait que la vie doit s'arrêter.

Cette remarque le laissa songeur et il se caressa le menton.

— Cela ne peut tout de même pas être ? Il doit quand même y avoir des services qui fonctionnent pendant ce carnaval ? L'électricité, l'eau, le chauffage et les taxis-bulles, et les fontaines à boisson, et tout le reste. Et la police aussi. Il y a bien quelqu'un qui fait marcher les choses, non ? Qui ?

— Qui croyez-vous ? fit Dordy avec une certaine lassitude.

Il leva son poing bleu, pointant son pouce vers sa poitrine.

— Excusez-moi, fit Horn après une pause. Je n'aurais pas dû poser une question aussi grotesque.

— Ne vous excusez pas. Nous avons été inventés pour cela. Les robots sont très efficaces dans leur genre. Mais lorsque se produit une situation compliquée, dans laquelle il y a un choix à faire, c'est nous qui prenons le volant.

Horn s'assit et fit signe à Dordy de s'installer également sur un siège.

— Vous fumez ? demanda-t-il en lui tendant une boîte de cigarettes.

Dordy refusa les petits cylindres d'un geste.

— Nous n'en avons pas le droit, expliqua-t-il. D'ailleurs nous sommes conditionnés contre le tabac et l'alcool.

— Dites-moi, Dordy, demanda Horn, croyez-vous qu'il serait possible de trouver un androïde qui me ramène chez moi ? Ou même de me dénicher un héli, par exemple ? Je paierais bien, vous savez.

Dordy eut un sourire un peu ironique.

— La question de paiement ne se pose pas. Nous n'avons pas le droit de dépenser de l'argent. Alors, en ce qui nous concerne l'argent ne signifie rien. J'imagine qu'un androïde pourrait être plus riche qu'un autre androïde. Mais ça ne l'avancerait pas à grand-chose.

— Je ne sais pas quoi vous offrir d'autre, fit Horn désespéré.

Un vague souvenir de manuel d'histoire ancienne lui traversa l'esprit et il proposa :

— Et ce truc... oui... l'affranchissement. Vous savez, cette espèce de libération ? Ma famille est assez riche. Je pourrais arranger cela si la chose est faisable. Ou bien est-ce purement théorique ?

— C'est purement théorique en effet, répondit Dordy. Notre seul affranchissement est la mort. Qu'arriverait-il si quelqu'un venait me dire : Dordy vous pouvez lâcher votre travail, vous n'aurez plus jamais besoin de travailler ? Je remercierais sincèrement cette personne. Et je refuserais son offre. Que ferais-je, si je n'avais pas mon travail ? Rester assis dans une caserne d'androïdes et lire les classiques ?

L'androïde avait l'air de s'ennuyer. Comme si le sujet abordé était parfaitement académique, sans plus.

— Dites-moi, monsieur Horn, reprit-il. Qu'espérez-vous faire si vous quittez la ville ?

— Eh bien, je ne sais vraiment pas, répliqua Horn avec franchise. Je pourrais découvrir qui a tué Lars Talibrand et pourquoi. Et aussi qui a tué votre surveillant d'étage. Je pourrais livrer les criminels à la justice. Je sais que tout cela paraît ridicule. On dirait que cela sort

d'un roman démodé. Et pourtant je vais le faire. Je veux foutre le camp de la Terre. Je veux savoir ce que les gens font de l'autre côté de notre ciel.

Il hésita un moment et conclut :

— Je veux savoir ce qu'un homme a pu faire pour devenir citoyen de la galaxie.

— Pour le devenir vous-même ? Questionna Dordy.

— Comment le saurais-je tant que je ne sais pas ce que cela implique ?

— Oui, c'est ce que cela implique qui est important, reconnut Dordy qui fixait le mur de la chambre. D'après ce que l'on m'a dit, vous ne trouverez pas partout le même confort que sur la Terre. J'aime autant vous prévenir. Remarquez que, sur la Terre, tout n'est pas toujours confortable. Mais vous ne vous en êtes jamais aperçu.

— Et alors ?

Horn se leva et se mit à arpenter la pièce de long en large.

— J'ai tout le confort possible. Je suis riche. Je suis absolument certain que mon grand-père va me dire que je suis un imbécile et que je ne réalise pas mon bonheur. Mais si la vie ne doit rien m'apporter d'autre, je finirai par me trancher la gorge.

Dordy semblait en proie à une lutte intérieure. Au bout d'un moment, il se leva lui aussi et se mit à tirer sur sa tunique avec de petits gestes nerveux.

— Très bien, monsieur Horn. Je pense que ça n'a pas d'importance que vous laissiez vos bagages ici, n'est-ce pas ? Ils pourront attendre la fin du carnaval. Parce que, si vous êtes toujours d'accord, j'ai un moyen de transport qui vous ramènera chez vous ce soir.

7

DEPANNAGE

Dans le bureau de Dordy se tenait un gros androïde taciturne au menton carré. Il portait la combinaison des techniciens appartenant à un service public. Lorsque Horn entra, l'androïde l'inspecta du haut en bas d'un regard scrutateur. Puis il se tourna vers Dordy.

— C'est lui ? fit-il d'un ton égal mais où perçait une note critique.

— C'est lui, confirma Dordy. Monsieur Horn, je vous présente Berl. Il est employé des services municipaux. J'avais prévu que, pendant le carnaval vous n'arriveriez pas à trouver un moyen de transport normal. J'avais donné la consigne à mes amis de chercher quelqu'un qui serait libre ce soir et qui aurait à sa disposition un héli, ou un camion, ou quelque chose du même genre. Berl n'est pas de service cette nuit. Il m'a dit qu'il dénicherait un héli disponible et qu'il vous piloterait jusque chez vous.

Quelque chose dans le regard fixe de Berl gênait Derry.

— Ce n'est pas la peine qu'il m'accompagne ! fit-il vivement. S'il me fournit un héli, je peux le piloter. J'aurais bien piloté le mien. Mais il est au garage. Et le garage est fermé comme vous le savez.

— Vous piloterez alors que tous les faisceaux de guidage du continent sont coupés pour révision ? demanda Berl qui lui adressait la parole pour la première fois.

— Mais non, je veux dire... Ils sont coupés ? Je n'avais pas pensé à cela.

— Bien sûr, qu'ils sont coupés ! Le carnaval est notre seule occasion de réviser proprement le matériel des services publics. Et même en travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça représente un fichu boulot !

Le regard de l'androïde alla de Horn à Dordy.

— Nous devrions peut-être nous grouper et lancer un mouvement pour faire doubler la durée du carnaval acheva-t-il.

Soudain un léger sifflement se fit entendre derrière la porte. Il fut suivi d'une violente détonation. Puis d'un bruit étrange, comme si on venait de casser une pile de vaisselle.

— Excusez-moi, fit Dordy d'une voix lasse.

L'androïde sortit pour voir ce qui s'était passé. Il ne tarda pas à revenir :

— C'est encore ce petit imbécile qui trimbale une caisse de pétards.

Derry hocha la tête :

— Je l'ai rencontré dans l'ascenseur, hier soir.

— Oui, eh bien, il continue à répandre « l'esprit du carnaval ». Cette fois-ci, il a déchiqueté le pied d'un robot. Et tu parles de prolonger ça pendant deux semaines au lieu d'une, Berl ?

Les deux hommes à peau bleue échangèrent des regards chargés de compréhension mutuelle. Horn se sentit étrangement exclu de cette entente. Puis Berl haussa les épaules.

— Enfin, fit-il, c'est la vie ! Partons, monsieur Horn. Vous ne trouverez pas mon héli aussi confortable que le vôtre. Je l'ai emprunté pour la nuit au service de dépannage des véhicules accidentés. Mais, c'est vous qui voulez partir, pas vrai ?

Horn fit un signe affirmatif et se tourna gauchement vers Dordy.

— Je ne sais pas comment vous remercier. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? Vous m'avez dit que l'argent ne vous servait à rien.

Berl émit un son bizarre qui était moitié grognement moitié éclat de rire. Il se dirigea vers la porte.

— Les remerciements ne nous servent pas à grand-chose non plus, expliqua Dordy. Pas aux androïdes. Croyez-moi, je n'aurais rien fait de plus que mon travail de secrétaire si vous n'aviez pas dit que vous vouliez poursuivre la mission de Talibrand.

« Est-ce que j'ai dit cela ? pensa Derry. Ou bien est-ce que c'est la conséquence inévitable de ma décision de quitter la Terre ? J'ai peut-être fait une promesse idiote sous l'influence des euphorisants...

Horn se sentait troublé.

— Un instant, Dordy, s'il vous plaît. Quelle était cette mission de Talibrand sur laquelle vous semblez si bien renseigné ?

— Vous êtes déjà dans ce truc jusqu'au cou, répondit Dordy avec calme. Que cela vous plaise ou non. Et j'espère que vous vous en sortirez entier. Au revoir, monsieur Horn.

Derry avait l'impression de glisser sur une pente sans trouver rien à quoi se raccrocher. Il eut d'abord très peur. Puis un calme étrange l'envahit. Il tendit la main à Dordy et remarqua avec fierté que cette main ne tremblait pas.

Après un instant d'hésitation, Dordy la serra. Berl émit un nouveau grognement qui, cette fois, ressemblait à une approbation mêlée de surprise.

*

* *

L'hélicoptère de Berl était bien différent des modèles pour passagers dont Horn avait l'habitude. Immensément puissant, ventru, l'appareil fonça lourdement dans le ciel, ses roues écartées de part et d'autre d'un système magnétique de dépannage digne d'une grue géante.

Horn souffrait du manque de confort. Il était assis sur une simple banquette métallique. Sous ses pieds se trouvait un coffre à outils dont le contenu s'entrechoquait et cliquetait sans arrêt avec un bruit exaspérant. A sa droite, la porte qui donnait sur le vide était d'une fragilité inquiétante. Elle était munie d'un dispositif d'ouverture automatique. Berl avait bien recommandé à son passager de ne pas y toucher, même du bout du doigt, sans quoi il risquait de se trouver éjecté en moins de deux. Le bord de la banquette sciait les mollets de Derry. Il avait des crampes. Une infecte odeur d'huile se dégageait du rotor au-dessus de sa tête.

— Mon appareil n'est pas prévu pour passagers, fit Berl d'un ton rigolard au bout d'une heure de vol.

L'androïde avait remarqué les efforts désespérés de Horn pour trouver une position confortable. Et des petites rides de rire étouffé plissaient le tour de ses yeux.

C'était la première fois depuis le départ qu'il daignait adresser la parole à Derry. Jusque-là, il avait complètement ignoré les tentatives qu'avait faites ce dernier pour engager la conversation.

— A quoi sert exactement cet appareil ? Se hasarda à demander le jeune homme. Vous m'avez parlé de dépannage, de véhicules accidentés.

Berl acquiesça d'un signe de tête.

Le seul éclairage à l'intérieur de la cabine venait des étoiles et de la faible lueur du tableau de bord. Le ton bleu de la peau de Berl était indiscernable. En fait, il paraissait être d'un gris aussi neutre que le teint de Horn.

— Il s'agit d'un hélicoptère-grue, pour l'arrachage des épaves, fit l'androïde. Le train d'atterrissage encadre un dispositif magnétique d'accrochage universel. Ma turbine est assez puissante pour soulever, deux, trois ou même quatre voitures accidentées. Le mois dernier, j'ai emporté une fusée spatiale légère. Et je peux transporter le tout à cinq cents kilomètres.

Berl risqua un regard interrogateur vers son passager :

— Vous ne nous avez jamais vus au travail ? Horn fit un geste de dénégation :

— Je me suis déjà trouvé sur les lieux d'un accident. Mais le déblaiement était toujours terminé avant mon arrivée.

Une pensée le traversa et il ajouta :

— Vos gars doivent travailler joliment vite ! Berl eut un bon gros rire.

— Nous essayons. Pendant le carnaval, naturellement, on n'a pas besoin des appareils de récupération lourde. Pas étonnant, puisqu'il ne circule que des taxis-bulles. S'il y en a un qui tombe en panne, tout ce qu'il lui faut, c'est un électronicien.

Ils passaient à l'est d'une ville que Horn ne put identifier. Vue de l'hélicoptère, on aurait dit la tache de lumière brumeuse d'une nébuleuse extra-galactique, telle que ces nébuleuses apparaissent à travers un télescope géant.

Derry communiqua ses impressions à Berl qui grommela :

— J'ai pas idée de ce qu'on peut voir dans un télescope. Mon boulot, c'est la récupération des épaves.

— J'ai fait une gaffe, pensa Horn. J'oublie que c'est un androïde. Dire que j'étais en train de lui poser des questions sur un travail tout simple que j'aurais pu observer dix fois si je m'en étais jamais donné la peine.

Il réfléchit en silence un moment. Puis il s'adressa de nouveau à Berl.

— Il faut avouer qu'il y a sur la Terre des tas de trucs que je ne connais pas. Je devrais peut-être fourrer un peu mon nez dans les affaires de cette planète avant de passer sur une autre.

L'androïde ne répondit pas.

Horn réalisa soudain que l'héli perdait de l'altitude. Le groupe de lumières vers lequel ils descendaient lui parut familier. C'était le domaine Horn. Ils allaient atterrir.

Derry se souvint alors qu'il aurait voulu préparer ce qu'il dirait à sa famille, prévoir des réponses à leurs objections.

Après tout, il en aurait peut-être le temps. L'allure de l'hélicoptère avait été assez lente. Mais la nuit n'était pas très avancée. Il s'écoulerait encore une heure ou deux avant que la famille ne revienne du carnaval pour dormir.

L'héli fit un atterrissage impeccable. Berl tendit un bras musclé vers le crochet qui fermait la porte de Horn. Elle s'ouvrit aussitôt en formant une rampe jusqu'au sol. Les jambes raides, le jeune homme descendit et se retourna. Berl se penchait vers lui.

— Dordy m'a prié de vous remettre ceci, déclara-t-il en jetant un objet oblong et plat.

Avant même de l'attraper, Horn sut qu'il s'agissait de l'étui qui avait appartenu à Talibrand.

— Dites donc, monsieur Horn, vous parliez de rester sur la Terre pour fourrer votre nez dans les affaires de cette planète ? Ne perdez pas votre temps. Laissez les androïdes s'occuper du dépannage des épaves. Et faites votre boulot à vous. Au revoir.

La porte de l'appareil se referma. Le souffle du rotor se transforma en tourbillon vertical. L'héli s'éleva gauchement dans le ciel. Horn le suivit du regard avant de se diriger vers la maison, soupesant pensivement le petit étui dans sa main.

L'arrivée du voyageur n'avait pas pu passer inaperçue. Le gros héli faisait beaucoup plus de bruit qu'un appareil de tourisme. Tout en montant la pente qui conduisait du terrain d'atterrissage aux jardins en terrasses, Derry s'attendait à tout moment à voir les lumières de la maison s'allumer. Il n'en fut rien. Le jeune homme foulait l'herbe fraîche de la pelouse et sentait le parfum familier des fleurs lorsque jaillit la lueur d'une lampe de poche. Une voix paisible lui dit :

— Bonjour, monsieur Derry. Quel plaisir de vous voir de retour.

— Merci, Rowl. Tu n'as pas l'air surpris de me voir.

Rowl était l'androïde valet de chambre qui servait la famille depuis la naissance de Derry.

Le jeune homme avait toujours entendu sa famille discuter avec rage à propos de l'emploi d'un androïde dans la maison du plus important fabriquant de robots de la planète. La discussion se terminait toujours de la même façon : tout le monde tombait d'accord sur le principe qu'un androïde d'importation comme Rowl ajoutait au prestige des Horn.

Cependant, Rowl était resté le seul androïde du personnel. Tous les autres domestiques étaient des robots de confection placés sous ses ordres.

— Je n'ai pas été surpris, monsieur Derry, reprit la voix douce de l'androïde. Le directeur de l'hôtel dans lequel vous étiez descendu, ou à vrai dire le secrétaire de ce directeur, m'a prévenu de votre retour.

— Vraiment ? fit Horn avec une certaine surprise.

Le jeune homme pénétra dans le grand patio qui précédait la maison. Les murs transparents donnaient l'impression qu'il n'y avait aucune solution de continuité entre le jardin et les salons. Derry constata qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Seuls les robots domestiques s'affairaient comme toujours.

Rowl éteignit sa lampe de poche. Ce faisant, son regard tomba sur l'étui métallique que tenait Horn et il s'y attarda.

Derry se demanda comment faire parler l'androïde.

— Toute la famille est en ville, je pense ? demanda-t-il.

— Oh, oui ! Monsieur votre père a été absent toute la journée. Madame Lu a dit de ne pas l'attendre. Monsieur votre grand-père affirme que le carnaval ne l'amuse plus autant qu'autrefois. Il était de très mauvaise humeur en rentrant hier. Et je suppose qu'il en sera de même aujourd'hui.

— Et ma sœur ?

— Miss Via se trouve clans les jardins avec un groupe d'étudiants sous la surveillance de votre cousine, M^{me} Léadora. A propos, monsieur Derry, je me permets de vous rappeler que toute cette branche de la famille est en visite ici pour la durée du carnaval.

— Bon Dieu ! Je l'avais complètement oublié ! Tant pis, ça ne m'empêchera pas de faire mon devoir. Rowl, crois-tu qu'il y ait cent mille crédits en liquide dans le coffre ?

L'androïde fit une moue.

— Probablement oui, monsieur Derry. Mais il n'en restera plus que cinq ou dix mille d'ici la fin du carnaval. Au fait, le directeur de votre hôtel m'a dit que vous aviez l'intention de quitter la Terre. Est-ce vrai ? Si toutefois vous me permettez de poser une pareille question... Ou bien est-ce un prétexte dont vous vous êtes servi pour quitter l'hôtel ?

— C'est parfaitement exact, Rowl. Je décolle dès que je le pourrai. C'est d'ailleurs pour cela qu'il me faut cent mille crédits.

Derry entra dans la maison.

— Apporte-moi donc quelque chose à boire. Avec quelques sandwiches, Rowl. J'ai besoin de prendre des forces si je veux discuter avec grand-père.

8

L'ART D'ETRE GRAND-PERE

Horn mangea seul dans le grand salon qui s'étendait d'un bout à l'autre du rez-de-chaussée. Un mur entièrement transparent séparait cette pièce du patio. Sur le mur qui lui faisait face, des dessins lumineux changeaient continuellement de tons et de motifs, modifiant perpétuellement le décor de la pièce. Un tapis ancien, vieux de mille ans, était accroché au mur dans un coffrage rempli d'hélium destiné à empêcher sa lente décomposition.

Derry avait terminé son repas et commençait à aspirer le contenu d'une cigarette quand sa sœur Via fit son entrée dans le salon. Elle était entourée d'une horde glapissante de jeunes gens de seize à dix-huit ans. La cousine Léadora essayait vainement d'établir un semblant d'ordre. Rowl, selon son habitude, rôdait quelque part dans le fond de la pièce.

Dès qu'elle aperçut son frère, Via poussa un hurlement d'horreur :

— Derry, espèce de chameau, tu m'as fait perdre mon pari !

— Quel pari ? demanda Horn avec aigreur tout en détachant les bras que la jeune fille avait passés autour de son cou.

— J'ai parié avec Sampidge, le petit blond frisé que tu vois là-bas. Je croyais que tu t'amuserais tellement mieux tout seul au carnaval que tu ne rentrerais pas. Lui, il était sûr que tu reviendrais parce qu'il prétend qu'on s'amuse beaucoup mieux avec les gens qu'on connaît. Et voilà que tu lui donnes raison !

— Tu as perdu ton pari. Et lui aussi, déclara Horn en se levant. Je ne suis pas revenu pour le carnaval. J'en ai marre du carnaval et de tout ce qu'il représente. Je suis revenu pour

demander à grand-père cent mille crédits. Après quoi je prendrai un spatonef pour Newholme. Et même peut-être plus loin. Mais je crois que Newholme suffira pour commencer.

— Où est-ce ? demanda Via déconcertée. C'est loin ? Il y eut un silence soudain dans la pièce. Et tout le monde entendit la réponse de Horn.

— Oui, c'est loin. Mais je n'irai jamais assez loin de la Terre.

Tous les visages se tournèrent vers lui. Le jeune Sampidge se détacha du groupe et s'approcha de Horn. Ce dernier le fixa d'un air maussade.

— J'ai cru entendre que vous vouliez quitter la Terre, fit Sampidge. Pourquoi s'en aller en plein carnaval ? C'est un drôle de moment pour prouver qu'on a l'esprit pionnier.

— Je suis malade de la comédie que nous jouons tous, déclara Derry.

Cette discussion ennuyait un des jeunes gens. Il lança un coussin de l'autre côté de la pièce dans la direction de Sampidge. Le projectile vint frapper Horn en pleine figure. Il perdit l'équilibre et tomba par terre sans aucune dignité. En un instant, la pièce se remplit des hurlements d'une bataille. Tout n'était que rires, cris de terreurs et bousculade.

Soudain, une grosse voix enrouée domina le tintamarre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ? Rowl, vide-moi tout de suite ce tas de voyous. Ça suffit comme ça !

Le silence tomba comme la nuit sur une planète sans atmosphère. Les jeunes gens posèrent leurs coussins d'un air contraint. Ils murmurèrent :

— Bonsoir, monsieur !

Tout le groupe disparut comme une ombre, entraînant Via et Sampidge.

Le grand-père Horn les regarda s'éloigner en fronçant les sourcils. Puis il revint lourdement dans la pièce :

— Rowl, donne-moi de quoi boire ! Commanda-t-il.

Rowl s'exécuta. Le vieillard gagna un grand fauteuil et plia lentement les jambes pour s'asseoir. Ce fut alors seulement qu'il vit son petit-fils en train de se relever.

— Derry ! Qu'est-ce que tu fabriques là ? Je croyais que tu ne trouvais pas notre compagnie assez bonne pour toi pendant le carnaval ?

Horn se montrait habituellement très respectueux envers son grand-père, comme le faisait d'ailleurs tout le reste de la famille. Mais il avait décidé de ne plus se soucier des conséquences de ce qu'il dirait ou de ce qu'il ferait. Aussi sa réplique fut-elle faite sur le même ton que celui de la question :

— J'ai décidé qu'aucun genre de compagnie ne me convient. En tout cas sur la Terre. Je suis venu te demander de me donner cent mille crédits sur l'argent qui me revient. Après quoi, je quitte cette planète.

Le vieillard, ahuri, se pencha pour fixer Derry. Rowl s'approcha avec un plateau chargé de boissons. Mais le vieux l'écarta impatiemment d'un geste de la main.

— Tu es devenu complètement fou, mon pauvre garçon... Ah ! J'y suis !

Le grand-père se renfonça dans son siège en ricanant.

— Qui est-ce ? Une fille que tu as rencontrée au carnaval ? Elle devait être bougrement jolie pour que tu sois dans cet état-là.

— Ce n'est pas une histoire de femme, rectifia Horn. J'en ai ma claque, c'est tout. Du carnaval. De la Terre De tout. Et du reste. En plus, j'ai affaire ailleurs.

Malgré ses quatre-vingt-dix ans, le grand-père Horn affectait volontiers de parler en copain avec son petit-fils. Il tapota le bras du fauteuil proche du sien :

— Viens t'asseoir, Derry. J'aurai toujours le temps de m'occuper des problèmes de ma famille.

Horn secoua la tête et resta debout où il était. Son grand-père haussa les épaules.

— Fais comme tu voudras. Mais parlons de ton départ. C'est vraiment grave, la bêtise que tu as faite ?

— J'ai tué un homme la nuit dernière, commença Horn. Un inspecteur de police.

Le grand-père sursauta :

— Pas fameux, ça ! Je pensais bien qu'il y avait une anguille sous roche. Mais enfin, un inspecteur de police... ce n'est pas le diable ! Que s'est-il passé ?

— Il m'a provoqué. Il m'a emmené de force dans une salle d'armes.

— Tu l'as tué en duel régulier ? Bon Dieu ! Mon petit, c'est le carnaval ! On ne peut pas te condamner pour cela ! Tu ne le savais pas ?

Le grand-père avait déjà l'impression d'avoir fait une économie.

On entendit le bruit d'un hélicoptère qui se posait au dehors. Le vieil homme tendit l'oreille.

— Rowl ! Je t'ai demandé de quoi boire ! Qui est-ce qui arrive dans cet héli ?

— M. Derry père, monsieur. J'ai reconnu le moteur.

— Parfait, fit le vieux Horn. Maintenant, écoute bien, jeune homme. Tu vas prendre un verre et attendre l'arrivée de ton père. Et nous allons voir si nous pouvons te remettre les idées en place.

Le père de Derry avait pris tellement d'euphorisants qu'il louchait et qu'il riait tout seul. Poussant des grognements de fureur, le vieillard envoya Rowl chercher des antidotes et une vessie de glace. Le père de Derry eut beau protester, le vieux le força à s'asseoir et le soigna comme s'il était un bébé.

— Éclaircis-toi rapidement les idées, espèce d'imbécile ! On peut toujours compter sur toi pour esquiver tes responsabilités. Ton fils est là, la tête farcie de projets idiots pour quitter la Terre et toi tu es plein jusqu'aux yeux.

Le père de Derry commençait vaguement à réaliser ce qui se passait. Il tourna vers son fils des yeux injectés de sang :

— Il a le projet de *quoi* ?

— Je vois que tu te réveilles, fit sèchement le vieillard.

Il fit signe à Derry :

— Alors, petit, raconte-nous toute l'histoire et nous verrons ce que nous pouvons faire.

Horn s'exécuta. A son arrivée, il avait eu l'intention d'obtenir l'argent qu'il voulait et de s'en aller sans donner d'explications. Ça ne lui déplaisait pas que la famille, perplexe, se demande ce qu'elle avait pu faire pour qu'il agisse de la sorte. Seulement la série d'événements qui avaient provoqué sa décision s'enchaînait si bien dans son esprit qu'il ne put s'empêcher de raconter ses aventures telles qu'elles s'étaient passées.

Lorsqu'il eut terminé, il se fit un silence clans le grand salon. Derry chercha vainement des signes de compréhension sur les visages de son père et de son grand-père. Il jeta même un regard vers Rowl qui rôdait dans le fond de la pièce. Mais l'androïde resta dans l'ombre. Impossible de savoir s'il éprouvait les mêmes sentiments que Dordy.

Enfin, le père de Derry ouvrit la bouche :

— Alors, parce que ton carnaval a été gâché par un type d'une autre planète qui s'est fait planter un couteau dans le corps, tu veux renier toutes tes obligations de famille ! Tu veux te réfugier dans un monde sous-développé où tu finiras probablement par creuser des trous dans la boue comme un robot ouvrier de ferme ?

— Je renie mes obligations de famille, rétorqua le jeune homme. J'aime te l'entendre dire ! En ce qui te concerne, je ne t'ai jamais vu faire autre chose que de coller tes propres obligations sur le dos de grand-père !

— Je vais te foutre la raclée que tu mérites ! hurla son père.

Il devint cramoisi et se leva pour mettre sa menace à exécution.

— Assieds-toi, crétin, ordonna le grand-père. Une raclée n'arrangera rien. C'est plus compliqué que ça. D'abord, nous allons prendre des mesures contre cet androïde de l'hôtel. Il a joué un rôle inquiétant dans cette histoire. Il a bourré le crâne de Derry. Il lui a mis dans la tête qu'il était dangereux d'avoir assisté au meurtre de ce type. Nous allons tout de suite nous occuper de lui.

— Vous ne ferez rien de semblable ! Explosa le jeune homme. Je suis fatigué de me planquer sous les jupes de ton fric.

Le vieil homme le fixa avec ironie :

— Tu joues les adultes et les indépendants. Tout ça, ce sont des mots. Au premier emmerdement, tu n'as aucun scrupule à venir me demander cent mille crédits. C'est-à-dire cinq fois plus que je ne dépenserais pour arranger cette affaire à ma manière.

— Très bien, fit Derry résigné. Garde ton fric. N'en parlons plus. En ramassant tout ce qui me reste, j'ai de quoi me payer un billet aller. Si j'ai quelque chose dans le ventre, je me débrouillerai en arrivant à Newholme. Sinon, tant pis pour moi : le ne mérite que de crever.

Le père de Derry tira nerveusement le vieillard par la manche :

— Papa ! Balbutia-t-il, les yeux fixés sur le visage de son fils. Papa, je crois qu'il est sincère.

— Tu as tout de même réussi à piger ça ? C'est entré dans ton crâne de piaf ? lança insolemment le jeune homme.

— Ne nous parle pas sur ce ton, fit le grand-père. Tu veux devenir citoyen de la galaxie ! Une belle connerie ! Et sauver des jeunes filles ligotées à des arbres carnivores ! Ou je ne sais quelle idée folle ! Eh bien, ne compte pas sur nous pour te prendre au sérieux. Tu aurais dû

avoir le bon sens de ne pas te fourrer dans une sale affaire. Et dire que tout ça est arrivé à cause d'un androïde ! C'est le comble...

— Pendant les dernières vingt-quatre heures, j'ai rencontré des androïdes qui étaient plus humains que vous ne le serez jamais. Bon Dieu ! Eux, du moins, ils se rendent utiles vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

Un long silence glacé suivit cette déclaration. Puis Derry entendit son grand-père compter des billets de banque.

— Si c'est ce que tu penses de nous, mon garçon, je crois en effet qu'il vaut mieux que tu quittes la Terre, articula le vieillard. Tu es persuadé que les androïdes se rendent utiles, ce qui n'est pas le cas en ce qui nous concerne ton père et moi ? Très bien. Je vais te donner l'occasion de faire un travail d'androïde. A l'heure actuelle, il se trouve sur Faraway Field un spationef qui embarque une cargaison de robots, des robots fabriqués par nous. Comme son équipage est né sur Newholme, il n'observe pas le carnaval. Il va partir incessamment. J'avais l'intention d'embarquer un androïde comme subrécargue. C'est toi que j'enverrai à sa place. Tu surveilleras la cargaison jusqu'à ce qu'elle soit livrée à son destinataire.

Comme le père de Derry protestait faiblement, le vieux l'interrompit avec sauvagerie :

— Tais-toi ! cria-t-il. Un Horn veut s'associer à des androïdes et renier l'espèce humaine ! C'est trop répugnant pour être toléré.

Le vieillard tendit à Derry une liasse de billets.

— Voilà vingt-mille crédits pour tes frais de voyage. Je suis généreux. Car l'androïde ne m'aurait coûté que la nourriture et l'habillement. Si tu veux plus de vingt mille, tu es libre. Seulement je te préviens que je vais m'arranger pour que tu ne puisses pas mettre les pieds sur la Terre si tu ne me rapportes pas au moins L double de cette somme. Alors ? Vingt mille ou non ?

Horn, surpris de son propre calme, prit les billets et les compta lentement. Quand il fut arrivé à dix-neuf mille crédits, il rendit le reste à son grand-père.

— Voilà mille crédits. J'aime autant vous payer tout de suite les frais de nourriture, de boisson et d'habillement.

Le visage du grand-père s'empourpra. Il se leva péniblement. Il était tellement furieux qu'il pouvait à peine parler. Il tremblait de tous ses membres.

— Fous le camp ! fit-il d'une voix rauque. Fous le camp et ne remets plus jamais les pieds ici !

Puis il pivota sur ses talons. Et il sortit de la pièce comme un ouragan.

9

LE SUBRECARGUE

— Voici la cabine destinée au subrecargue !

Derry jeta un regard effaré sur l'étroite écoutille que venait de lui désigner l'homme au regard dur qui exerçait les fonctions de second à bord du spationef. Pour autant qu'il pouvait en juger, la cabine devait être minuscule.

— Collez votre paquetage là-dedans. Et magnez-vous le train. Dans vingt-cinq minutes, nous nous retrouvons dans la cale numéro Un pour vérifier le connaissance.

L'homme se recula pour laisser passer Horn. Celui-ci, luttant avec ses sacs, réussit à se frayer un passage à travers l'écoutille. Il laissa tomber ses bagages en tas et regarda autour de lui. Son visage dut refléter ses sentiments car le second ricana :

— Cabine d'androïde ! fit-il. Croyez que c'était le Ritz ?

Quand le second fut parti, Derry glissa le maximum de bagages sous la couchette et cassa le reste contre le lavabo. Puis il s'assit et prit sa tête dans ses mains. Le sort en était jeté.

Derry était libre, maintenant. Pour le meilleur et pour le pire. Il commençait à ressentir quelques remords de la violence qu'il avait manifestée envers son père et son grand-père. Il leur en avait dit de toutes les couleurs. Alors qu'au fond, il n'était revenu chez lui que pour exiger une aide de sa famille. Une aide pour satisfaire une fois de plus un de ses caprices.

— Non, ce n'est pas un caprice !

Derry dégagea sa tête de ses mains et se leva.

— Non, cette fois-ci, ce n'est pas un caprice. Il s'agit d'une décision sérieuse.

Le jeune homme avait péniblement conscience de sa jeunesse et de son inexpérience alors qu'il venait d'engager tout son avenir.

Pour se distraire, il inspecta sa cabine. La couchette était presque aussi dure que le banc de métal nu sur lequel il avait tellement souffert dans l'hélicoptère de Berl. Il y avait un lavabo, avec une espèce de couvercle, et un siphon branché sur le tuyau de vidange. Derry souleva le couvercle. Le lavabo n'avait pas de bouchon obturateur. Il fallut plusieurs minutes à Derry pour en trouver la raison. Après le décollage, le spatonef voguerait par zéro de gravité. Et si quelqu'un essayait de remplir le lavabo, l'eau éclabousserait toute la chambre.

Il y avait encore un placard à vêtements. Et puis rien d'autre. Même pas de table. D'ailleurs où l'aurait-on mise ?

Horn sursauta en se rendant compte qu'il avait déjà gaspillé cinq des vingt-cinq précieuses minutes que lui avait accordées le second. Il rangea son équipement de son mieux. Mais la plus grande partie de ses affaires dut rester dans ses valises. Puis il se lava. Et il enfila les treillis mal coupés des services commerciaux, uniforme que le second lui avait remis.

Un miroir de quelques centimètres carrés était placé au-dessus du lavabo. Derry essaya de s'y voir. Et il remarqua qu'il aurait pu prendre le temps de se raser. Il éprouvait un étrange sentiment de fierté en sentant sur sa peau l'étoffe grossière des treillis. Cette sensation nouvelle prouvait que Derry Horn était devenu un travailleur. S'il rencontrait Berl et Dordy, il serait complètement débarrassé du sentiment d'infériorité que ces androïdes lui avaient inspiré.

— Il me reste trois minutes ! Réalisa-t-il soudain. Il se hâta de sortir de la cabine.

Ce ne fut pas facile de trouver la cale numéro Un. Quand Derry y parvint, le second l'y attendait déjà. Il bouillait d'impatience.

— Qu'est-ce que vous avez foutu, Horn ? hurla-t-il. Avant que le jeune homme ait pu fournir une explication, il continua :

— Je sens que ce voyage va être une vraie marrade ! Avec la cargaison supervisée par un idiot de subrécargue humain ! Les androïdes, au moins, font ce qu'on leur dit.

Les joues en feu, Horn se saisit du connaissance et commença laborieusement les vérifications.

Il y avait des caisses et des caisses de robots, patiemment allongés dans leurs cercueils plastiques, attendant Newholme pour se réveiller. Derry s'aperçut qu'il ne pigeait absolument rien au code mystérieux qui servait à l'identification commerciale des robots. Il fallut qu'il demande des explications au second.

De plus, c'était un travail affolant que de dénicher les références sur les caisses.

Quand il eut terminé, il s'aperçut qu'il avait dix-huit robots de trop. Il le dit. Avec un air d'infinie supériorité, le second lui montra deux pages du rôle qu'il avait tournées avec les autres sans les voir.

— Ça va, fit le second, finalement. Retournez à votre cabine. On casse la croûte dans un quart d'heure. Et on décolle deux heures après. Mais... Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va vous

donner à manger ? Je ne pense pas qu'on puisse vous faire ingurgiter la bouillie des androïdes, vu que vous êtes humain.

Le second poussa un profond soupir :

— Mon vieux, je n'ai jamais apprécié autant qu'aujourd'hui les avantages qu'offrent les androïdes... Enfin !

Mais lorsque le second conduisit Horn au mess, il se trouva nez-à-nez avec Larrow, le capitaine de la fusée. Ce dernier, qui était déjà installé à table, laissa tomber son couvert et fixa son regard sur l'intrus.

— Horn, fit-il d'un ton glacial, pouvez-vous me dire ce que vous venez faire ici ?

— Le second m'y a amené, répondit Horn sans ciller.

Les yeux du capitaine quittèrent Horn pour se poser sur le second :

— Votre foutu boulot ne consiste pas à vous occuper de ça, Dize ! Est-ce que je ne vous ai pas répété que le vieux Horn avait donné des ordres stricts ? Des ordres clairs, précisant que son envoyé voulait être traité comme un androïde ? Pour moi, ça concerne la nourriture aussi bien que le reste !

Le capitaine Larrow était un type costaud, au visage rouge. Ses sourcils épais faisaient penser à de petits amas de broussailles.

— Ça suffit, conclut-il. Renvoyez-le dans sa cabine et délivrez-lui une ration de bouillie.

Larrow revint à l'apprenti subrécargue :

— Quant à vous, Horn, retenez bien ce que je viens de dire. Et la prochaine fois, agissez en conséquence. Filez voir le steward, Arglewain. Tâchez d'être poli avec lui et prenez votre ration. Vous ne l'aimerez peut-être pas après les petits plats auxquels vous étiez habitué sur la Terre. Mais dites-vous que ce sera votre seule nourriture à partir de maintenant. D'ailleurs, moi qui vous parle, je m'en suis contenté pendant des semaines.

Le capitaine termina sa harangue par un grognement et planta son couteau et sa fourchette dans son bifteck.

La nourriture des androïdes consistait en une espèce de pâtée d'un gris verdâtre. Derry se dit qu'il devait s'agir d'une sorte d'algue émulsionnée et vitaminée. Il emporta sa ration dans sa cabine. Mais il faillit s'étouffer en avalant la première bouchée. Il continua cependant. Mais le résultat ne fut pas brillant : vingt minutes après le décollage, il rendait tripes et boyaux.

Lorsque Dize passa, une heure ou deux plus tard, il jeta un coup d'œil dans la cabine :

— Je vais prendre mon tour de quart. Vous... Son visage dur se détendit un peu. Et Derry, surpris, crut y voir une ombre de sympathie :

— Tu t'y habitueras, fit le second. En fait, il faudra bien que tu t'y habitues. Et ceci avant huit heures. Parce que je te préviens qu'un subrécargue est pas mal occupé à bord d'un rafiote comme celui-ci.

Tout en parlant, le type flottait bien entendu à vingt centimètres au-dessus du sol. Mais il ne semblait pas souffrir de cette situation.

— Tu verras que je n'exagère pas, insista-t-il. Tu peux me croire.

— Je vous crois, dit Horn faiblement.

Au moment où le second allait s'éloigner, le jeune homme le rappela :

— Dites ! Monsieur Dize ! Un instant, monsieur Dize !

Le second s'arrêta, une main légèrement agrippée au rebord de l'écoutille pour maintenir son équilibre.

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Vous êtes de Newholme, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Puisque nous sommes sur un spatonef de Newholme.

— A quoi ressemble Newholme ? Je veux dire... Comment est-ce exactement ? En quoi est-ce tellement différent de la Terre !

Malgré les courroies de fixation qu'il avait attaché au moment du décollage et qui le maintenaient encore à sa couchette, Horn essaya de s'asseoir. Son visage avait la couleur de la bouillie non digérée qu'il avait rendue.

— Quelle drôle de question !

Dize se laissa glisser mollement à travers l'écoutille. Et il flotta dans la direction de la couchette.

— Pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Parce que c'est justement la raison pour laquelle j'ai dit à mon grand-père que je voulais quitter la Terre.

Horn fit un geste vague.

— Bon Dieu ! Il y a des gens qui vivent sur une vingtaine d'autres mondes. Ou plus. Mais sur la Terre, on n'entend jamais le moindre mot à leur sujet. Excepté, à la rigueur, quand nous achetons des produits importés. Je veux savoir à quoi les gens ressemblent chez vous. Je veux connaître leur manière de s'habiller, de manger, de penser. Vous voyez ce que je veux dire ? Je veux comprendre ce qui fait la différence entre leur vie et la nôtre.

— Ouais, fit Dize.

Derry admira la façon dont le second pouvait se laisser flotter dans l'absence de pesanteur. Et sans se tenir à rien de solide ! Dize fouilla ses poches à la recherche d'une pipe et s'arrangea pour l'allumer malgré le courant d'air provenant du ventilateur.

— Ça se défend, ton truc, déclara-t-il simplement.

**

Ce fut la première de nombreuses conversations entre le subrécargue et le second.

D'après Dize, les Terriens n'étaient pas populaires sur Newholme. On leur reprochait leur arrogance et leurs mauvaises manières. Horn fut d'autant plus sensible à la confiance que lui témoigna bientôt Dize. C'était la preuve que l'homme de Newholme croyait à sa sincérité.

Le second lui décrivit les mondes qu'il avait visités. Lui raconta de nombreuses histoires à leur sujet. Il lui facilita aussi son travail de subrécargue. Il lui apprit des trucs de métier que le jeune homme aurait mis des années à découvrir.

Horn, cependant, eut l'impression que Dize en aurait fait tout autant pour un androïde.

Trois jours après le décollage, au moment du repas, Dize ouvrit brusquement la porte de la cabine de Horn. Il trouva le subrécargue, une cuiller à la main, en train d'ingurgiter son horrible bouillie.

— Amène-toi ! fit le second.

Il poussa Derry devant lui à travers les coursives qui menaient vers le mess. Surpris, Horn hésita sur le seuil tandis que les membres de l'équipage l'observaient curieusement. Puis le capitaine Larrow indiqua un siège de la main.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Horn ! dit-il lourdement. Monsieur Dize m'assure que vous ferez honneur à notre compagnie.

A quelques jours de là, le spationef fit le grand saut à travers les années-lumières.

A cette époque, Horn avait découvert qu'il était content de vivre. Content comme il n'avait jamais pensé qu'il pourrait l'être. Une fois, il se surprit même en train de fredonner alors qu'il étudiait une liste de points à vérifier pour la sécurité de la coque.

Enfin, le spationef atterrit sur Newholme.

Après avoir aidé à décharger les cales, Derry revint à sa cabine. Il avait ses bagages à faire. Il devait aussi signer sa radiation du rôle de l'équipage.

Dize vint le trouver dans sa cabine. Derry avait repris ses vêtements civils. Il était en train de se regarder dans le petit miroir, se demandant s'il allait ou non conserver la barbe qu'il avait laissé pousser pendant ces douze jours dans l'espace.

— Ainsi tu nous quittes déjà ? fit Dize d'un ton moqueur.

— Oui.

A ce moment précis, Horn décida de garder sa barbe. Il saisit un peigne au lieu d'un rasoir.

— Mais j'aimerais bien recommencer une traversée avec vous une autre fois. Vraiment.

— Eh bien je serai toujours content de te voir.

Quand tu voudras, répliqua Dize en changeant de ton. Et c'est aussi le sentiment du capitaine. Mais lui ne te le dira pas. Et puis... ne me tiens pas rancune de ce que j'ai dit à propos des androïdes.

— Quand vous m'avez expliqué que c'était plus facile de travailler avec eux qu'avec moi ? dit Horn en riant. D'accord. Mais c'est sûrement vrai. Quel fret de retour embarquez-vous ?

— Des androïdes, comme toujours.

— Des androïdes !

Horn fut tellement surpris qu'il en laissa tomber son peigne dans le lavabo.

— Vous voulez dire que vous transportez des androïdes dans les mêmes cales que les robots ?

— Oui. Pourquoi pas ? Nous en choisissons un comme subrécargue et il occupe cette cabine. Nous mettons les autres dans des cages que nous rangeons comme les caisses de robots. Ils supportent très bien un voyage de douze jours tel que celui-ci.

Horn le fixa pendant un instant. Puis il eut un rire forcé avant de se détourner.

— Rappelez-moi de ne vous accompagner que pour un voyage d'aller, déclara-t-il. J'aime mieux manier des robots.

— Les androïdes ne nous causent aucun ennui, assura Dize.

— Ils font l'objet d'un commerce important, n'est-ce pas ? Pourtant, je croyais que tous les androïdes que l'on voit sur la Terre étaient fabriqués sur place.

Le second secoua la tête.

— Je suis persuadé du contraire. Si on fabrique des androïdes sur la Terre, la proportion doit être infime. Pense que nous en transportons dix-huit cents tous les mois à bord de ce seul spatonef. D'ailleurs, ils ne sont pas fabriqués sur Newholme. Ils ne font que transiter dans ce port. Ils viennent de beaucoup plus loin. De Lygos, je crois. Ou de Creew'n Dith.

Horn pensa soudain à la satisfaction que tirait sa famille d'exhiber un androïde importé. Il éclata de rire. Mais il secoua la tête quand Dize lui demanda d'expliquer son accès de gaieté. Il avait l'impression qu'une idée importante commençait à naître sous son crâne. Mais quand il essayait de la préciser, elle lui échappait.

— Dis donc ! Commença Dize en s'éloignant du mur contre lequel il était appuyé. Si tu restes à Newholme, il faut que l'un de nous se dévoue pour te montrer le pays. Veux-tu venir avec moi ? Je te présenterai du monde.

— Ce sera du tonnerre ! Acquiesça Horn. Patientez un instant, il faut que je vérifie si je n'oublie rien.

Il jeta un coup d'œil dans le placard et sous la couchette. Il s'assura que son argent était bien à l'abri dans ses poches. Il possédait environ vingt-six mille crédits, compte tenu de ce qu'il n'avait pas dépensé durant le carnaval.

Finalement, Derry exhiba l'étui de métal gris et en extirpa à moitié le passeport comme pour bien s'assurer de son existence. Il allait le remettre en place lorsque la main robuste de Dize s'abattit sur son bras et le serra comme une tenaille.

— Hé là ! cria Horn.

La figure de Dize exprimait à la fois un étonnement sans bornes et une excitation folle.

— Qu'est-ce qui vous prend ? répéta Derry. Le visage du second devint féroce. Il arracha l'étui de la main de Horn. Puis il le lui secoua sous le nez.

— Qui est-ce qui t'a permis de toucher à un de ces passeports ? demanda-t-il sur un ton d'accusation. Tu n'as jamais rien fait dans ta vie qui te permette d'en mériter un ! Espèce de sale imposteur terrien !

10

L'AUTRE COTE DU CIEL

L'atmosphère entre les deux hommes devint tendue. Et même glaciale. Puis Horn eut un rire nerveux.

— Pourquoi ne regardez-vous pas à l'intérieur de ce passeport ? suggéra-t-il. Il ne m'appartient pas. Et je n'ai jamais prétendu le contraire.

Dize hésita. Comme s'il ne voulait pas quitter Derry du regard. Puis il se décida à jeter un coup d'œil à l'intérieur du livret. Il l'ouvrit à la page de la photo en coloremie. Il n'y avait pas à se tromper à cette couleur grise : il s'agissait du portrait d'un mort.

— Où as-tu trouvé ce passeport ? Questionna-t-il durement.

— Il appartenait à un homme qui a été tué dans l'hôtel même où j'étais descendu pendant la première nuit du carnaval. J'ai trouvé son corps. C'est lui qui avait confié son passeport à l'androïde qui dirigeait l'hôtel. Et c'est l'androïde lui-même qui me l'a remis à son tour.

Derry se tut un instant et mordilla sa lèvre inférieure. Puis il reprit :

— Je ne vous ai pas dit la vérité quand je vous ai confié la raison qui m'a décidé à quitter la Terre. Ou plutôt, je ne vous ai pas dit toute la vérité. J'ai décidé de suivre la trace de Lars Talibrand. De remonter sur sa piste à partir de Newholme jusqu'à ce que je découvre la raison pour laquelle on l'a tué.

Un certain respect apparut dans le regard de Dize. Cependant, il n'était pas complètement convaincu.

— Pourquoi aurait-on confié ce passeport à quelqu'un comme toi ? demanda-t-il.

Horn étendit les deux mains.

— Le même jour, un androïde a été battu à mort, probablement par le même tueur. Et, comme je vous l'ai dit, le secrétaire du directeur de l'hôtel est un androïde. Je pense que j'ai dû lui faire une bonne impression. Il ne pouvait évidemment pas entreprendre ce voyage lui-même. Et il m'avait sous la main.

Dize écoutait avec attention, tournant et retournant entre ses mains l'étui de métal gris.

— Je me rends compte maintenant que cet androïde m'a mis l'idée de ce voyage dans le crâne, poursuivit Derry. Il a profité de ce que j'étais dégoûté de ma vie. Je voulais à tout prix faire quelque chose. Et voilà où j'en suis.

Derry se tut. Dize se mit à rire avec une espèce d'amertume.

— Eh bien, mon petit vieux, je ne pense pas te revoir à bord de sitôt. Ça m'étonnerait que tu vives assez longtemps pour te réembarquer avec nous. Tu as fourré ton nez dans une bien sale affaire.

Il examina les pages du passeport avec une sorte de respect.

— Il a parcouru un drôle de périple, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. Ces types-là, les citoyens de la galaxie, ils en mettent un vieux coup.

Horn s'appuya contre le lavabo.

— Dites-moi, vous en savez long, au sujet de ces gens-là ? Je n'avais jamais vu un passeport comme ça auparavant.

— Moi non plus. Pas un vrai, en tout cas. Mais il y en a des reproductions un peu partout. Alors on les reconnaît tout de suite.

Le second referma le passeport à regret et le remit dans son étui.

— Tout ça ne me dit pas qui sont ces citoyens de la galaxie, reprit Derry. Que font-ils ?

— Ils en font plus que nous tous réunis. Et un peu mieux, exprima Dize succinctement en tendant l'étui à Horn. D'ailleurs ils ne sont pas nombreux. Comme tu le sais, il n'y en a jamais eu beaucoup.

— Non, je ne sais pas ! Corrigea Horn avec un peu d'impatience. Sur la Terre, on ne les reconnaît pas, d'après ce qu'on m'a dit.

— Ces Terriens sont de tels péquenots que si leur soleil se transformait en nova, ils ne s'en apercevraient même pas ! rétorqua Dize.

Il poussa un profond soupir et déclara :

— D'accord, je vais te faire un cours sur les citoyens de la galaxie. Ce que je vais te dire, je l'ai appris à l'école, quand j'avais huit ans.

» Actuellement, il y a trois citoyens de la galaxie... Non ! Excuse-moi ! Il n'y en a plus que deux puisque Lars Talibrand est mort. C'est bien son nom, n'est-ce pas ? Lars Talibrand. Je m'excuse si cela te paraît bizarre. Nous savions qu'un homme avait été nommé citoyen de la galaxie il y a quelques années. Mais ni son nom, ni sa photographie n'avaient été publiés. Il ne fallait pas qu'il soit reconnu partout où il allait. Il aurait été handicapé dans sa mission.

— Qui sont les deux autres ? Questionna Derry.

— Ce sont deux vieux types. L'un est un habitant de Vernier. L'autre de Arthworld. Celui de Vernier, Gayk, est un médecin. Il y a quelques années, il a obtenu par synthèse une sorte d'organisme bactériophage qui pouvait venir à bout de tous les microbes et de tous les virus. Il a refusé d'essayer son invention sur des volontaires. Il s'est inoculé une dizaine de maladies, toutes incurables. Et puis il a expérimenté son bactériophage.

— Et ça s'est bien passé ?

— Oui. Mais il ne pouvait pas le savoir avant d'essayer.

— Ça doit être un type très courageux, remarqua Horn bêtement. Et celui d'Arthworld ?

— C'est un pilote cosmique ! fit Dize avec fierté. Près du système d'Arthworld, on avait observé une étoile qui se transformait en nova. Jusqu'alors, personne n'avait obtenu le spectrogramme d'une nova. Alors les savants avaient installé un équipement du tonnerre de Dieu sur la planète la plus proche. Ensuite on a évacué cette planète. C'étaient les radios automatiques qui devaient transmettre les renseignements jusqu'à Arthworld. Malheureusement, on s'est aperçu que les troubles magnétiques causés par la nova coupaient complètement la retransmission par radio. Les renseignements étaient bien enregistrés. Mais personne ne pouvait en profiter. Or on y tenait, à ces renseignements. On avait bien pensé à envoyer un robot pour les recueillir. Mais ses circuits étaient ionisés par les radiations de la nova. Alors, c'est un homme qui y est allé. Tout seul. Dans une fusée. Il est infirme pour la vie. Mais il a rapporté les renseignements.

» Tu vois, Derry, pour recevoir le titre de citoyen de la galaxie, il faut accomplir quelque chose qui profite à toutes les populations planétaires.

Horn cligna des yeux.

— Je ne comprends pas pourquoi c'était tellement important de ramener ces documents, fit-il.

— Réfléchis un peu. Maintenant que nous avons toutes ces coordonnées, nous pouvons savoir à coup sûr qu'une étoile est susceptible de se transformer en nova. Plus personne n'a besoin de s'inquiéter à l'idée que sa planète sera réduite en cendres. On aura toujours le temps d'évacuer. Tu as pigé ?

— Vous voulez dire qu'il a apporté au monde une sorte de signal avertisseur ?

— C'est ça.

— Et Lars Talibrand ? demanda Horn en tapotant le portefeuille à travers sa poche.

— Je ne sais rien de ce qui le concerne. Mais il s'agissait de quelque chose de différent. Il a dû tomber sur un racket quelconque, découvrir un trafic de drogue, ou un chantage à la médecine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un truc qui arrive quelquefois. Au moment d'une épidémie, un type stocke les réserves disponibles d'un antibiotique. Alors les prix montent. Ou encore le type qui a stocké mélange un produit à l'antibiotique pour affaiblir son effet. Et les gens sont obligés d'en acheter des quantités invraisemblables.

— Si Talibrand avait découvert un racket, il est possible que quelqu'un l'ait haï au point de le pourchasser jusque sur la Terre pour le tuer, articula lentement Horn.

— Ça collerait assez bien, répondit Dize. Ils publieront peut-être la vérité, maintenant qu'il est mort.

— Peut-être pas, justement ! fit Horn. Car s'ils ont réussi à le tuer, c'est qu'il n'a pas terminé sa tâche.

Le second acquiesça.

— Un bon point pour toi, reconnut-il. Si tu es prêt, nous allons partir. Ça nous rapprochera d'autant pour boire un coup.

Dès qu'il eut fait trois pas hors de l'astroport, Derry éprouva un profond sentiment de dépaysement. Pas d'erreur : on ne se trouvait plus sur la Terre !

Derry n'avait aucun mal à se déplacer. La pesanteur sur cette planète était, à peu de chose près, la même que sur la Terre. Quant à l'atmosphère, elle contenait un peu plus d'ozone, ce qui lui donnait une odeur plutôt agréable.

Pourtant, bien des choses étaient différentes. D'abord les maisons : elles étaient beaucoup plus petites et plus rapprochées les unes des autres. Ensuite, l'absence d'hélicoptères. Derry repéra bien quelques gros hélis de transport en commun qui étaient rangés à la sortie du terrain. Mais, nulle part dans le ciel, il n'aperçut de véhicules privés. Quant aux voitures, le jeune homme n'arrivait pas à s'expliquer le bruit qu'elles faisaient en roulant. C'était une sorte de craquement diabolique, comme les parasites dans trente radios. Dize remarqua sa perplexité et lui expliqua :

— Ce sont les batteries solaires qui font ce tapage.

Restaient les gens... Bien sûr, on ne pouvait pas s'y tromper, la foule qui se pressait dans les rues de Newholme était composée d'êtres tout à fait semblables aux Terriens. Cependant Derry les trouva mal habillés. Puis, la moyenne de taille était inférieure à celle que l'on rencontrait sur la Terre.

— Ce sont des êtres humains, pensa Derry. Mais ils sont plus pauvres que sur la Terre. Voilà ce qui fait la principale différence.

Les deux voyageurs de l'espace montèrent dans une voiture publique que Dize appela un autobus. Au bout de quelques minutes, Derry s'aperçut que le chauffeur de cette voiture était un humain. Or, sur la Terre, naturellement, tous les véhicules des transports publics étaient pilotés par des robots. Leur trajet était automatiquement télécommandé. Quant aux liaisons interurbaines et intercontinentales, elles étaient contrôlées par des androïdes.

Il y avait autre chose. Jusqu'à présent, Derry n'avait pas aperçu un seul androïde. Sur la Terre, on pouvait difficilement observer plus de dix minutes une foule quelconque sans apercevoir un homme à la peau bleue.

Il fit part de son étonnement au second qui se moqua de lui.

— Tu devrais vraiment réfléchir avant de parler. On n'est pas innocent à ce point. Mon pauvre vieux, un androïde ça coûte cher, ça coûte les yeux de la tête. Il n'y en a peut-être pas deux cents en tout sur Newholme. Naturellement, je ne compte pas ceux qui sont en transit à l'astroport. Ceux-là, nous les envoyons sur la Terre et nous recevons en échange

des robots, des machines-outils et des trucs dans ce genre. Tu comprends, on peut se passer d'androïdes, mais pas de robots.

— Alors vous ne fabriquez pas de robots ? Conclut Derry.

— Si. Mais ils sont tout à fait rudimentaires. Tranquillise-toi, nous n'avons pas l'équipement industriel suffisant pour concurrencer ton grand-père.

Horn resta silencieux pendant le reste du trajet. Décidément, il y avait quelque chose de bizarre dans ces histoires d'androïdes. Chaque fait nouveau ajoutait un peu plus à la perplexité du jeune Terrien.

Dize donna un léger coup de coude à son compagnon pour le prévenir qu'ils étaient arrivés à leur station. Les deux hommes se retrouvèrent dans une tranquille rue résidentielle. De grands arbres, dont Derry ne connaissait pas le nom, ombrageaient de longues maisons à un seul étage.

Dize fit signe à Horn de le suivre et se dirigea vers la grille d'un jardin. Il la poussa. Dès qu'il fut dans l'allée centrale, la porte de la maison s'ouvrit et deux petits garçons d'environ huit et dix ans coururent à sa rencontre en poussant des hurlements.

Légèrement embarrassé, Horn se tint un peu en arrière. Il n'avait pas réalisé que, lorsque Dize lui avait proposé de lui faire « rencontrer du monde », il l'avait en fait invité chez lui.

Le second, prenant ses deux fils sur ses épaules, invita Horn à pénétrer dans la maison.

La femme de Dize sortit pour accueillir son mari. Elle parut jolie à Derry. Mais il pensa que, sur Terre, on l'aurait trouvée vieille pour son âge. Surprise, elle s'arrêta en voyant que son mari n'était pas seul.

— Je te présente Derry Horn. Il a fait le voyage avec nous. Il vient de la Terre... mais c'est un type bien.

Le compliment était à double tranchant. Horn accusa le coup. Ce n'était pas très agréable d'être accueilli à contrecœur.

Même à l'intérieur de la maison, tout était différent de ce qu'on voyait sur la Terre. Le mobilier était fabriqué avec des matériaux du pays. Il paraissait taillé dans la masse plutôt qu'assemblé. Le ton général de la décoration était sombre. Le style lourd et non pas éthéré et aérien comme sur la Terre.

Les deux petits garçons exigèrent un véritable rapport du voyage qui venait de s'achever. Cependant la femme de Dize servait une boisson à la fois légère et épicée dans des pichets de poterie.

Horn remercia. Il se tint tranquille dans son coin, buvant, écoutant Dize, observant ce décor nouveau.

Au bout de quelque temps, Dize renvoya les enfants et s'adressa à son invité :

— Désolé, mon vieux, mais il faut maintenant que je te parle sérieusement. C'est pour ça que j'ai renvoyé les gosses. Nous avons besoin d'être tranquilles. Évidemment, j'aurais pu te prévenir. Si je t'ai amené ici, c'est pour la bonne raison que si tu te promènes dans Newholme, ou d'ailleurs sur n'importe quelle autre planète, en faisant le genre de réflexions que tu as sorti tout à l'heure, tu risques de te faire casser la gueule. Tu comprends, nous autres non-Terriens, nous sommes un peu bornés. Nous sommes positifs. Nous avons une

forte tendance à préférer ce qui est commun et normal. Moi, je t'ai observé pendant le voyage et j'ai confiance en toi. Pourtant il faut être le dernier des cinglés pour s'être lancé dans l'histoire dont tu m'as parlé. En fait, j'avais d'abord envie de te persuader de laisser tomber. Mais maintenant, je n'y pense plus. Et ceci pour deux raisons. D'abord parce que tu as du cran. Et que les types qui ont du cran et une bonne dose de chance par-dessus le marché arrivent à se sortir de n'importe quoi. Ensuite parce que, pour une fois qu'un Terrien a l'intention de faire quelque chose qui soit digne d'intérêt au lieu de se la couler douce dans un fauteuil toute sa vie, ce n'est pas moi qui l'arrêterai.

Horn était tellement ahuri qu'il ne trouva pas un mot à sortir.

— Tu crois que tu vas pouvoir t'en tirer tout seul ? demanda Dize. Est-ce que tu sais seulement par quel bout tu vas t'y prendre ?

Le jeune homme retrouva sa voix.

— De toute façon, je vous serai très reconnaissant de me donner quelques conseils. Je crois qu'il vaudrait mieux que je ne me fasse pas trop remarquer.

— J'y ai pensé, fit Dize. Tu vas rester quelques jours ici à la maison. Tu es le bienvenu. Ma femme s'habitue très vite à toi. Il faut que tu apprennes à penser comme quelqu'un qui a déjà voyagé et vu du pays. Toute ta vie, tu as regardé les choses en Terrien. Te voilà dans ce que vous appelez bêtement l'autre côté du ciel. Tu es jeune. Il n'est pas trop tard pour que tu commences à te conduire comme un être humain.

Dize vida son pichet et le posa sur la table.

— J'estime que tu as déjà parcouru la moitié du chemin tout seul. Ce serait dommage de t'arrêter en route, non ?

11

TENTATIVE D'ENLEVEMENT

De toute manière, Newholme n'était pas une étape de première importance dans la mission de Derry. En effet, il avait étudié soigneusement les dernières pages du passeport. Il s'était aperçu que Talibrand n'avait fait qu'un séjour très court sur cette planète, juste avant son départ vers la Terre... et vers la mort.

Par contre, une inspection serrée des pages précédentes lui avait révélé que Creew'n Dith avait été la planète la plus fréquemment visitée par le citoyen de la galaxie. Ensuite venaient Vernier, Lygos, puis Arthworld et beaucoup d'autres mondes.

D'autre part, Derry n'avait pas l'intention de mener son enquête à la manière d'un détective. Il ne se voyait pas faisant le tour des astroports et des hôtels, brandissant la photo grisâtre et demandant si quelqu'un avait vu Talibrand.

De plus en plus, une autre direction s'imposait à ses recherches.

Il questionna Dize sur le commerce des androïdes.

Avec son aide, il se forgea une vision assez nette de la façon dont était organisée la vente des hommes bleus. Fret d'aller : robots. Fret de retour : androïdes. Huit robots pour trois androïdes. Ceci correspondait très bien au coût respectif de deux produits et indiquait des échanges parfaitement équilibrés.

Dize ne savait pas depuis combien de temps durait ce négoce.

— Cela remonte certainement plus loin que la mémoire de tous les gens que je connais dans les services interspatiaux, déclara-t-il.

Derry hochait pensivement la tête. Et le second l'observa avec curiosité.

— Pourquoi t'intéresses-tu à la vente des androïdes ? demanda-t-il. Tu y vois un rapport avec Talibrand ? Horn haussa les épaules :

— C'est possible, avança-t-il. Après tout, il faut que Talibrand ait eu une raison spéciale pour confier son passeport de citoyen de la galaxie à un androïde qu'il n'avait jamais rencontré auparavant. Je suis sûr que Dordy disait la vérité sur ce point. Évidemment, la raison peut être très simple. Talibrand a pensé que Dordy, étant importé comme la plupart des androïdes, comprendrait mieux qu'un Terrien ce qu'était un citoyen de la galaxie. Sur Terre, pratiquement personne ne sait même que ces gens-là existent.

Derry se tut pendant quelques instants. Puis, regardant Dize dans les yeux, il reprit :

— Voilà ce que j'ai décidé : je vais suivre une fournée de robots. Un tiers du chargement que nous avons apporté ici, par exemple, va continuer jusqu'à Creew'n Dith. Je vais l'accompagner. Creew'n Dith est le monde que Talibrand visitait le plus fréquemment.

C'est aussi celui qui l'avait, le premier, nommé citoyen de la galaxie.

— Quel prétexte vas-tu donner pour ce voyage ? Derry sourit malicieusement.

— Je suis le petit-fils Horn, héritier des robots Horn, je fais un voyage d'affaires dans les différents mondes qui importent nos produits. Cela m'ennuie beaucoup mais cela fait partie de ma formation.

Dize leva les sourcils dans un mouvement de surprise.

— J'avais l'impression que tu avais coupé les ponts avec ta famille et que ces gens t'interdisaient de se servir de leur nom !

— Naturellement. Mais qui est-ce qui ira le leur dire ? Creew'n Dith n'est pas la porte à côté, n'est-ce pas ?

— Fichtre non ! C'est à quatre... et même à cinq systèmes solaires de distance !

Dize prit un air un peu nostalgique.

— J'y suis allé autrefois, quand j'étais jeune, avant de me marier, d'avoir des enfants et de viser le poste de capitaine...

— Vous regrettez ? Questionna Derry.

— Ça non, alors !

Dize eut un bon rire satisfait.

— J'ai choisi le bon filon. J'ai toutes les chances de succéder à Larrow lorsqu'il se retirera.

Derry opina d'un air absent. Il étudiait la carte des mondes habités. Newholme était une vieille colonie, fondée depuis longtemps, si longtemps qu'elle était devenue autonome. Plus loin venaient des mondes plus jeunes. Des mondes en plein développement. Enfin, dans une frange située à une cinquantaine ou une soixantaine de systèmes solaires de distance, les planètes portées sur la carte n'avaient plus de noms. Elles n'étaient plus désignées que par des lettres suivies de chiffres.

Un frisson d'excitation et de peur parcourut l'échine de Horn. La pensée d'aller sur des territoires aussi complètement coupés du reste de l'humanité le fascinait et le terrifiait en même temps.

Il sortit de sa rêverie et annonça :

— Voilà le moment venu de faire bon usage du fric de grand-papa.

*

* *

Derry enfila son meilleur costume. Celui qui faisait le plus snob. Le plus Terrien. Il affecta la nonchalance méprisante qui convenait à son rôle de fils de famille s'occupant d'affaires à contrecœur. Puis il se propulsa dans le bureau de voyage de l'astroport, annonça qu'il voulait partir pour Creew'n Dith et laissa les employés très agités lui proposer différentes solutions.

Si Horn avait voulu se rendre dans un système plus proche de Newholme, il aurait pu voyager dans des appareils de ligne relativement luxueux. L'astroport voyait passer un nombre appréciable de passagers fortunés, des hommes d'affaires, des agents d'import-export, et même quelques touristes qui se hasardaient dans ces parages. Mais Creew'n Dith était un monde placé au-delà des lignes régulières. Il se trouvait pour ainsi dire à la frontière de l'inconnu.

Les employés de l'agence suggérèrent au jeune homme d'attendre le passage d'un appareil de ligne qui le déposerait le plus près possible de sa destination. Ensuite il transiterait. Cette méthode lui éviterait de passer trop de temps à bord d'un astronef inconfortable.

— Non, ceci me retarderait, fit Horn d'un ton détaché. Je veux en finir avec ce voyage assommant aussitôt que possible. S'il n'y a pas d'autre moyen, eh bien tant pis : je voyagerai sur un cargo. Tout ce que je demande, c'est qu'il m'emmène à Creew'n Dith.

Finalement ils se confondirent en excuses et lui donnèrent enfin l'information qu'il cherchait. Un astronef quittait Newholme pour Creew'n Dith le lendemain. Il transportait précisément des robots fabriqués chez Horn.

— C'est parfait, déclara Derry en étalant sur le bureau la somme requise.

La femme aux longues dents jaunes qui dirigeait l'agence laissa échapper un sifflement de surprise. Son visage s'épanouit à la vue de ces beaux billets neufs.

— Je vous remercie, fit-elle.

Elle saisit les coupures comme si elles risquaient de s'évaporer si on les laissait à l'air trop longtemps.

— Je m'occuperai moi-même de votre confort à bord de cet astronef, déclara-t-elle. Je vous ferai donner la cabine du capitaine.

— Vous n'y êtes pas du tout ! fit observer Derry de son ton le plus écœuré. Tout ce que ça fera, c'est de mettre le capitaine de mauvaise humeur et de rendre la vie impossible à tout le monde. Je préfère que mon voyage s'effectue dans une atmosphère plus détendue. Débarquez plutôt un des officiers.

Il leva les yeux vers la femme et daigna sourire.

— Quand mon grand-père a une crise d'indigestion, tout le monde prend du bicarbonate. Avec votre système, ce serait la même chose à bord. Très peu pour moi !

Derry avait calomnié son grand-père. Mais il avait atteint son but. Complètement sous le charme, la bonne femme était prête à se mettre en quatre pour Derry. Il lui serait probablement impossible de ne pas parler de lui pendant les quelques jours qui allaient venir.

Le coût du voyage pour Creew'n Dith s'avéra meilleur marché que ce que Derry avait pensé d'après les tarifs terriens. Dize avait raison. Plus on s'éloignait de la Terre, plus on avait de pouvoir d'achat.

*

* *

Un peu avant l'heure de son départ, Horn se rendit à l'astroport pour remplir les dernières formalités auprès des autorités. Dize l'accompagna car il devait regagner son propre spatonef pour s'occuper de charger son contingent d'androïdes.

La cargaison était prête pour l'embarquement.

Un crachin léger tombait d'un ciel gris. Il faisait plutôt froid. A l'intérieur d'un enclos situé au bord de la piste, plusieurs centaines d'androïdes étaient entassés. Couchés par terre ou serrés contre la palissade, ils essayaient de se protéger de la pluie avec les couvertures en tissu grossier qu'on leur avait distribuées.

A leur vue, Dize poussa un grognement d'irritation.

— Le diable emporte ces idiots de l'astroport ! S'exclama-t-il. Pourquoi n'ont-ils pas tendu des bâches ? On risque d'en avoir la moitié qui crèvent de pneumonie s'ils montent à bord dans ces conditions ! Excuse-moi, je vais aller faire un peu de raffut.

Le second promit sans trop de conviction de venir saluer Horn avant son départ. Et il s'éloigna. Le jeune homme, lui, se dirigea lentement sous la pluie vers le bureau de contrôle. En chemin, il se retourna plusieurs fois. Il avait du mal à détacher ses yeux du misérable amas d'androïdes crevant de froid sous la pluie.

Le capitaine du vaisseau qui devait emmener Horn à Creew'n Dith attendait son passager avec impatience. Il se présenta sous le nom de Shembo. C'était un homme sec et nerveux, mais il parlait lentement, avec un accent traînant. Ce détail agaça Horn et lui donna l'impression qu'il discutait avec un débile mental. Soudain il réalisa que Shembo devait être né sur Creew'n Dith et que le terrien était pour lui une langue étrangère. Jusqu'à ce jour, jamais le jeune homme n'avait réalisé qu'il existait d'autres langages que le sien. Il en fut tellement honteux qu'il résolut d'apprendre le Creew'n dithien au cours de son voyage.

En dépit de son langage rudimentaire, Shembo se montra désireux d'être en bons termes avec un passager aussi important. Quand les formalités de contrôle furent terminées, il invita Horn à l'accompagner jusqu'à son astronef et l'escorta personnellement à travers l'aire de lancement.

De nouveau, Horn se surprit à laisser ses yeux errer malgré lui vers l'enclos des androïdes. Évidemment, le raffut de Dize avait été efficace. On avait étalé au-dessus des hommes bleus des bâches qui claquaient dans le vent.

Shembo remarqua la direction du regard de son compagnon.

— Belle cargaison, n'est-ce pas ? fit-il avec un large sourire. Nous en avons amené beaucoup, cette fois-ci.

— C'est vous qui les avez transportés ? Alors ils ont été fabriqués sur Creew'n Dith ?

— Oh, non ! fit Shembo. Ceux-là viennent de loin. Très loin. Peut-être ArthworId. Peut-être plus loin encore. Je n'en sais rien. Ils étaient en transit à Creew'n Dith. J'ai acheté les meilleurs aux... Comment appelez-vous ça, quand chacun fait son prix ?

— Aux enchères ? suggéra Horn.

Shembo fit un anneau de son index et de son pouce en signe d'assentiment.

— Aux enchères, c'est cela. Je suis un très bon acheteur d'androïdes. Je choisis les meilleurs et je les traite bien. Aussi j'ai très peu de pertes.

Ainsi ces androïdes venaient de très loin. C'était intéressant. D'ailleurs, Horn se doutait bien que des mondes aussi primitifs que Creew'n Dith, sans parler d'ArthworId ou des planètes au-delà, ne devaient pas posséder les moyens techniques suffisants. La fabrication de la vie artificielle, même la moins complexe, devait demander des usines ultra-modernes et des savants expérimentés.

Les deux hommes dépassèrent l'enclos des androïdes. Shembo leva un bras pour désigner son astronef. Soudain, ils entendirent un appel derrière eux. Horn se retourna pour apercevoir une des voitures électriques de Newholme qui s'était arrêtée à vingt pas de lui.

Un homme se tenait debout la tête sortie du cockpit, tenant d'une main son chapeau que le vent essayait d'emporter.

— C'est vous Derry Horn ? cria-t-il.

Horn cria que oui. Et le conducteur amena son engin crépitant tout près du jeune homme.

— Désolé de vous déranger, monsieur Horn, fit l'homme au chapeau. Il faut que je vous ramène au bureau du contrôle. Ils ont oublié de vous faire signer le certificat qui atteste que vous n'avez pas l'intention d'installer un commerce sur Creew'n Dith.

Le type parlait très vite, et avec cet air contrit que prennent les gens qui sont obligés de vous embêter pour un règlement. Un autre homme était installé sur le siège arrière du véhicule. Un gros moustachu qui avait l'air d'un flic. Ou d'un truand. Derry haussa les épaules et s'apprêta à monter dans la voiture.

— Excusez-moi, capitaine, dit-il. Ça ne doit pas prendre longtemps. Je reviendrai à bord par mes propres moyens dès que la question sera réglée.

Le conducteur de la voiture s'effaça poliment et ouvrit la portière pour laisser monter Horn. Ce dernier fut surpris de le voir prendre un air horrifié. Au même instant, Horn se sentit violemment tiré en arrière. D'un bras robuste, Shembo le maintint à l'écart. Dans sa

main droite, le capitaine tenait un pistolet thermique qu'il braquait sur l'estomac du conducteur.

— Ça n'existe pas, ce certificat dont vous parlez ! fit Shembo entre ses dents. C'est un coup monté. Vous êtes très riche, monsieur Horn. Je pense que ces...

Horn ne comprit pas le mot qui suivit. C'était probablement une obscénité Creew'n dithienne.

— ... ont essayé de vous enlever pour vous faire payer une rançon. Allez à bord du spationef. Vite !

12

UN BLANC-BEC

QUI SE FAIT APPELER DERRY HORN...

Le capitaine Shembo dominait tellement bien la situation que, pendant un moment, Horn faillit lui obéir et partir à toutes jambes vers l'astronef. Mais il se ravisa.

— Non, capitaine, fit-il brièvement. J'ai une meilleure idée. Au lieu que ces types-là nous kidnappent, si nous les kidnappions. Enfin... si vous n'y voyez pas d'objections.

Le Creew'n Dithien eut un sourire féroce.

— Ça, c'est une idée du tonnerre ! Vous savez conduire leur voiture ?

— Faites les sortir et marcher, déclara Horn en haussant les épaules. Qu'ils se mouillent les pieds comme nous.

— D'accord.

Shembo braqua le canon de son arme sur le conducteur.

— Sors de là. Et ton copain avec.

Pendant un moment, Horn crut que le conducteur allait risquer le tout pour le tout et démarrer. Mais le type se ravisa et s'exécuta d'un air sombre. Le moustachu en fit autant.

Ils poussèrent les deux hommes devant eux et leur firent traverser le terrain jusqu'au spatonef.

Le chargement de la fusée venait de se terminer. Si bien qu'il n'y eut pas d'autres spectateurs de cette manœuvre que les membres de l'équipage de Shembo. Le capitaine leur donna des explications en Creew'n Dithien. Tout le monde se tordit de rire. A contrecœur, les deux truands se laissèrent conduire sous les tuyères caudales de l'astronef. Shembo fit signe à une demi-douzaine de ses hommes, les plus costauds qu'il put trouver, et les disposa en cercle. Puis il abaissa son arme et se tourna vers Derry, lui laissant l'initiative des opérations.

— Vos noms, pour commencer ! fit Derry d'un ton qu'il espérait le plus dur possible.

Il se félicita de sa nouvelle barbe noire qui ajoutait des années à son âge. A cet instant, Derry eut la certitude absolue que ces deux hommes s'étaient intéressés à lui pour une seule raison : Lars Talibrand. Le jeune homme se prit soudain à regretter de n'avoir pas connu le rouquin quand il était encore vivant.

Le chauffeur de la voiture jeta un coup d'œil vers le moustachu. Ce dernier était donc le chef. Le moustachu haussa les épaules et ne répondit pas.

Shembo donna un ordre bref à un homme de son équipage, un grand type bâti en poids lourd. Celui-ci s'avança et gifla sauvagement chacun des deux hommes.

— Ce n'est qu'un échantillon de ce que vous allez déguster si vous ne l'ouvrez pas ! annonça Horn. Alors ? Vos noms ?

Cette fois, ce fut le moustachu qui fixa le conducteur, en fronçant les sourcils comme s'il attendait que l'autre prenne une initiative. La chauffeur eut l'air effrayé et secoua la tête. Alors, à la surprise générale, le type qui avait l'air d'un flic envoya un violent direct du droit sous le menton de son camarade.

Les hommes de Shembo s'élancèrent pour intervenir. Mais le chauffeur de la voiture était déjà par terre, le visage tiraillé par d'horribles grimaces. Une seconde plus tard, le moustachu s'écroula à son tour.

Shembo se pencha et fourra un doigt énorme dans la bouche d'un des deux hommes. Puis il se releva avec un grognement de dégoût.

— Ils avaient du poison caché dans leurs dents, déclara-t-il. Il n'y a plus rien à faire pour eux.

Qu'aurait fait Talibrand, maintenant, à la place de Derry ? Il aurait su quelle décision prendre. Parce qu'il aurait connu le motif caché de tout ceci. Horn, lui, ne savait rien. Mais du moins, il avait une certitude. Il lui fallait démasquer au plus vite l'assassin de Talibrand. Ou bien il y laisserait sa peau.

Derry donna l'ordre à Shembo de faire prendre sur les cadavres tout ce qui pouvait indiquer leur identité. Après quoi, il n'y avait qu'à les laisser où ils étaient. Que les gens de Newholme se débrouillent. Il était temps de partir pour Creew'n Dith.

*

* *

Une fois dans sa cabine, Derry eut la possibilité d'examiner les objets trouvés sur les cadavres. Un vrai trésor !

D'après leurs pièces d'identité trouvées, les deux hommes étaient les employés d'une société d'import-export. Ils venaient de la planète Maxplan, un monde habité qui faisait partie du même système que Newholme. Leurs noms étaient Udd et Cavelgrune. Udd était le chef.

Derry mit les pièces d'identité de côté et parcourut le reste de leurs affaires. Il commença par confisquer leur argent. Ça ne représentait que quelques centaines de crédits. Mais ça pouvait toujours être utile.

Les trois lettres trouvées dans la poche de Udd lui parurent être la découverte la plus importante.

La première annonçait l'arrivée à Newholme d'un chargement d'androïdes, en transit pour la Terre. On y donnait l'ordre d'appliquer « la procédure habituelle ». Cette lettre était brève et ne renfermait pas d'autres détails. Horn prit note de la signature et tira la lettre suivante de son enveloppe.

Soudain, un signal rouge annonça le décollage imminent. Derry dut abandonner les lettres et s'attacher sur sa couchette pressurisée.

Quand l'engin fut en chute libre, le jeune homme reprit sa lecture.

La seconde lettre avait été envoyée de Newholme. Le papier était à l'en-tête d'un certain Kyer qui habitait la ville que Derry venait tout juste de quitter. Dommage. Le jeune homme aurait aimé tirer les vers du nez au dénommé Kyer. En effet, les instructions que ce type donnait à Udd le concernaient personnellement :

Nous vous signalons un blanc-bec qui se fait appeler Derry Horn et qui prétend appartenir à la famille Horn, des robots Horn. Il a l'intention de quitter Newholme pour Creew'n Dith. Le spatonef à bord duquel il doit embarquer est Creew'n Dithien. Il est commandé par le capitaine Shembo.

Étant donné qu'un rapport venu de la Terre nous a appris qu'un certain Derry .Horn a été mêlé à la mort de Lars Talibrand et qu'il a tué un de nos agents locaux, il est indispensable que vous vous empariez de ce type. Talibrand venait de Creew'n Dith. Bien que nous ne croyions pas que ce Horn puisse nous causer des ennuis sérieux, il vaut mieux l'empêcher de nuire. Vous n'aurez probablement aucune difficulté à exécuter cette mission.

Horn trouva que « blanc-bec » était injurieux. Et il se saisit de la troisième lettre. Celle-ci était plus vieille. Elle datait d'environ onze jours. Elle était d'une brièveté éloquente :

Ne vous tourmentez plus au sujet du problème Creew'n Dithien. Il a été résolu sur la Terre après un léger retard.

Horn profita de l'absence de pesanteur pour se détendre complètement, flottant sur le dos à cinquante centimètres du sol. Il réfléchit, fixant le plafond sans le voir.

Ce problème Creew'n Dithien qui avait été résolu sur la Terre, ça pouvait bien être l'intervention de Talibrand dans le racket qui intéressait tous ces individus. Le problème avait été résolu par la mort de Lars. Quant au racket...

Derry avait trouvé un dénominateur commun à tout le problème : les androïdes. Talibrand avait confié son passeport à un androïde. C'était cet androïde qui avait poussé

Derry à poursuivre la mission du citoyen de la galaxie. Enfin, la maison d'import-export pour laquelle travaillaient les deux kidnappeurs expédiait des androïdes sur la Terre.

Et alors ? Horn eut la vision passagère d'une vaste organisation androïde, allant d'un système solaire à un autre, chargée de transmettre les renseignements, les potins, les scandales, les menaces... Une immense confédération de chantage et de crime. Était-ce possible ? Après tout, que savait-on de la vie secrète des androïdes ? On leur faisait confiance parce que la mort punissait le moindre manquement aux ordres qu'on leur donnait. Mais quels secrets se transmettaient-ils de bouche à oreille à l'intérieur de leurs casernes ?

Tout à coup, Derry s'aperçut qu'il faisait fausse route. Son hypothèse ne collait pas. En effet, si les androïdes avaient été les criminels poursuivis par Talibrand, Dordy n'aurait jamais poussé un autre humain à reprendre la mission du mort.

Une fois de plus, Derry sortit de sa poche l'étui de métal gris et feuilleta le passeport. Un bruit venant de la coursive le fit sursauter. Et il planqua le document.

Après avoir frappé à la porte, Shembo pénétra dans la cabine. Il lâcha le mur pour s'installer commodément en l'air et fit un large sourire à son passager.

— Vous n'êtes pas ce que je croyais, commença-t-il sans autre préambule. On m'avait annoncé que j'allais transporter un fils à papa. Je pensais qu'il faudrait qu'on vous serve comme si nous étions des androïdes. C'était faux, hein ?

— Tout à fait faux, répondit Horn. D'ailleurs, dans ma famille, on ne s'attend pas à être servi par des androïdes. Mais par des robots. Ceux que vous avez dans vos cales en ce moment ont été fabriqués dans les usines de mon grand-père.

Shembo hocha lentement la tête d'avant en arrière. Ce mouvement se communiqua à son corps. Et, quelques secondes plus tard, il se balança dans l'air comme un pendule. Il compliqua encore les choses en sortant de ses poches une boîte de cigarettes. Il en offrit une à Derry.

— Et pourquoi faites-vous ce voyage ? demanda-t-il.

Horn hésita. Shembo lui avait sauvé la vie. Manifestement, il n'appartenait pas au gang des assassins de Lars. Mais le jeune homme préféra s'en tenir à ses mensonges précédents.

— Mon grand-père veut que je lui succède à l'usine. Comme je n'aime pas passer ma vie derrière un bureau, j'ai demandé à m'occuper des exportations. C'est pourquoi je fais ce voyage.

Shembo disparut derrière un énorme nuage de fumée.

— Vous allez loin ? Plus loin que Creew'n Dith ?

— Peut-être.

Le jeune homme décida de tâter le terrain.

— J'aimerais aller jusqu'au bout de la ligne pour voir où sont usinés les androïdes que vous transportez. Je me souviens que mon grand-père avait autrefois songé à en fabriquer.

Shembo sourit et dit d'un ton neutre :

— Il n'a pas réussi.

— C'est vrai. En tout cas, je n'en ai plus entendu parler. Mais, au fait, comment le savez-vous ?

Shembo tendit sa main droite avec deux doigts croisés, index sur médius :

— Le commerce des androïdes, c'est comme ça, fit-il. C'est une combine. Un monopole. Ceux qui ont un bout du gâteau le gardent. Et personne d'autre ne peut se mettre dans le circuit.

— Ça explique votre réflexion, reconnut Horn. La mission de Talibrand, était-ce de briser ce monopole ? Non. Car une telle mission n'aurait pas incité les habitants de toutes ces planètes à le nommer citoyen de la galaxie. Après tout, les mondes à travers lesquels passaient les cargaisons d'androïdes, en récoltaient plutôt des bénéfices. Ils touchaient des droits de passage et des taxes douanières. Le seul inconvénient d'un tel monopole pouvait être de faire monter les prix des androïdes. Dans ce cas, seule la Terre en souffrirait. Et elle était assez prospère pour le supporter.

— Dites-moi, capitaine Shembo, demanda Derry, vous n'avez plus à bord qu'un tiers des robots qui avaient été expédiés de la Terre à destination de Creew'n Dith. Que sont devenus les autres ?

Le capitaine le fixa d'un air surpris.

— C'est à vous de répondre à cette question, monsieur Horn. C'est votre métier. Et non le mien. Derry se traita d'imbécile pour avoir gaffé.

— Je me demandais seulement quelles étaient les conditions des échanges. Entre la Terre et Newholme, la proportion est d'environ huit robots pour trois androïdes. Or j'ai eu l'impression que vous ameniez une grande quantité d'androïdes et que vous emportiez comparativement peu de robots.

— J'ai compris, fit Shembo dont le visage s'éclaira. C'est que là-bas, au-delà de Creew'n Dith, les androïdes sont très bons et pas chers du tout. Plus vous vous éloignez de la Terre, plus vous obtenez d'androïdes pour un robot.

Il souffla de nouveau un énorme nuage de fumée.

— Bien sûr, reprit-il, nous fabriquons aussi des robots. Mais ils sont moins bons que les vôtres.

Évidemment. C'était simple. Si les androïdes étaient fabriqués sur une planète au-delà d'Arthworld, ces changements de prix étaient tout à fait logiques.

D'abord, plus on les transportait, plus on en perdait et plus ils devenaient coûteux.

Derry pensa aux androïdes qu'il avait vus serrés contre les autres, sous la pluie; sur le cosmoport de Newholme.

Pendant ce temps, Shembo s'était lancé dans une explication très technique sur les fluctuations de prix des androïdes. Derry ne l'écoutait plus que d'une oreille. Il pensait à Creew'n Dith. C'était la première planète qui avait élu Talibrand citoyen de la galaxie. Nul doute que si Derry allait directement aux autorités gouvernementales, elles ne le renseignent sur les raisons de cette promotion.

13

LE SECRET DE LARS TALIBRAND

— Il n'est absolument pas question que je vous révèle les motifs de la nomination de Lars Talibrand au titre de citoyen de la galaxie ! déclara Braithwin, Conseiller Héréditaire de Creew'n Dith.

Son ton était froid. Et même méprisant. Il ajouta :

— J'aimerais tout de même savoir quel intérêt vous pouvez avoir à venir me poser une question aussi stupide.

Braithwin était un homme petit et corpulent. Il était assis sur une chaise haute qui ressemblait à un trône. Ce meuble, fabriqué de bois noirs et jaunes provenant de la planète, était capitonné de peaux de bêtes. Le conseiller portait une tunique et des culottes noires. Sa ceinture était garnie de plaques d'or. Ses bottes de cuir souple montaient jusqu'à ses genoux. Il parlait un terrien à peu près parfait, avec un léger soupçon de l'accent qu'avait Shembo.

Horn se sentit rougir sous le regard accusateur de cet homme. Le jeune Terrien nageait complètement.

D'ailleurs, tout le déroutait à Creew'n Dith. Tout était différent. Comparée à cette planète, Newholme aurait pu être une réplique vaguement provinciale de la Terre.

Derry essaya de jeter autour de lui un regard dédaigneux.

Le conseiller lui donnait audience dans un grand hall qui devait servir aux cérémonies officielles. Les murs de pierres, le plafond aux poutres apparentes, les fenêtres étroites, le sol dallé sur lequel on avait jeté des peaux de bêtes, tout dans ce décor étonnait Derry. Les gens

aussi le surprenaient : les femmes, dont quelques-unes étaient très jolies, portaient de longues robes blanches. Les hommes, habillés comme Braithwin, avaient une allure énergique et virile. Derry avait l'impression d'être un peu ridicule avec son beau costume terrien dans ce milieu primitif et sauvage.

Le jeune homme prit une décision. Il haussa le ton pour être certain que tout le monde l'entendrait dans le hall, fixa Braithwin dans les yeux et demanda :

— Alors ? Vous n'attachez aucun intérêt à savoir pourquoi un citoyen de la galaxie a été assassiné ?

— Quoi ?

Braithwin agrippa les bras de son siège et se pencha pour mieux regarder Horn. Un cri angoissé courut autour du hall.

— Qu'est-ce que vous dites, Terrien ?

Les murmures dans l'assistance grossissaient. Ceux qui comprenaient le terrien traduisaient les paroles de Horn à ceux qui ne les avaient pas comprises. Des cris d'indignation s'élevaient. Braithwin réclama le silence d'un geste.

— Je veux des preuves ! Aboya-t-il.

Horn répondit avec un grand calme.

— Je suis venu de la Terre à Newholme parce que Talibrand était allé de Newholme sur la Terre. Ensuite de Newholme à Creew'n Dith : parce que Talibrand avait fait le même voyage en sens inverse. Je le savais grâce à ce document.

Sans hâte, le jeune Terrien sortit de sa poche l'étui de métal gris. En un éclair, Braithwin fut debout et le lui arracha. Il sortit le passeport et le feuilleta. Puis, lorsqu'il releva les yeux, ce ne fut pas pour regarder Horn mais pour chasser l'assistance.

— Dehors ! Commanda-t-il.

Puis il répéta son ordre en Creew'n dithien. Horn avait déjà appris assez d'expressions en fréquentant Shembo pour comprendre ce que venait de dire Braithwin.

Ils furent bientôt seuls dans le grand hall sonore. Braithwin tapotant le dos de sa main avec l'étui de métal contempla pensivement Horn.

— Vous n'êtes qu'un enfant, en dépit de la barbe que vous portez.

Derry ne protesta pas. Braithwin se leva, descendit les marches de l'estrade sur laquelle se trouvait son trône et se mit à arpenter la pièce.

— Vous vous êtes conduit comme un enfant sans expérience, répéta-t-il. Lorsque vous êtes arrivé ici, vous avez prétendu que c'était pour inspecter le commerce des robots que votre famille nous vend. Vous m'avez demandé audience. Et pendant dix jours j'ai réussi à éviter votre visite. Car je ne voulais pas perdre mon temps avec un petit plaisantin terrien à la tête vide. Vous vous apercevrez que ce monde est très différent du vôtre. Votre Terre marche pratiquement toute seule avec les machines, les robots, les androïdes. Ici, c'est nous qui faisons le travail. Nous, les humains. Nous menons notre planète. Nous ne l'abandonnons pas aux machines électroniques et aux êtres artificiels à peau bleue. Ceci vous explique que j'ai autre chose à faire qu'à perdre mon temps en conversations inutiles.

Le gros homme se tourna pour faire face à Derry et lui secoua sous le nez le passeport à Talibrand.

— Bon Dieu ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite pourquoi vous veniez ici ?

— Parce que Talibrand a été assassiné ! Explosa Derry. Parce que les gens qui font partie du gang contre lequel il luttait ont essayé de me tuer sur la Terre... et de me kidnapper sur Newholme. Parce que Talibrand est mort en laissant sa tâche inachevée et que ceux qui l'ont tué vont tout faire pour s'assurer que personne ne la mènera à terme.

— Vous ? Vous allez essayer de mener à terme la tâche de Talibrand ? Questionna Braithwin d'un ton profondément surpris.

— Oui. Je veux essayer, reprit Derry complètement déchaîné. Mais je ne sais même pas de quoi il retourne. Pourquoi donc est-ce que je vous ai posé cette question stupide, comme vous dites ? Parce que je croyais que, dans ce monde, on me renseignerait. Après tout, c'est vous qui l'avez nommé citoyen de la galaxie !

Il y eut un silence entre les deux hommes. Puis Braithwin se détendit soudain.

— Sortons d'ici ! fit-il brusquement. Allons nous asseoir confortablement quelque part pour parler.

Il poussa un énorme coup de gueule qui fit apparaître une jeune fille souriante. Elle aussi portait une robe blanche qui descendait jusqu'aux chevilles.

Braithwin lui parla rapidement en Creew'n dithien.

— Ça va ! Il n'y aura plus d'audiences aujourd'hui, déclara-t-il à Horn lorsqu'il eut terminé. Venez boire un verre dans mon bureau et me raconter toute l'histoire.

Le bureau était petit, avec les mêmes murs de pierre que le hall. Il était meublé d'une table de bois grossièrement équerri. Sur des étagères fixées au mur par des chevilles, il y avait des livres dont quelques-uns venaient de la Terre.

La jeune fille entra, apportant un pichet de terre. Elle leur versa un liquide brun dans deux coupes.

— C'est la boisson qui nous a fait ce que nous sommes, déclara Braithwin en souriant. La bière de Creew'n Dith est forte. Ce n'est pas une boisson pour mauviettes. Et nous n'en sommes pas. *Hael* !

Ils burent. Horn trempa à peine ses lèvres dans la bière qui lui parut aigrette. Puis Braithwin se carra dans son siège et croisa les jambes.

— Toute l'histoire, exigea-t-il. Mais simplifiez-la.

Lorsque Horn eut terminé le récit de ses aventures depuis la découverte du cadavre de Talibrand, Braithwin avait une expression lointaine dans les yeux.

— Pourquoi donc est-il parti pour la Terre ? murmura-t-il. Il était en sûreté, ici. Lors de son dernier voyage ici, il ne m'a pas parlé d'un danger qui l'aurait menacé. Mais naturellement Lars n'aurait jamais parlé d'un danger.

— Vous le connaissiez personnellement ? Hasarda Horn. Comme j'aurais aimé le rencontrer de son vivant !

— Lars et son frère Jan sont des cousins éloignés. J'ai envoyé chercher le frère de Lars. Il vaut mieux qu'il soit prévenu tout de suite de la mort de son frère.

Sans cela il l'apprendra par la rumeur publique. Voulez-vous une autre coupe de bière ?

Horn recouvrit sa coupe de la main et refusa d'un signe de tête.

— Allez-vous enfin me dire ce que faisait Talibrand quand il est mort ? demanda-t-il.

Braithwin haussa les épaules.

— Non. Ça, je ne peux pas. Parce que je n'en sais rien. La seule chose que je puisse vous dire, c'est la raison pour laquelle nous l'avons proposé pour le titre de citoyen de la galaxie. Remarquez que cette nomination est restée complètement secrète. Les seuls à connaître la véritable personnalité de Lars Talibrand étaient les membres de sa famille, les Conseillers Héritaires comme moi, ou leur équivalent dans les autres mondes qui avaient souscrit à sa promotion.

Derry attendait avec une impatience presque insupportable. Allait-il enfin savoir ?

— Un jour, reprit Braithwin, Lars Talibrand m'a apporté la preuve que le fils aîné d'une de nos familles nobles avait été kidnappé. Sur ce, il est parti à la recherche de ce garçon et l'a retrouvé. Cette enquête lui a permis de découvrir alors un racket qui couvrait tout le cosmos. D'autres enfants avaient été enlevés, emmenés au-delà d'Arthworld, teints en bleu...

— En somme, transformés pour grossir le nombre des androïdes, interrompit Derry.

Le conseiller lui accorda un regard plein de respect.

— Précisément. Lars Talibrand ne s'en est d'ailleurs pas tenu à ça. Il a décidé de mettre fin à cet horrible négoce qui se pratique dans une douzaine de mondes différents. Dans certains cas, Lars a retrouvé les enfants et a pu les rendre à leur famille.

Braithwin se versa une nouvelle rasade de bière et l'avalait d'un trait.

— Les révélations de Lars ont tellement révolté notre conseil que nous avons été sur le point d'interdire aux importateurs d'androïdes de faire transiter leurs marchandises par Creew'n Dith. C'était horrible de penser qu'il y avait parfois des enfants humains parmi ces peaux bleues et que nous ne le saurions pas. C'est Lars Talibrand qui nous a fait changer d'avis. Ou plutôt non, c'est son frère Jan. Il nous a fait remarquer que ces cas devaient être très rares. D'un autre côté, notre économie dépend pour une grande part des bénéfices que nous obtenons en tant que transitaires dans ce commerce.

Braithwin fixa pensivement Derry.

— Pour ma part, je déteste le commerce des androïdes ! remarqua-t-il. Mais vous, vous êtes terrien. La Terre est la grande consommatrice des hommes bleus. Vos sentiments sont sans doute différents.

Horn secoua lentement la tête.

— J'ai rencontré des androïdes que je préfère aux hommes eux-mêmes, déclara-t-il. En fait, sans leur aide je n'aurais même pas pu commencer ce voyage ainsi que je vous l'ai dit. Le jeune homme fronça les sourcils :

— Il y a tout de même quelque chose que je ne comprends pas. Comment les disparitions d'enfants n'ont-elles pas fait plus de bruit ?

Braithwin eut un sourire ironique :

— C'est bien une réflexion de Terrien ! Je vais vous montrer quelque chose.

Le gros homme alla ramasser sur le plancher un objet qui parut extraordinaire à Derry. C'était un crâne d'animal de la longueur d'un avant-bras d'homme. Il était jaune-ivoire. On l'avait monté, les mâchoires ouvertes, en un rictus funèbre qui découvrait des dents énormes.

— C'est moi qui ai tué cette bête déclara sombrement Braithwin. Dans mon propre jardin. Il y a deux ans. Elle avait emporté et mangé la fille d'un de mes domestiques, une fillette de douze ans. Il vous a fallu des siècles pour domestiquer la Terre, Horn. Mais nos planètes sont encore sauvages.

— Alors, quand des enfants disparaissent...

— On peut croire qu'ils ont été la proie d'une bête de ce genre. Ou d'un autre monstre affamé.

— Je commence à tout comprendre, fit Derry rêveusement. Je m'explique le rôle mystérieux des androïdes dont je retrouve la trace à travers tout le réseau des événements qui ont suivi la mort de Talibrand. Sans doute les androïdes, eux, savaient-ils ce que Lars avait entrepris...

— Naturellement. Je tiens de la bouche même de Lars que plusieurs androïdes ont risqué leur vie pour l'aider. Ils avaient l'espoir obscur qu'eux aussi avaient pu être enlevés à des parents humains au lieu d'être sortis d'un bouillon chimique.

— Où donc sont fabriqués les androïdes ? Est-ce que Lars vous l'a dit ?

Braithwin fit une grimace écœurée :

— Non, il ne me l'a pas dit. Et je ne le lui ai pas demandé. Moins j'ai affaire aux marchands d'androïdes et mieux je me porte. Je me fous complètement de savoir sur quel monde ils ont installé leur cuisine diabolique.

Derry retrouvait toujours ce brouillard étrange qui entourait l'origine des androïdes. Cherchant à en savoir davantage, il reprit :

— De toute façon, je ne comprends pas pourquoi on les fabrique dans des mondes tellement éloignés alors que finalement ils doivent être expédiés sur la Terre. Pourquoi donc les fabricants ne s'installent-ils pas sur Creew'n Dith, par exemple ?

— En ce qui nous concerne, fit Braithwin, je peux vous répondre tout de suite. Nous ne voulons pas tremper dans ce commerce autrement que comme transitaires. Et sur beaucoup d'autres planètes, on pense comme nous. Il y a quelque chose de malsain à penser que des hommes vivent, respirent, mangent, dorment, souffrent de nos maladies, sont doués de la parole... alors qu'ils sont n. ; d'un procédé artificiel. En somme, ils sont humains à tous points de vue. Excepté un seul.

— Lequel ?

Les androïdes sont stériles, bien entendu. D'ailleurs on a découvert que les salauds qui volent des enfants les rendent stériles comme les androïdes.

La jeune fille qui avait servi la bière revint dans le bureau et dit quelques mots à Braithwin à voix basse. Le conseiller répondit brièvement et se leva en jetant un coup d'œil vers Horn.

— Le frère de Lars est ici, annonça-t-il. Il est venu pour vous voir dès qu'il a appris la nouvelle.

Horn se leva à ton tour. Jan Talibrand entra. Il était tellement différent de Lars qu'il était presque impossible de croire qu'ils étaient frères.

14

FESTIN POUR UN MORT

Jan Talibrand était un homme mince : mince d'attaches et de corps, avec des mains et des pieds fins, mince de visage avec des yeux sombres enfoncés sous d'épais sourcils noirs. Ses cheveux noirs et frisés étaient aussi soigneusement coiffés que ceux d'un Terrien. Ses vêtements étaient du même genre que ceux de Braithwin. Mais sa tunique était brodée de fils d'or. Et sa ceinture constellée de pierres précieuses. Au lieu de bottes, il était chaussé de souliers bas garnis de boucles incrustées de pierreries. Il portait un anneau au pouce droit.

La main qu'il tendait à Derry était douce et peut-être légèrement moite. Sa voix était basse. Sa maîtrise de la langue terrienne presque aussi bonne que celle de Braithwin.

— Ainsi, monsieur, dit-il, vous êtes le Terrien qui a compatì au sort de mon frère au point de venir jusqu'ici m'apporter de ses nouvelles. Mes remerciements. Mes remerciements sincères. Bien que cette nouvelle soit naturellement terrible.

— Assieds-toi, Jan, ordonna Braithwin d'un ton sec. Et n'essaye pas de me faire croire que cette nouvelle te touche au vif.

Jan Talibrand eut un mouvement de colère et ouvrit la bouche comme s'il allait protester. Puis il se calma.

— Tu as raison, fit-il en haussant les épaules. Cette nouvelle, il y a trop longtemps que je l'attends pour en être très ému. Je savais que Lars risquerait sa vie jusqu'à ce qu'on le tue. Mon frère était un obsédé.

Il prit un siège et croisa les jambes, refusant d'un rapide signe de tête la bière que lui offrait la jeune fille.

— Dites-moi comment cela s'est passé, dit-il en s'adressant à Derry. C'était sur la Terre, je suppose, puisque vous êtes un Terrien.

Horn fit un récit simplifié des circonstances de l'assassinat. Lorsqu'il eut terminé, Jan Talibrand hocha lentement la tête.

— Je l'avais prévenu. Mais il n'était jamais satisfait. S'il m'avait écouté, il serait encore vivant et heureux dans notre propriété de Creew'n Dith.

— Vivant, peut-être, grommela Braithwin. Mais certainement pas heureux. Il n'aurait pas connu un instant de bonheur avant d'avoir mis fin au fléau auquel il s'était attaqué.

Horn scruta le visage de Talibrand, s'efforçant de démêler ses sentiments véritables.

— Lars était-il votre frère aîné ou votre cadet, monsieur Talibrand ?

Cette question lui échappa avant qu'il se demande s'il n'avait pas gaffé. Talibrand prit un air mécontent.

— Si cela vous intéresse, je puis vous dire qu'il était plus jeune que moi de trois ans. Pour votre gouverne, j'ajoute qu'on ne m'appelle pas « monsieur », mais « Conseiller ».

Horn murmura quelque chose de vague qui pouvait passer pour des excuses. Talibrand se leva.

— Nous célébrerons demain une fête funèbre en l'honneur de mon frère. Vous n'êtes pas du tout au courant de nos coutumes, monsieur Horn.

Jan avait prononcé ce mot avec emphase, de telle sorte que son intention n'échappe à aucun de ses auditeurs.

— Il est d'usage sur Creew'n Dith, poursuivit-il, de donner une sorte de fête pour honorer la mémoire d'un défunt. Naturellement, seuls sont invités les membres de la famille et les amis intimes désignés par le mort sur son testament. Mon frère n'a laissé aucune directive. Mais je suis sûr qu'il aurait désiré votre présence.

Il y avait une lueur bizarre dans ses yeux sombres. Horn jeta un coup d'œil interrogateur vers Braithwin. Mais le Conseiller resta impassible. Derry supposa qu'il serait grossier de refuser cette invitation. Il se leva et fit un petit salut.

— Je vous remercie de cette invitation. C'est un privilège, fit-il cérémonieusement.

Du coin de l'œil, il saisit un léger signe d'approbation que lui faisait Braithwin.

*

* *

— Vous serez mon hôte ce soir et pour aussi longtemps que vous le désirerez, avait déclaré Jan Talibrand.

Le frère de Lars avait considéré le consentement de son invité comme acquis. Il avait ordonné à deux de ses serviteurs d'aller chercher les bagages de Horn à l'auberge où le Terrien était installé depuis son arrivée sur Creew'n Dith. Ensuite, Jan avait prié Horn de prendre place dans sa luxueuse voiture. C'était un modèle qui avait été très à la mode sur la Terre environ deux ans auparavant. Depuis son arrivée, Horn n'avait rien vu de comparable à Creew'n Dith.

Le jeune homme profita de ce que Talibrand était occupé à donner des ordres à ses domestiques pour parler de la voiture avec Braithwin.

— Le conseiller Talibrand doit avoir pas mal de fric, conclut Derry.

— Les Talibrand ne sont pas les plus gros propriétaires fonciers de Creew'n Dith, répondit Braithwin. Mais leur arrière-grand-père a eu la prévoyance de construire un cosmoport extrêmement bien équipé sur une partie de ses terres. Si bien que maintenant cette famille est une des plus riches de la planète.

Ceci expliquait bien des choses.

Talibrand revenait. Derry fit ses adieux à Braithwin qu'il pensait revoir le lendemain pour la fête. Le frère de Lars s'assit à côté de son hôte. Et ils démarrèrent.

La voiture parcourut en souplesse les rues de la capitale. C'était un des points de la planète où la population était la plus dense. Et pourtant, aux yeux de Horn, ça ne ressemblait guère à une ville.

Ils longèrent le spatioport. On déchargeait un arrivage d'androïdes d'un vaisseau nouvellement arrivé. Derry vit les hommes bleus traverser la piste par groupes de vingt, sous les ordres d'un garde. On les répartissait dans des enclos semblables à celui que Horn avait observé sur Newholme.

Combien d'entre eux étaient des êtres humains déguisés ? Cette idée révolta Derry. Lars Talibrand méritait vraiment d'avoir été promu citoyen de la galaxie rien que pour avoir découvert la monstrueuse vérité.

— J'imagine, Conseiller, que ce spatioport fait partie de votre domaine, hasarda Derry.

Talibrand acquiesça.

— C'est le point le plus éloigné de ma résidence, déclara-t-il. Rassurez-vous, en dépit de la proximité du spatioport, notre paix et notre confort ne sont pas troublés.

Horn venait d'une planète surpeuplée. Le domaine de Talibrand, s'il n'était pas le plus vaste de Creew'n Dith, lui parut tout de même assez impressionnant. Ils roulèrent longtemps sur des routes cahoteuses qui mettaient à rude épreuve les ressorts du véhicule. Ils traversèrent des bois. Ils aperçurent des champs dans lesquels des métayers peinaient derrière des animaux de trait. Dans d'autres champs. Derry repéra des robots assez coûteux qui étaient en train de préparer le sol pour les récoltes personnelles de Talibrand.

La nuit tombait quand ils arrivèrent près de la maison. Celle-ci était une longue construction de pierre, surmontée d'un toit en bois. Les jardins qui la précédaient rappelèrent à Horn ceux de sa maison d'enfance. Il ne put réprimer un léger sentiment de nostalgie.

— Nous dînons une heure après le coucher du soleil, annonça Talibrand en faisant passer le seuil à son hôte. Nous espérons que vous voudrez bien dîner avec nous. Mes serviteurs sont à votre disposition. Ils vont vous montrer votre chambre. Je crains que vos bagages ne soient pas encore arrivés. Mais veuillez considérer que tout ce qui se trouve dans votre chambre vous appartient.

En effet, la chambre était très bien pourvue. Elle était d'ailleurs beaucoup plus luxueuse que tout ce que Horn avait vu jusque-là sur Creew'n Dith. Il découvrit un costume

Creew'n dithien et décida de le porter. Il se sentait trop voyant dans ses vêtements de Terrien.

Le jeune homme finissait à peine de s'habiller lorsqu'un coup timide fut frappé à la porte.

— Ça doit être les serviteurs de Talibrand qui apportent mes bagages, pensa-t-il.

Il cria d'entrer.

Une très jeune femme, non, plutôt une jeune fille, se glissa dans la pièce. Elle referma vivement la porte derrière elle. Et elle s'y adossa, les yeux clos, haletante, comme si elle recouvrait ses esprits après un immense effort. Elle était mince, mais rebondie aux bons endroits. Ses cheveux longs et bruns étaient attachés sur le sommet de sa tête par un clip.

Horn était trop ébahi pour faire autre chose que la regarder. Ce fut elle qui parla la première. Elle fit un pas en avant et déclara :

— Excusez-moi, je vous prie, de pénétrer chez vous de cette façon. Il fallait que je vienne. Son ton était tendu.

— Je suis toujours content d'avoir la visite d'une jolie fille, fit Horn bêtement. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Il lui indiqua un siège.

— Non, merci. Je n'ose pas rester. Si Jan apprenait ma visite, je tremble à l'idée de ce qui arriverait. Il faut que je vous dise : je suis Moda Talibrand. Est-ce vrai que vous êtes venu ici pour nous apprendre la mort de Lars ?

Il y avait dans sa voix un accent de supplication émouvant. Horn hésita.

- Moda Talibrand, répéta-t-il. Est-ce que vous êtes la sœur de Lars ?

— Non, fit-elle.

Elle redressa fièrement la tête :

— Je suis sa veuve.

Horn digéra cette information en silence. La jeune femme attendait avec impatience. Elle jetait de petits coups d'œil effrayés en direction de la porte, tremblant chaque fois qu'elle imaginait un bruit de pas. Finalement, elle perdit patience.

— Je vous en prie, répondez-moi ! Implora-t-elle.

— A vous, je peux vous le dire, commença Horn doucement. Promettez-moi seulement de ne pas en parler. Je suis venu ici, non pas pour apporter la nouvelle de la mort de Lars, mais pour voir si je peux continuer sa tâche. Cela vous paraît présomptueux, n'est-ce pas ? Je ne connaissais pas votre mari, de son vivant. Je crois cependant que j'ai appris à le connaître depuis sa mort. Et j'aimerais que le sacrifice de sa vie ne soit pas inutile.

Elle le regardait, les yeux écarquillés, les lèvres tremblantes. Elle commença à dire quelque chose d'indistinct. Puis elle se détourna subitement et se rua hors de la pièce, abandonnant Horn qui tendit vainement une main pour la retenir.

Il ne la revit pas ce jour-là. Elle n'assista pas au dîner. Mais, le lendemain à midi, lorsque débuta le festin funèbre, Moda présidait la longue table dressée dans le hall. Elle était

habillée de noir. Un bandeau noir retenait ses cheveux. Elle ne levait les yeux de la table que pour fixer un siège vide situé à l'autre bout. Un siège drapé de noir.

Très vite, Horn jugea que cette fête n'était pas un hommage digne de Lars Talibrand. Les invités avaient l'air de ne penser qu'à se gaver et à se saouler de bière Creew'n dithienne. Jan prononça bien une allocution sur son frère. Mais il le fit froidement. Et sans sincérité.

Braithwin assistait au festin en tant que membre de la famille. Il parla mieux. Mais trop longuement. D'ailleurs les gens l'écoutaient distraitemment. L'assistance était composée de braillards qui se disputaient en criant, de quelques vieillards qui s'occupaient de leur assiette, et de bonnes femmes qui essuyaient une larme de temps en temps. Tous semblaient surtout pressés de retrouver leur coupe de bière.

Soudain, un coup de théâtre se produisit. Un homme sauta sur ses pieds et fit le vide devant lui en balayant de son épée les assiettes, les coupes et les plats. Puis il monta sur la table et plaça ses poings sur ses hanches.

Braithwin qui était placé près de Horn lui dit à voix basse qu'il s'agissait du noble dont le fils avait été autrefois kidnappé et transformé en androïde. Cependant, peu à peu, le silence se fit autour de la table. Tous les regards se tournaient vers l'homme.

— Lars Talibrand ! Rugit-il. Tous ces imbéciles, tous ces ivrognes ne sont pas dignes de parler de toi. Alors je vais le faire. Ils avalent ta bière. Ils dévorent ta viande, dans ta maison, sans souci de la raison pour laquelle ils sont ici.

A son tour, Jan Talibrand se leva, le visage livide de rage.

— La bière de qui ? Aboya-t-il. Quelle viande ? Quelle maison ? Quelle hospitalité êtes-vous en train d'insulter ?

L'homme sur la table le toisa. Et il eut un rictus méprisant :

— Inutile de mentir, Conseiller. Tout le monde sait que vous êtes content de la mort de votre frère. Il était dix fois supérieur à tout ce que vous ne pourrez jamais être...

Braithwin posa une main sur le bras de Derry.

— Il va y avoir une bagarre. Nous ferions mieux de filer, conseilla-t-il à voix basse.

Effectivement, Jan Talibrand avait sauté à son tour sur la table. Il cria un ordre et l'un de ses serviteurs lui jeta une épée qu'il attrapa avec adresse. Lentement, il s'approcha de l'homme qui l'avait insulté.

Il y eut des rires autour de la table. Et une partie des invités applaudirent. Horn remarqua que Moda Talibrand était penchée sur sa chaise, les lèvres entrouvertes. Elle semblait prier, peut-être même faire un vœu pour la victoire de l'homme qui avait défendu la mémoire de son mari.

Horn n'avait pas envie qu'on l'accuse de lâcheté. Cependant dans certains cas, la prudence devait l'emporter sur le courage. Il suivit le conseil de Braithwin et quitta la pièce en sa compagnie.

— A votre place, je resterais dans ma chambre jusqu'à ce soir, suggéra le Creew'n Dithien. La bagarre peut s'étendre. Jan Talibrand n'est pas aimé. Et il a dans son domaine l'équivalent d'une petite armée.

Horn se dirigea vers l'escalier. Jetant un dernier coup d'œil derrière lui, il vit s'ouvrir brusquement les portes du hall sous la poussée de quatre hommes en train de se battre l'épée à la main.

Le jeune homme crut d'abord s'être trompé de chambre quand, en ouvrant sa porte, il aperçut une silhouette tassée dans un des fauteuils. C'était une vieille femme, vêtue d'une robe usagée. Il s'excusa et fit un mouvement pour se retirer.

— Je vous demande pardon, monsieur Horn, commença la vieille qui respirait avec peine. Il fallait que je vous parle. Que je vous parle de mon fils. Lars était mon fils. Celui qui est mort.

Elle s'efforça de se lever de son siège et y réussit. Pour la première fois, la lumière éclaira son visage. Avec une stupeur sans pareille, Horn s'aperçut que le visage de la mère de Lars Talibrand était bleu.

15

DERRY EST PRIS AU PIEGE

— S'il vous plaît, balbutia la vieille femme. S'il vous plaît, monsieur Horn. Je suis très âgée. Mais je ne suis pas folle.

Derry se rapprocha lentement d'elle et prit place sur le bord du lit. Elle laissa tomber ses vieux os dans le fauteuil et ferma les yeux.

— Je n'ai rien dit de tel, grand-mère, murmura-t-il. Je vous en prie, expliquez-vous.

C'est ce qu'elle fit. Son récit fut long et confus. Elle se répétait souvent. Mais elle disait manifestement la vérité. Et, peu à peu, les grandes lignes du tableau qu'elle peignait prirent corps. C'était assez simple.

Barg Talibrand, le père de Jan et de Lars, avait été un homme plus « fruste » que ses deux fils. Ce fut sa manière de s'exprimer. Horn pensa qu'elle voulait dire moins intelligent, peut-être même arriéré, selon les normes de la Terre.

Quand la femme de Barg fut trop fatiguée, après la naissance de Jan, pour supporter la sensualité sauvage de son mari, il partit un jour sur l'astroport et il acheta une androïde femelle pour la remplacer.

Ceci demandait une explication. Horn n'avait encore jamais vu d'androïdes femelles. En questionnant patiemment la vieille femme, il apprit qu'il en existait quelques-unes. Mais qu'elles n'arrivaient même plus en transit jusqu'à Creew'n Dith. On les employait comme filles de cuisine, ou comme concubines, sur des mondes très éloignés.

Pour une raison quelconque, la Terre ne les avait jamais acceptées.

En principe, ces femmes bleues étaient aussi stériles que les mâles, ce qui en faisait des concubines idéales. Quand son androïde femelle fut enceinte, Barg Talibrand trouva la chose très drôle. Il considéra que c'était une preuve de sa virilité. Puis, la bizarrerie de cet événement commença à l'inquiéter. Ce fut alors qu'un de ses parents, un cousin éloigné, saisit la chance d'exercer une influence toute puissante sur le cerveau épais de Barg. Il lui donna une explication superstitieuse de la maternité prochaine de l'androïde. C'était un mauvais signe, une malédiction.

L'affaire fut étouffée. Les deux Talibrand, Jan et Lars, passèrent pour être les enfants de la même femme. Barg, obsédé par l'idée qu'il était maudit, mourut complètement fou.

Au moment de cette mort, Jan, le fils aîné, était assez mûr pour diriger les propriétés. Il commença par chasser tous les parasites qui vivaient sur le dos de son père, y compris le cousin qui l'avait conseillé. Il se serait aussi débarrassé de la vieille femelle androïde qui était le secret honteux de la famille si Lars ne l'en avait pas empêché. Il avait protégé sa mère. Car elle lui avait tout raconté.

Quelques années plus tard, quand Lars avait découvert ce qui arrivait aux enfants kidnappés, le mystère du passé s'était éclairci pour lui. Sa mère n'était pas une androïde. Elle aussi, elle avait dû être un enfant de race humaine, enlevé par les trafiquants.

Derry comprit que c'était là le véritable motif qui avait poussé Lars à travers le cosmos, pourchassant les voleurs d'enfants.

Le jeune homme demanda à la vieille pourquoi Lars ne l'avait pas officiellement reconnue comme étant sa mère et un être humain. Elle ne donna que des explications confuses. Mais il comprit que Talibrand avait eu plusieurs raisons pour agir de la sorte. Tout d'abord, la pauvre femme ayant passé une vie entière en tant qu'androïde ne pouvait pas s'habituer à l'idée de « devenir humaine », comme elle le disait d'une façon touchante. D'autre part, la couleur bleue de sa peau était incurable. Elle provenait de l'inoculation d'une molécule protéique dont il était impossible d'empêcher la reproduction.

D'autre part, Jan ne voulait pas laisser un homme que tout le monde prenait pour son véritable frère propager l'information qu'il était en fait un bâtard.

Rien d'étonnant à ce que Jan ait haï Lars !

*

* *

Soudain, la porte s'ouvrit brutalement. Surpris, Horn sauta sur ses pieds et pivota sur ses talons.

Jan Talibrand était là. Il haletait. Son visage était couvert de sueur et de poussière. Du sang ruisselait de sa manche gauche jusque sur le dos de sa main. Il y avait du sang, également, sur l'épée nue qu'il tenait à son côté.

Il dut aspirer une profonde bouffée d'air avant de parler. Quand il s'exprima, ce fut en Creew'n dithien. Il interpella la vieille femme qui se tenait derrière Horn. Elle se balançait d'arrière en avant, déchirée par des sanglots.

Jan répétait la même question, toujours la même question, trois fois, dix fois... Malgré son ignorance du langage local, Derry commençait à saisir le sens de cet interrogatoire. Finalement, d'une voix brisée par les larmes, la vieille répondit.

Talibrand cracha sur le sol dallé.

Puis il se tourna vers Horn :

— Alors, espèce de sale lécheur de bottes terrien ? Vous aussi, vous abusez de mon hospitalité. Vous fouinez dans mes affaires de famille. Vous graissez la patte de mes androïdes.

Il prononça cette dernière phrase avec une particulière méchanceté. La vieille femme protesta dans un grand cri. C'était volontairement qu'elle avait renseigné Horn.

La figure de Talibrand exprima une rage démente.

— En ce cas, nous allons enfin être débarrassés de toi !

La rage l'étouffait. Il dit encore :

— Tu as trop longtemps été la honte de ma famille. Chaque fois que je te vois, cela me rappelle...

Les mots lui restèrent dans la gorge. Il bondit brandissant son épée. L'arme fendit l'air et s'abattit sur la tête de la vieille femme qui s'ouvrit depuis le crâne jusqu'à la gorge.

Horn resta cloué sur place. Il était paralysé par la sauvagerie gratuite de cet acte monstrueux.

L'horreur de ce qu'il venait de faire dut impressionner tout de même Talibrand. Car il retira lentement son épée comme s'il réalisait soudain son crime.

— La honte de votre père n'est rien à côté de cela, déclara Horn.

Il avait du mal à articuler.

Talibrand se tourna vers lui :

— Et alors quoi ? J'ai tué un androïde, fit-il. Il reprenait déjà ses esprits :

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? C'est comme si j'avais tué un animal. Quoi qu'ait pu dire Lars, mon espèce de faux frère, pour tout le monde cette femelle était un androïde, un objet, pas un être humain. D'ailleurs, je m'arrangerai pour que personne ne puisse dire le contraire.

— Comment ferez-vous ? Questionna Horn avec mépris.

Il était surpris de son propre sang-froid.

— Est-ce que vous allez m'ouvrir la tête pendant que je suis sans arme ? poursuivit-il. Comme vous l'avez fait à la mère de Lars ? Allez-y alors. Mais je vous préviens que tôt, ou tard, ça se saura. J'ai bien réussi, moi, à vous percer à jour. Alors d'autres y arriveront bien aussi.

Il allait continuer. Mais son calme avait déjà été contagieux. Talibrand avait maîtrisé sa rage. Il semblait possédé maintenant par une colère froide.

— Venez, Derry Horn. Je vais vous donner une épée. Il paraît que vous êtes un habile escrimeur. Vous avez tué un de nos agents, dernièrement. En duel. Mais c'était un Terrien, un molasse dans votre genre. Vous allez pouvoir comparer avec un Creew'n Dithien.

Horn entendit à peine les derniers mots de ce discours. Sa tête était pleine de la phrase révélatrice : « un de nos agents ». Ainsi, l'adversaire mortel de Lars Talibrand était son propre frère.

Cependant, Talibrand poussait son adversaire le long des couloirs vers le vestibule du grand hall. On voyait partout des traces de la bagarre : une dalle ensanglantée, une porte fendue par un coup d'épée. Au dehors, on entendait des détonations provenant d'armes de gros calibre.

— Voici une épée. Prenez-la.

La voix de Talibrand interrompit les réflexions dans lesquelles Horn était profondément absorbé.

Le Creew'n Dithien indiquait de la pointe de son arme une épée qui gisait à terre. Elle ne portait pas de traces de sang. Sans doute son possesseur avait-il été abattu avant de pouvoir s'en servir. Rien qu'en la regardant, Derry vit qu'elle serait lourde et peu pratique en comparaison des épées de duel utilisées sur la Terre. Malheureusement, il n'avait pas le choix. Cette fois, il ne pouvait pas exiger une Double Champion et l'affûter sur une meule jusqu'à ce qu'elle soit à son goût.

Le jeune Terrien jeta un coup d'œil rapide autour de lui pour se faire une idée des distances. Puis il fit un bond énorme. Il exécuta une sorte de pirouette en l'air et atterrit, épée en main, face à Talibrand. Un quart de seconde après, il défendait désespérément sa vie.

Talibrand n'était pas un escrimeur professionnel comme Coolin. Il ne cherchait pas à démontrer son adresse et sa grâce. C'était un tueur. Il comptait sur sa force et son endurance qui semblaient peu communes.

Horn eut le bref plaisir de saisir une expression de surprise sur le visage de son adversaire lorsque Jan réalisa la compétence avec laquelle le Terrien maniait son arme. Mais, immédiatement après, il dut se garder d'une attaque furieuse et ne vit plus autre chose que le moulinet des lames.

Forcé à la défense, Horn recula. Son pied glissa dans une flaque de sang. Et il trébucha. Il reprit son souffle et se releva avant que Talibrand put poursuivre sa lancée. Derry se réjouit alors d'avoir endossé l'habit Creew'n dithien, plus commode que son costume terrien.

Derry tenta une contre-attaque et fit rapidement reculer Talibrand d'une dizaine de pas. Jan revint à l'attaque. Et les fers se croisèrent, presque à la poignée. Ce fut un choc qui ébranla tout le corps de Horn. Il tenta de déséquilibrer Talibrand. Mais il n'y parvint pas. Il était plus léger de plusieurs kilos. Et, bien que ses muscles aient considérablement durci depuis son départ de la Terre, il n'était pas aussi fort que son adversaire.

La situation devenait infernale.

Horn dégagea sa lame et battit en retraite. Il dut courir. Il vit alors que le combat avait maintenant des spectateurs. Les deux portes du grand vestibule étaient remplies par des hommes armés, des serviteurs qui tenaient de longs fusils. Au milieu de ces hommes se trouvait Moda Talibrand.

La jeune femme regardait, le visage tendu, les mains jointes. Elle avait pleuré.

Derry avait laissé son regard errer une demi-seconde de trop. Talibrand était déjà sur lui, l'épée dressée pour porter le coup fatal. Moda hurla.

Derry se jeta désespérément de côté et, dans ce mouvement, la pointe de sa lame rencontra le bras déjà blessé de Talibrand. Elle entra dans les chairs. Horn la sentit gratter l'os à vif.

Sur la figure de Jan, le désespoir remplaça le triomphe. Il poussa un cri aigu. Aussitôt, les serviteurs qui occupaient les deux côtés du vestibule se ruèrent en avant. Deux d'entre eux soutinrent leur maître. Les autres maîtrisèrent Horn et lui arrachèrent son épée.

Sur le moment, le jeune Terrien fut trop troublé pour se rendre compte de ce qui se passait. Puis la conscience lui revint. Il ferma les yeux et jura entre ses dents. Ç'aurait été trop beau d'espérer que Talibrand livrerait un combat régulier.

Moda devait partager ce sentiment. Elle s'avança lentement vers son beau-frère. Sa robe noire bruissait à chaque pas. Elle s'arrêta en face de Jan. Puis, délibérément, elle retroussa ses lèvres et lui cracha au visage.

— Ignoble lâche ! fit-elle.

Elle avait parlé en terrien et elle regarda Horn avec sympathie.

Talibrand leva la main qui tenait son arme. Ses serviteurs lui prirent doucement son épée. Puis ils essuyèrent le crachat sur sa joue. Il fixa sa belle-sœur avec des yeux brûlants de colère.

— Lâche, répéta-t-elle. Pourquoi est-ce que tu ne confies pas à tes tueurs le soin d'achever le crime que tu es trop faible pour commettre toi-même ? Vas-y. Dis-leur de lui trancher la gorge comme à un porc.

Elle paraissait au bord de la crise de nerfs.

— Ah ! Si j'étais un homme !

— Tu n'es pas une femme normale, fit Talibrand froidement. Épouser le fils d'une androïde et coucher avec lui ! Tu me dégoûtes et tout ce que tu peux dire ne me touche pas.

Ses regards fiévreux se promenèrent sur le visage de Horn.

— Je n'ai pas l'intention de le tuer. Il ne mérite pas une mort propre. Je l'ai trouvé dans sa chambre, près du cadavre de votre belle-mère. Il lui avait fracassé le crâne.

L'incroyable assurance qui accompagnait ce mensonge galvanisa Derry. Il essaya de sauter à la gorge de Jan.

— Espèce de... commença-t-il.

Un des serviteurs qui tenait le jeune homme lui ferma la bouche de la main. Horn lutta désespérément, essayant de mordre cette main. Mais il ne put se libérer.

Talibrand se dégagea des bras qui le supportaient et s'avança pour faire face à Horn. Du sang coulait toujours de sa blessure. Son visage était pâle et cireux.

— Comme vous êtes un ami des androïdes, Derry Horn, j'ai trouvé pour vous un sort parfaitement logique. Je pense que vous passerez tout le reste de votre vie à regretter que je ne vous aie pas tué.

16

DERRY DEVIENT UN ANDROÏDE

Horn se débattit longtemps contre les hommes qui le tenaient. Plus tard, lorsqu'il fut fatigué de lutter, on le traîna à travers la maison et on l'enferma dans un cachot sombre et malodorant. Il vit apparaître une vieille femme, ridée comme une chauve-souris momifiée. Elle brisa une ampoule sous le nez de Derry. Il respira une odeur piquante. Et il perdit lentement conscience.

Longtemps après, il s'éveilla. Il se trouvait dans l'obscurité. Tout remuait autour de lui. Des voix d'hommes hurlaient des ordres. Une odeur fétide, une odeur d'animal mal tenu le suffoqua. Il perdit conscience de nouveau.

Beaucoup plus tard, il sortit de ce sommeil et ne comprit rien à ce qui lui arrivait. Il flottait dans une absence presque totale de pesanteur. Il rebondissait mollement à l'intérieur d'une cage formée de lanières tressées. Ces lanières étaient gluantes, humides et malodorantes. Il fut heureux de retomber dans sa nuit.

Mais ce fut la dernière fois que la drogue qu'il avait respirée lui procura la paix de l'inconscience.

Lorsqu'il se réveilla pour de bon, le jeune homme était étendu sur le sol. Au-dessus de lui, il vit avec stupeur que le ciel était blanc. L'air était vif et froid. Mais pur. Penché sur lui, un homme qui venait de l'asperger d'eau glacée lui parlait avec rudesse :

— Tu as suffisamment dormi.

Il racla le seau contre le sol :

— Debout !

Horn obéit. Il se leva en vacillant. Il regarda autour de lui. Le ciel était vraiment blanc. Des nuages passaient, très haut. Le sol aussi, paraissait blanc et parsemé de cristaux qui réfléchissaient la lumière.

— Je me trouve dans des salines, conclut lentement Derry.

Il entendit au loin le murmure de vagues qui caressaient une plage. Il passa la langue sur ses lèvres : elles étaient salées. L'eau qui dégoulinait sur son visage avait aussi un goût salé.

Derrière l'homme qui tenait toujours son seau, quatre astronefs, cabossés et rouillés, pointaient leurs museaux courts vers le ciel. Des hommes et des femmes s'affairaient autour des engins. Ils étaient tous vêtus du même uniforme mal coupé, taillé dans une étoffe ressemblant à du tweed grossier. Des pistolets et des poignards pendaient à leur ceinture.

— Où sommes-nous ? Où m'avez-vous emmené ? demanda Horn d'une voix éteinte.

L'homme au seau eut un gros rire.

— Bien loin de la Terre, mon bonhomme ! Lui aussi, il portait le même vêtement grossier, les mêmes armes à sa ceinture.

— Mais nous te ramènerons chez toi. Ne t'inquiète pas. Ou en tout cas, on te mettra sur le chemin. Il eut un geste impérieux du pouce :

— Allez, marche !

Derry avança en aveugle. Il trébuchait. Les morceaux de sel pénétraient dans ses chaussures et lui coupaient les pieds. Il escalada une dune et des plantes épineuses lui écorchèrent les mollets. Quand il fut au sommet de la dune, il comprit.

Des enclos. Des camps immenses. Couvrant des kilomètres. Des igloos fabriqués avec des blocs de sel dans lesquels traînaient de longues taches brunes. Sur des trépieds, d'immenses cuves fumantes. Et autour des cuves, une sorte de masse bleue.

Au fur et à mesure que Horn descendait vers les camps, cette masse bleue se fragmenta : elle était formée d'enfants. De jeunes androïdes.

Près de chacune de ces cuves, des femmes humaines, musclées comme des lutteurs, braillaient des ordres en distribuant de la bouillie fumante.

Horn et son compagnon empruntèrent un passage de gravier battu et piétiné qui courait entre deux rangées de barbelés.

Horn regarda à droite, puis à gauche. Ici, des garçons. Là, des filles. Chacun des androïdes possédait une couverture percée d'un trou dans lequel il avait passé sa tête. Ils ne portaient pas d'autres vêtements. Leur peau était d'un bleu uniforme. Aucun d'entre eux ne semblait avoir plus de douze à quatorze ans.

Horn se souvint de la carte qu'il avait étudiée chez Dize, à Newholme. Il s'était intéressé à la frange de la galaxie, à ces étendues immenses dont les étoiles n'avaient pas été identifiées de façon certaine. Les astronomes ne les désignaient que par une lettre et un chiffre. La planète sur laquelle il se trouvait devait graviter autour d'une de ces étoiles.

Ayant pris conscience de ce qui l'entourait, le jeune homme se mit enfin à réaliser dans quel état il se trouvait. Tout son corps était douloureux et ankylosé. Il était couvert d'ecchymoses. Son poignet droit était enflé. Ainsi que son genou droit et sa cheville gauche.

— Ils ont dû me trimballer comme un sac de chiffons, pensa-t-il.

A l'intersection de deux passages entre les camps, une voix aiguë interpella le compagnon de Derry. Une femme à l'air autoritaire marcha à leur rencontre.

— C'est ce type-là que Talibrand envoie de Creew'n Dith ? demanda-t-elle en toisant Horn.

L'homme au seau acquiesça.

— Triste échantillon, grogna la femme. Sur quel astronef est-il venu ? Celui de Rynalman ?

— Oui. Talibrand l'a expédié de Creew'n Dith par Arthworld. On le ramènera par Vernier.

La femme hocha la tête et consulta une feuille de papier sale qu'elle tenait à la main.

— C'est facile à arranger, dit-elle. Firgal est en train de s'occuper du chargement qui arrive de Lostworld. Emmenez votre spécimen là-bas et faites-le teindre en bleu. Vous n'avez qu'à le mettre avec la fournée que Firgal conditionne en ce moment. Plurivel l'embarquera demain. D'après la feuille de route, il passe par Vernier.

La femme promena ses yeux durs et moqueurs sur Derry.

— Qu'est-ce qu'on en fait au juste ? Est-ce que Talibrand a précisé si on doit le conditionner complètement et le stériliser comme les autres ?

L'homme hésita un peu

— D'après ce que j'ai cru comprendre, ce type a causé pas mal de tort à Talibrand. Alors il préfère qu'on ne le conditionne pas. Il souffrira beaucoup plus s'il se souvient de ce qu'il était auparavant. Et puis, s'il essaie de prouver qu'il est un véritable humain, il se fera abattre. On croira qu'il est dingue et qu'il risque de devenir dangereux. Pour la stérilisation, je ne sais pas.

Il demeura indécis, suçotant sa lèvre inférieure.

Horn écoutait cette conversation. Il était horrifié. Tellement qu'il n'arrivait pas à croire ce qu'il entendait. Ainsi, c'était ça, le « sort parfaitement logique » que Jan Talibrand lui avait réservé ! Derry fut pris de panique. Il regarda autour de lui, cherchant stupidement où s'enfuir.

— Surveille-le ! fit sèchement la femme.

Horn se sentit soudain ligoté.

— Voilà qui est bien, dit-elle.

Elle réfléchit un instant.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre de le stériliser ou pas ? remarqua-t-elle. Dorénavant, il ne risque plus de fréquenter que des androïdes. D'ailleurs, on ne touche rien pour celui-là. Alors pourquoi nous en faire ?

Elle haussa les épaules et fit signe au gardien de Horn de continuer sa route.

L'homme n'eut aucun mal à traîner Horn jusqu'à une sorte de grange fabriquée de poutres métalliques qui soutenaient des briques de sel gemme.

C'était là que Firgal procédait à son horrible travail. Ce spectacle remplit Horn de terreur. Dans un éclair, il comprit ce que Lars Talibrand avait failli découvrir. Il comprit la vérité sur l'origine des androïdes.

Il n'y avait pas d'androïdes. Il n'y avait que des enfants. Des enfants humains. Plus d'une centaine de gosses attendaient dans un enclos, derrière le bâtiment.

Horn fut assourdi par leurs hurlements. Pâles, à moitié nus, ils avaient entre six mois et six ans. Des femmes, vêtues de robes crasseuses, les faisaient passer un à un à l'intérieur de l'espèce de grange. Chaque gosse était étendu sur une table, Firgal l'exposait aux radiations d'un appareil stérilisateur. Puis il lui faisait une piqûre. Ensuite les femmes faisaient sortir l'enfant du bâtiment et introduisaient la victime suivante

Quand ce fut le tour de Horn, il se débattit frénétiquement. Mais il était affaibli, affamé, ankylosé par l'inaction. Il reçut un coup sur la tête et sentit pénétrer une aiguille dans la partie charnue de sa cuisse.

— Ça va le calmer, dit une voix satisfaite.

Quand Horn se réveilla, sa peau était bleue.

*

* *

Il regardait sa main sans pouvoir y croire. Bleu androïde. On avait déshabillé le Terrien. Et on lui avait donné une couverture, comme aux autres. Il l'écarta sans pudeur. Et il s'aperçut qu'il était vraiment bleu de la tête aux pieds.

Le désespoir envahit Derry. Et son cerveau sombra dans une sorte de torpeur.

Horn fut embarqué, avec un groupe de jeunes androïdes mâles, sur le spationef que commandait Plurivel. En voyant un adulte, les enfants l'entourèrent avec curiosité. Mais il les chassa et put rester seul.

Ainsi, voilà comment sa folle aventure allait se terminer. Il avait découvert ce qu'il avait projeté de découvrir. Il n'y avait pas d'usines d'androïdes. Il n'y avait pas d'androïdes. Il n'y avait que des enfants humains enlevés à leurs parents.

Les négriers, les marchands d'androïdes, rassemblaient leur monstrueux butin sur la frange de la galaxie. Là où les mondes étaient pauvres et luttait pour vivre, où les frontières étaient fluctuantes. Où l'on ne savait pas de façon certaine quelles étaient les planètes colonisées et celles qui ne l'étaient pas.

Lorsque Horn avait été conduit dans les cales du spationef de Plurivel, il avait remarqué que cet engin portait les traces d'une attaque. Une explosion avait tordu deux de ses tubes de direction.

Horn pouvait imaginer les aventuriers envahissant un village, enlevant les enfants d'une école ou d'une nursery. Ou peut-être même les attrapant un à un s'ils étaient seuls.

Ensuite, les trafiquants amenaient les gosses sur cette planète déserte pour les conditionner. La plupart des victimes étaient trop jeunes pour comprendre ce qui leur arrivait. Quant aux plus âgés, on les hypnotisait, on les affamait, et on leur lavait le cerveau jusqu'à l'amnésie complète.

Tout ceci, Derry le compléta par bribes en parlant aux androïdes avec lesquels il voyageait. En général, ces derniers étaient d'esprit terne et passif. Ils acceptaient ce qu'on leur avait dit, sans se poser de questions. On les avait fabriqués dans un laboratoire ? Et pourquoi pas ? Après tout, la vérité sur la naissance humaine paraît bien incroyable à beaucoup d'enfants.

La couleur bleue : ce fut un autre problème dont Horn trouva la solution par recoupements. On injectait aux enfants une protéine en suspension, capable de réagir au contact des sécrétions du derme. Elle se fixait tout en se renouvelant tant que la peau était vivante.

En observant ses compagnons, Derry se demanda souvent s'il y en avait un parmi eux qui serait plus tard un Dordy. Il en voyait plusieurs qui pourraient faire des Berl, d'habiles travailleurs manuels. Mais où étaient les qualités intellectuelles, l'esprit délié que Dordy avait déployés ? Ce problème aussi trouva un jour sa solution. Les enfants kidnappés qui étaient intelligents et précoces étaient très tôt extirpés de la masse. On les envoyait dans d'autres mondes. Ils y recevaient une bonne éducation, subissant une discipline plus subtile que des gifles en pleine figure. Enfin, on les conditionnait avec plus de précautions.

Horn se dit avec un orgueil mêlé d'amertume que son enquête était allée bien plus loin que celle de Lars Talibrand. Lars n'avait jamais vu ce commerce de l'intérieur, comme Horn le voyait maintenant. Mais il avait été assez habile, lui, pour conserver sa liberté.

Horn ne doutait pas de la vérité des paroles prononcées devant lui par l'homme qui le gardait dans le camp des androïdes :

— S'il essaie de se comporter comme un humain, quelqu'un l'abattra. On pensera qu'il est dingue. Et qu'il risque de devenir dangereux.

Sans espoir ! C'était sans espoir ! Pris au piège de sa peau bleue, le jeune homme rageait en silence. Il se demandait s'il n'en viendrait pas à s'ouvrir la gorge.

Les trafiquants de chair humaine déposèrent leur cargaison, par petits paquets, sur différentes planètes. Quand Horn, à son tour, fut débarqué, il crut se trouver sur Vernier. Il n'en fut jamais sûr. Il ne vit jamais autre chose que l'enceinte de l'astroport.

On le sépara de ses compagnons d'origine et on le mêla à un groupe qui devait être d'une qualification plus élevée. Il fut offert et acheté aux enchères. Puis il fut embarqué de nouveau.

Pendant un nombre indéterminé de jours, le faux androïde flotta dans une cage de lanières, respirant un air épaissi par la puanteur des corps entassés.

Puis un jour, Derry se retrouva enfin à l'air pur. Il sortit de la cale et la vue d'un spectacle familial augmenta son désespoir. Le jeune homme se trouvait dans l'enclos réservé aux androïdes sur l'astroport de Newholme. Tout comme la dernière fois, on installait des bâches pour protéger la marchandise de la pluie. Seulement, aujourd'hui, Derry se trouvait au milieu des hommes bleus, grelottant et cherchant un peu de chaleur au contact de ses compagnons.

Il maudit son misérable destin.

Soudain l'espoir éclata comme une nova dans les ténèbres de son esprit. Des hommes approchaient de l'enclos des androïdes. A voix haute, ils discutaient du choix d'un subrécargue pour un voyage vers la Terre.

Et Horn, remplissant d'air ses poumons, rejeta la tête en arrière et hurla :

— Dize !

L'ENCLOS DE NEWHOLME

Dize faisait partie d'un groupe de trois hommes qui se tenaient contre les barbelés de l'enclos. Tandis que Horn essayait de se frayer un chemin à travers la masse compacte des androïdes la voix du navigateur de l'espace lui parvint de nouveau clairement. Tourné vers l'un de ses compagnons, Dize répétait :

— Vous n'avez rien entendu, Kyer ?

Kyer ! C'était le nom que Derry avait lu sur la lettre trouvée dans la poche de l'homme qui avait essayé de le kidnapper. Ainsi Kyer était là, sur l'astroport de Newholme. Derry avait oublié ces lettres. Il se demanda pendant un court instant ce qu'elles étaient devenues. Elles étaient sûrement tombées en possession de Jan Talibrand.

Kyer était un petit homme au regard vif. Il tourna les yeux dans la direction des androïdes et son visage révéla une certaine anxiété.

— Ce n'est rien, monsieur Dize, affirma-t-il. Il y en a un qui hurle, je suppose. Alors, vous venez ? Horn réussit à parvenir aux barbelés.

— Dize ! Appela-t-il encore. Dize ! Venez par ici et regardez-moi !

Cette fois, les yeux vifs de Kyer se posèrent sur le visage de Horn. Une série de pensées terrifiantes sembla lui traverser l'esprit.

Le troisième homme du groupe était un officier de l'astroport. Il paraissait gêné et déconcerté.

Dize, après un coup d'œil sur le visage bouleversé de Kyer, s'achemina résolument vers les barbelés. Dans un sursaut de désespoir soudain, Kyer lui saisit le bras. Dize se secoua brusquement, repoussa Kyer et s'arrêta en face de Horn. Kyer, derrière lui, balbutiait on ne sait quoi.

Le regard de Dize se promena sur le visage de Horn. Il le scruta d'une façon presque tangible.

— Vous ne me reconnaissez pas ? souffla Horn. Après un long, un terrible silence, Dize fit signe que si.

— Tu es Derry Horn. Par toutes les étoiles, je veux savoir pourquoi ce bâtard de Kyer essaie de te vendre comme androïde.

Dize pivota sur ses talons et ordonna sèchement à l'officier du spatioport :

— Mettez Kyer en état d'arrestation ! Et faites sortir ce type de la cage. Ce n'est pas un androïde. C'est un homme. Je l'ai amené de la Terre sur mon spatonef. Il y a de cela moins de trois mois.

L'officier du spatioport ouvrit la bouche, comme pour protester. Mais il ne dit rien. Enfin, il sortit un pistolet de sa ceinture et le braqua dans la direction de Kyer. Mais ce dernier avait déjà compris qu'il était fichu. Sa bouche fit la même grimace convulsive que celle de Udd lorsqu'il s'était suicidé sur ce même astroport.

— Dize ! appela-t-il encore. Dize ! Venez par ici et regardez-moi !

Cette fois, les yeux vifs de Kyer se posèrent sur le visage de Horn. Une série de pensées terrifiantes sembla lui traverser l'esprit.

Le troisième homme du groupe était un officier de l'astroport. Il paraissait gêné et déconcerté.

Dize, après un coup d'œil sur le visage bouleversé de Kyer, s'achemina résolument vers les barbelés. Dans un sursaut de désespoir soudain, Kyer lui saisit le bras. Dize se secoua brusquement, repoussa Kyer et s'arrêta en face de Horn. Kyer, derrière lui, balbutiait on ne sait quoi.

Le regard de Dize se promena sur le visage de Horn. Il le scruta d'une façon presque tangible.

— Vous ne me reconnaissez pas ? souffla Horn. Après un long, un terrible silence, Dize fit signe que si.

— Tu es Derry Horn. Par toutes les étoiles, je veux savoir pourquoi ce bâtard de Kyer essaie de te vendre comme androïde.

Dize pivota sur ses talons et ordonna sèchement à l'officier du spatioport :

— Mettez Kyer en état d'arrestation ! Et faites sortir ce type de la cage. Ce n'est pas un androïde. C'est un homme. Je l'ai amené de la Terre sur mon spatonef. Il y a de cela moins de trois mois.

L'officier du spatioport ouvrit la bouche, comme pour protester. Mais il ne dit rien. Enfin, il sortit un pistolet de sa ceinture et le braqua dans la direction de Kyer. Mais ce

dernier avait déjà compris qu'il était fichu. Sa bouche fit la même grimace convulsive que celle de Udd lorsqu'il s'était suicidé sur ce même astroport.

Empêchez*le de faire ça ! cria Horn. Il a du poison caché dans une dent.

— Trop tard, fit Dize sombrement.

Il fit un pas en avant et agrippa Kyer avant qu'il ne s'écroule :

— Dommage, Horn, j'aurais aimé que tu me préviennes plus tôt. Hé ! Vous ! cria-t-il de nouveau à l'adresse de l'officier, faites sortir mon ami de là comme je vous l'ai dit. Grouillez-vous un peu.

De mauvaise grâce, l'officier s'exécuta. Il tint à garder son pistolet braqué sur Horn. Le jeune homme sortit de la cage en boitant. Les autres androïdes, les autres androïdes, s'agitaient, parlaient à voix basse. Ils semblaient fascinés par cette scène.

Dize s'avança pour soutenir Horn.

— Viens, fit-il. Tu m'as l'air d'être dans un triste état. Que s'est-il passé ? Comment se fait-il que ce salaud essayait de te faire passer pour un androïde ? Est-ce qu'il savait que tu es un être humain ?

— Il n'existe pas d'androïdes, répondit Horn d'une voix faible. Ils sont tous humains. Tous. J'ai été jusqu'à l'endroit où on les fabrique. Ils sont kidnappés par groupes entiers sur des planètes éloignées, puis stérilisés et teints. Finalement, on les expédie sur la Terre comme produits manufacturés. J'ai vu tout cela. Voilà ce que Lars Talibrand avait découvert. Et voilà pourquoi on l'a tué.

— Quoi ?

L'officier de l'astroport intervint.

— Les épreuves que ce malheureux a subies ont dû lui troubler le cerveau. Ce qu'il raconte est parfaitement invraisemblable. Si une chose pareille existait, on l'aurait remarquée depuis longtemps.

— Sans blague ?

Horn leva des yeux brûlants vers le visage de l'autre.

— Quel pourcentage touchez-vous sur les cargaisons d'androïdes qui transitent par Newholme ? Dize, emmenez-moi aux autorités gouvernementales aussi vite que possible. Je dois aller à Creew'n Dith pour régler son compte à l'homme qui m'a vendu aux marchands d'androïdes. Je veux le mettre en pièces de mes propres mains.

Dize contempla le cadavre de Kyer et prit rapidement sa décision.

— Le capitaine Larrow m'attend pour amener la cargaison à bord du spationef. Mais je ne peux pas te laisser comme ça. Tu as besoin de moi pour témoigner de ton identité. Reste ici pendant que je vais aviser le vieux qu'il va lui manquer quelqu'un pour ce voyage. Et je reviens te prendre aussitôt.

*

* *

Les officiels de Newholme, convoqués par Dize, avaient une allure tranquille et prospère. Après avoir écouté Derry Horn, ils échangèrent des coups d'œil entendus. Puis, celui qui présidait la réunion toisa Horn avec indulgence.

— Ainsi, vous prétendez avoir été kidnappé par ce notable de Creew'n Dith. Puis envoyé dans une usine d'androïdes, monsieur Horn ? Et, ensuite, on aurait essayé de vous faire passer pour un de ces êtres artificiels...

— Cessez de dire *artificiel* ! interrompit Horn. Je vous affirme que ce sont des enfants humains. Je ne sais pas exactement où ces salauds les prennent mais ils en ont enlevés dans une planète aussi proche d'ici que Creew'n Dith.

Il y eut un nouvel échange de regards entendus. L'homme qui était assis au centre du groupe se pencha pour s'adresser à Dize à travers la table.

— Monsieur Dize, articula-t-il lentement. Votre ami ici présent a sûrement subi un choc considérable. Vous devriez l'emmener chez un psychiatre que nous allons vous recommander et qui l'aidera à se remettre de son atroce expérience.

— Mais ce qui est important, c'est d'arrêter ce trafic ! cria Horn. J'aurai le temps de récupérer lorsque ces négriers auront été mis hors d'état de nuire !

Un profond sentiment de découragement envahit le jeune Terrien devant le regard froid des officiels. Un autre représentant de Newholme prit la parole :

— Voyons, monsieur Dize, il y a longtemps que vous participez au commerce des androïdes. Vous avez donc la compétence nécessaire pour apprécier ce que Fon demande de nous. Ce... cet *homme*, Horn...

L'homme jeta un coup d'œil significatif sur la peau bleue de Horn.

— Enfin, ce Horn demande que nous interrompions pratiquement nos échanges économiques avec la Terre. Pourquoi le ferions-nous, alors qu'il n'y a pas un seul produit dont le transit soit aussi rentable que celui des androïdes ?

— Vous, vous vendriez votre propre fils comme androïde ! fit Horn avec violence. Sortons d'ici, Dize.

Après avoir quitté les bâtiments du Ministère du Commerce, Dize demeura longtemps silencieux. Une fois dans la rue, il commença d'un ton pensif :

— C'est tout de même une histoire fantastique, n'est-ce pas ? Comment diable un trafic comme celui-là a-t-il pu prospérer pendant des années ?

— Facilement.

Horn s'exprima d'un ton las. Il avait l'impression d'avoir tourné et retourné le problème des centaines de fois pendant les longs jours solitaires qu'il avait passés, captif, au milieu de la cargaison d'androïdes.

— Une partie des androïdes provient de planètes aussi proches que Creew'n Dith, Vernier, Arthworld ou Lygos. Depuis l'intervention de Lars, les enlèvements ont dû diminuer dans ces systèmes. Mais, avant, leur nombre était probablement considérable.

Les yeux de Derry ne voyaient pas la morne rue grise délavée par la pluie. Il était entièrement absorbé par son récit.

— Mais je ne vous apprendrai rien, Dize, en vous rappelant que l'humanité s'est étendue toujours plus loin dans la galaxie. Au début, la Terre s'intéressait à ses colonies sur les planètes lointaines. Puis les liens se rompirent avec la métropole. Prenez Newholme, par exemple. C'est devenu un monde confortable, indépendant. Admettez que personne ici ne s'intéresse au sort des autres planètes colonisées en même temps que celle-ci. Vous m'avez montré une carte, lors de mon dernier voyage. Au-delà de Vernier et de Creew'n Dith, elle ne présentait que des positions supposées. Cependant, si quelqu'un avait pris la peine de se renseigner, il aurait été facile de vérifier chaque apparition nouvelle sur la carte. L'ennui, c'est que les gens ne sont pas assez curieux.

» Là-bas, sur la frange galactique, la vague des émigrants gagne toujours du terrain. Durant les deux ou trois siècles qui ont suivi l'établissement de votre carte, une douzaine de nouveaux mondes ont dû être ajoutés au compte des colonies, sans même que la nouvelle en parvienne jusqu'à Newholme. Et je ne parle pas de la Terre. Or, c'est en faisant des razzias sur ces planètes à moitié sauvages, que les négriers rassemblent leurs stocks.

— Ainsi, il n'y a jamais eu d'androïdes ? On n'en a jamais fabriqués ?

Horn secoua la tête.

— Si bien sûr. On a dû le faire, il y a très longtemps. Et c'était sûrement sur la Terre. Car cela impliquait une main-d'œuvre d'une grande technicité et des connaissances biochimiques très avancées. Le coût de ces premiers androïdes devait être fabuleux. C'était une fabrication complètement non viable du point de vue économique. Or, connaissant les Terriens, je pense que la demande devait être énorme. Un jour, un salaud plus imaginatif que les autres a trouvé la bonne solution au problème. Et il s'est mis à *importer* des androïdes.

» Telle que je l'imagine, cette affaire a dû commencer par un tout petit trafic de kidnapping. Le profit tiré des enfants enlevés à leur famille devait simplement grossir les bénéfices. Mais l'affaire a fait boule de neige. Elle profitait à tout le monde, et pas seulement aux kidnappeurs. Des mondes comme Creew'n Dith ou Lygos étaient trop pauvres auparavant pour faire du commerce avec leur métropole. Et, maintenant, grâce au transit des androïdes, ils pouvaient acheter des produits manufacturés sur la Terre.

» Le simple trafic d'enfants kidnappés est devenu un commerce d'esclaves sur une grande échelle. Les cerveaux qui l'organisent s'assurent du secret le plus complet. Leurs agents, groupés en réseaux, ne se connaissent pas entre eux. Les kidnappeurs travaillent très loin, sur des mondes isolés dont peu de personnes connaissent l'existence. Le quartier-général — c'est-à-dire l'endroit où j'ai été emmené — est un centre de triage et rien de plus. Les agents ont ordre de se suicider s'il y a le moindre risque de voir le secret leur échapper. D'ailleurs, tous les agents subalternes vivent sous la menace constante d'être jetés dans la prochaine fournée d'androïdes si jamais ils trahissent.

« Ainsi, il n'existe aucun contact direct entre les kidnappeurs, les conditionneurs et les consommateurs. Aucun, sauf les androïdes. J'ai changé trois fois de mains en cours de route, en comptant Kyer qui essayait de me vendre avec cette fournée. Les groupes

d'androïdes sont soigneusement divisés. C'est une sécurité de plus. Par-dessus le marché, les jeunes androïdes croient fermement qu'ils ont été manufacturés. S'il n'y avait pas eu cette exception qu'a constituée la naissance de Lars Talibrand, cet ignoble trafic aurait pu continuer jusqu'à la fin des siècles.

— Qu'est-ce que tu racontes sur la naissance de Talibrand ? demanda Dize.

Hom lui fit le récit de cette histoire tragique. Dize hocha ! lentement la tête.

— J'ai surpris quelquefois des conversations d'androïdes, commença-t-il. Quand je me trouvais à fond de cale, je les écoutais parler. Il y en avait toujours un ou deux à bord, plus évolués que les autres, et qui avaient déjà vécus dans des casernes ou fait des stages pour spécialisation. C'était toujours ceux-là qui faisaient circuler une certaine légende parmi les autres. Ils en parlaient à voix basse et se taisaient aussitôt qu'ils étaient surpris par un être humain.

» D'après cette légende, certains d'entre eux sont de naissance humaine. On leur conseille de travailler avec patience, de bien se conduire pour éviter d'être tués. On leur promet qu'un homme — maintenant je pense qu'il s'agissait de Talibrand — viendra un jour leur dire qu'ils sont réellement humains. Alors ils pourront se laver avec un produit spécial qui effacera tout le bleu.

Le navigateur de l'espace haussa les épaules.

— Nous n'avons jamais prêté attention à cette histoire. Nous pensions qu'il s'agissait d'une sorte de propagande destinée à faire travailler les androïdes.

— Ça concorde, fit Horn sombrement. Il devait bien s'agir de Talibrand. Mais je n'ai rien entendu dire sur un procédé qui permette d'effacer tout ce bleu. Et toi ?

— Non, répondit Dize.

Horn revint à son premier sujet.

— Personne ici ne voudra me croire. Personne d'officiel. Mais il y a sur Creew'n Dith un homme. Un certain Braithwin. Lui, il me croira. Je ferais mieux de partir aussi vite que possible pour Creew'n Dith.

— Par quel moyen ? Questionna Dize froidement. Tu as toutes les apparences d'un androïde. Même si je t'accompagne pour jurer que tu es un être humain, pas un capitaine de spationef ne t'embarquera.

— Pas un capitaine ? répéta Horn d'un ton moqueur. Attendez que Shembo revienne. Il me connaît aussi bien que vous. Et il m'emmènera sur Creew'n Dith.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, acquiesça Dize. Pendant que j'y pense, as-tu découvert qui a tué Talibrand ?

— Non, dit Horn. Mais je sais qui a donné les ordres à l'assassin.

— Qui donc ?

— Son frère. Son frère Jan.

18

RETOUR A CREEW’N DITH

Dize emmena de nouveau Horn chez lui.

Sa femme écouta d'un air sombre toute cette histoire. Elle pensait à ses deux fils. Elle pensait aussi au fait que tout le confort dans lequel elle vivait, tout le bien-être matériel que son mari lui avait procuré, avaient été payés au prix de l'esclavage des enfants d'autres femmes.

Elle se montra véhémence dans les louanges qu'elle adressa à Horn pour ce qu'il avait fait.

— Fait ? Mais justement je n'ai rien fait ! objecta Horn vivement. Je me suis cassé la gueule sur des évidences. Et on m'a frotté le nez sur la boue des réalités. D'ailleurs personne n'a encore rien fait. Pas même Lars Talibrand.

— Allons, tu as obtenu pas mal de résultats sans t'en rendre compte, rétorqua Dize. Tu leur as coûté trois agents à Newholme. Et tu vas démolir Jan Talibrand sur Creew’n Dith.

— Si j'arrive jamais là-bas, répondit Derry morose.

— J'irai à l'astroport dès que l'atterrissage de Shembo sera signalé pour être sûr de ne pas le rater. Malheureusement, il se peut que ce ne soit pas de sitôt, annonça Dize en fronçant les sourcils.

— Il doit tout de même y avoir quelque chose que nous pouvons faire ! Riposta la femme de Dize. Si nous répandions la vérité les gens refuseraient le passage des androïdes sur les astroports.

— Évidemment, cela pourrait handicaper les trafiquants, admit Horn. Sur Creew'n Dith, Braithwin m'a dit qu'on avait envisagé quelque chose de ce genre. Mais Jan Talibrand les avait dissuadés.

— Même si cela marchait, ça n'affecterait pas les Terriens, fit pertinemment Dize.

— C'est vrai, reconnut Derry. Sur la Terre, les androïdes font partie de notre vie. Nous Irs considérons comme à peine supérieurs aux robots. Ils assurent tous les travaux sales et fastidieux qu'un être humain aurait honte de faire. Leur peau bleue libère notre conscience, tout au moins dans la mesure où on réfléchit à la question. Même ici, les gens ne se laisseront pas émouvoir facilement : il y a ce facteur économique que les types de votre Ministère du Commerce nous ont jeté à la figure.

— Je ne vous crois pas. Vous n'avez qu'à emmener des témoins de bonne foi voir l'endroit où ces malheureux enfants sont teints en bleu, insista la femme de Dize.

— Mais où est-ce ? lança Derry. Je n'en sais rien ! J'y suis allé. Mais je n'ai même pas pu apercevoir la disposition des étoiles dans le ciel. Parmi cent soleils, comment pourrais-je savoir quel est celui autour duquel ce monde gravite ? J'en ai peut-être vu deux kilomètres carrés de cette planète, tout au plus !

La femme de Dize s'obstina :

— Et si vous disiez la vérité aux androïdes ?

— Je crains que cela ne donne rien. Je vous assure qu'ils croient à l'histoire de leur naissance. Comme ils sont tous stériles, ils ne peuvent même pas concevoir le processus humain de la reproduction.

Le jeune homme arpentait nerveusement la pièce :

— A mon avis, la seule solution possible sera de pourchasser les marchands d'androïdes, de les traquer le plus loin possible. Il faudra rétablir le contact avec les mondes qui ont été colonisés et dont on n'a plus entendu parler. Nous pouvons nous emparer d'hommes comme Jan Talibrand, Kyer, Udd, Cavelgrune. La plupart d'entre eux tomberont parce qu'ils feront un jour un faux-pas et que nous serons là pour les guetter. Mais le trafic continuera. Tant que nous n'aurons pas arraché les racines, ça repoussera comme du chiendent.

*

* *

Derry n'avait pas tort sur ce point. Deux jours plus tard, on attentait à sa vie, ce qui prouvait que la mort de Kyer et de ses associés n'avait que légèrement atteint le réseau des négriers à Newholme.

Une petite bombe fut jetée d'une voiture dans la pièce qui occupait la façade de la maison de Dize. Par miracle, elle tomba dans un conduit de chauffage et elle explosa dans les chaudières du sous-sol. Elle secoua toute la maison sans causer d'autres dommages.

Les Dize firent immédiatement appeler la police. Horn émit des doutes cyniques quant au résultat de cette démarche.

— Sur la Terre, leur rappela-t-il, le premier agent des marchands d'esclaves que j'ai rencontré était précisément un inspecteur de police. Ne vous faites pas trop d'illusions.

Le jeune homme tira profit de l'événement en laissant croire qu'il avait été sérieusement touché. Il persuada Dize, sa femme et ses enfants, de se montrer en public couverts de bandages. Quant à lui, il se tint hors de vue.

Avec impatience, Derry attendit un nouveau geste de la part des trafiquants. Mais rien ne vint. Il supposa qu'ils attendaient des instructions de Creew'n Dith. Jan Talibrand devait maintenant avoir appris la fuite de son prisonnier. Il devait suer de peur à l'idée de voir Horn revenir à Creew'n Dith pour le dénoncer.

C'était précisément ce que le jeune homme mourait d'envie de faire.

La police n'avait toujours pas identifié les coupables de l'attentat, lorsque Dize annonça en jubilant l'atterrissage imminent de Shembo. Il se rua à l'astroport pour chercher le capitaine.

Ce fut un Shembo anormalement sobre et calme qui écouta le récit de Horn.

— Ceci explique pas mal de choses bizarres, conclut finalement le Creew'n Dithien.

— Quelles choses bizarres ?

Horn se pencha en avant.

— Vous savez bien, monsieur Horn, que le plus grand astroport de Creew'n Dith, celui sur lequel je me pose, appartient à la famille Talibrand. On a beaucoup parlé de votre disparition. Jan Talibrand, lui, dit que vous l'avez insulté, que vous avez abusé de son amitié. Les autres croient que vous êtes parti à la recherche d'un enfant kidnappé. Tout de même, des choses bizarres se passent. Par exemple, chaque fois que des androïdes arrivent au port, Jan Talibrand vient les voir. C'est bizarre ça, non ? Les hommes de Talibrand obligent tout mon équipage à se laver les mains devant eux pour voir s'ils n'ont pas mis un maquillage pour cacher une peau bleue. Ils font de même pour l'équipage de tous les astronefs.

Shembo avala une généreuse rasade de la boisson poivrée que M^{me} Dize avait apportée et s'enfonça dans son fauteuil avec une expression de contentement. Horn acquiesça lentement. C'était possible. En fait, cela lui suggérait une solution au problème terrien. Le prestige qui s'attacherait au fait de louer un véritable humain pouvait être exploité.

— Je comprends tout, maintenant, reprit-il. Talibrand vous cherche. Ça, on peut dire qu'il vous cherche. Ce pauvre Talibrand est mort de frousse.

— Parfait, fit Horn sans s'apitoyer. Mais ça complique les choses. Comment vais-je faire pour descendre sur l'astroport de Creew'n Dith si Talibrand me guette à ce point ? J'avais pensé utiliser un maquillage quelconque...

Il tendit sa main devant lui et la fixa.

— Mais vous me dites qu'il vérifie ce truc-là aussi.

— Nous trouverons une astuce, fit Shembo. Laissez-moi faire.

— Dites donc, capitaine Shembo, réfléchit Horn. Vous êtes prêt à m'aider. Mais avez-vous réalisé que je vais vous retirer vos moyens d'existence ? Ou du moins que j'essaie de le faire ?

Shembo haussa les épaules :

— C'est dégueulasse, cette histoire que les androïdes sont des enfants humains. Ça me rend malade. On trouve toujours quelque chose à vendre et à acheter. D'ailleurs, j'ai une idée. Les gens aiment bien avoir d'autres gens qui travaillent pour eux. Comme sur Creew'n Dith. Toutes les grandes familles ont des serviteurs. Alors, peut-être que les Terriens seront contents de louer de véritables êtres humains. Et moi, je les transporterai d'une planète à l'autre. .

Mais ceci était un projet à longue échéance. D'ailleurs, pour l'instant, il se fichait profondément de ruiner toute la structure économique du commerce galactique pourvu qu'il puisse arrêter le trafic des androïdes.

Il s'aperçut que Shembo hochait la tête comme un bouddha.

— Ça y est; j'ai une idée ! déclara le Creew'n Dithien. Je sais comment vous amener sain et sauf jusqu'à Braithwin.

*

* *

Le point essentiel du plan de Shembo était le minutage de son atterrissage. Son astronef devait aborder le spatioport situé sur les terres de Talibrand au cours de la nuit. Il se poserait deux ou trois heures avant l'aube, pendant ce temps mort où les esprits sont lents et les corps fourbus. C'était aussi le moment où Jan Talibrand serait le moins disposé à mener l'inspection personnelle qu'il s'était lui-même imposée.

Cette fois, l'astronef ne transportait pas d'androïdes. Il n'y avait à bord qu'un seul homme à peau bleue. Mais celui-là c'était de la dynamite.

La fusée toucha terre. Les gardes de l'astroport, arrachés à leur sommeil, arrivèrent en grommelant. Ils firent sortir l'équipage pour le soumettre aux vérifications nouvellement instituées.

Dissimulé dans l'ombre de la cale, Horn attendait la diversion qu'il avait soigneusement préparée avec Shembo.

Soudain, un vacarme se produisit à l'autre bout de la fusée. Ces voix crièrent en Creew'n dithien. Quelqu'un se mit à courir sur la piste. Un projecteur s'alluma. Fusils braqués, les gardes accoururent, laissant sans surveillance la porte près de laquelle se trouvait Horn.

Dès que ces hommes furent hors de vue, Horn sauta à terre et courut, tête baissée, à travers la piste.

Les gardes revinrent. Ils s'étaient rendu compte qu'ils avaient pourchassé un des hommes de Shembo qui avait joué les ivrognes et qui se marrait du succès de sa plaisanterie. Cependant Horn était déjà en sûreté, caché sous une bâche entre deux monticules de marchandises.

Maintenant, si les gardes entendaient un bruit suspect, ils se méfieraient. Ils auraient peur de se rendre ridicules une seconde fois.

D'ailleurs, ils avaient entraîné Shembo et son équipage au bureau des autorités de l'astroport. La grosse voix de Shembo résonnait d'un bout à l'autre de la piste d'atterrissage.

Horn rampa avec mille précautions en direction de la sortie. L'homme de garde ne le vit pas passer.

Après quoi, le jeune homme courut à travers la ville. Il retrouva difficilement ses points de repère dans le noir. Mais il parvint finalement dans le quartier où habitait Braithwin. Une aube d'un gris sale se levait. Il y avait heureusement peu de gens dans les rues. Lorsqu'il rencontrait quelqu'un, Horn se rejetait dans l'ombre pour dissimuler sa peau bleue.

Au contraire de Jan Talibrand, Braithwin n'éprouvait pas le besoin d'entourer sa demeure d'une garde armée. Horn atteignit sans encombre la porte du bâtiment. Il se mit à tambouriner avec son poing.

Un portier aux yeux bouffis de sommeil vint ouvrir. Voyant un androïde sur le seuil, il cracha une insulte et fit mine de refermer.

— Il faut que je voie le Conseiller Héréditaire Braithwin ! ordonna Horn. S'il dort encore, réveillez-le !

— Tu es complètement fou ! dit le portier. On est en pleine session du Conseil Héréditaire. Le Conseiller s'est couché tard. Et il siège tout à l'heure avec les autres Conseillers.

— Parfait, déclara Horn avec un sourire de satisfaction. Allez lui dire que j'ai un message qui vient d'un mort. Un message de Lars Talibrand.

A contrecœur, le portier obéit. Lorsqu'il revint, le changement d'expression de son visage était presque comique.

— Prenez la peine d'entrer, fit-il en avalant péniblement sa salive. Le Conseiller Braithwin est prêt à vous entendre.

Dans le grand hall, Horn trouva Braithwin, le visage gonflé de sommeil. Le Conseiller poussa un cri de surprise à la vue de Horn qu'il croyait mort depuis longtemps.

Ce fut là, debout, qu'il écouta jusqu'au bout d'un air sombre le récit des aventures de Derry.

— Le Conseil Héréditaire se réunit aujourd'hui, annonça-t-il. Nous sommes venus de tous les coins de Creew'n Dith afin d'organiser l'année nouvelle pour notre planète.

Il acheva solennellement :

— Mais d'abord, nous allons rendre un jugement.

19

L'INCENDIE

Il y avait vingt Conseillers Héréditaires. Deux d'entre eux étaient très âgés, deux plutôt jeunes. Les autres avaient environ l'âge de Braithwin.

Une table avait été installée à leur intention dans le grand hall. Devant chaque siège étaient disposés des plumes, du papier et un paquet de rapports imprimés. Les conseillers commencèrent à arriver dans la salle une heure et demie après le lever du soleil. Ceux qui habitaient à une journée de la ville arrivaient en voiture, bâillant et s'étirant, fatigués d'avoir voyagé toute la nuit. Au contraire, ceux qui habitaient plus loin avaient dormi chez Braithwin. Ils étaient frais et dispos pour saluer le jour nouveau.

Braithwin les accueillit un à un lorsqu'ils apparurent dans le hall. Les uns allèrent se réchauffer près de la cheminée. D'autres mangèrent un déjeuner rapide que de jeunes servantes leur offraient sur des plateaux. On mit en perse un tonneau d'aigre bière Creew'n dithienne.

Jan Talibrand arriva le dernier alors que Braithwin avait déjà pris place à la tête de la table. On entendit sa voiture freiner. Puis Talibrand, rasé, parfumé et magnifiquement habillé, fit une entrée de parade.

Seuls, les cernes sombres qui entouraient ses yeux trahissaient la terreur mortelle dans laquelle il avait vécu pendant ces dernières semaines.

Talibrand prit sa place à la table au milieu des murmures de bienvenue des autres conseillers. Il fixa Braithwin, attendant que celui-ci ouvre la séance. Les yeux des deux

hommes se croisèrent un court instant. Puis Braithwin se leva pour prononcer le discours traditionnel qui ouvrait la séance.

— Ce jour, nous, conseillers héréditaires de Creew'n Dith, ici réunis, allons délibérer au sujet de notre peuple, de ses affaires, de ses moyens d'existence. De la marche de notre justice, de l'accroissement de notre prospérité. Là où il y a faillite des affaires, la vie s'éteint, la justice manque, la prospérité s'évanouit, la paix laisse place à la guerre. Je suis Braithwin. Je m'engage à remplir fidèlement mes devoirs en tant que membre de ce Conseil.

Braithwin se tourna vers l'homme qui était à sa gauche. Celui-ci se leva pour prêter serment à son tour. Chacun des conseillers en fit autant. Braithwin les regarda l'un après l'autre jusqu'à ce que le dernier, Talibrand, se lève :

— Je suis Talibrand. Je m'engage à remplir fidèlement mes devoirs en tant que membre de ce conseil.

Y avait-il de l'insolence dans ce ton égal ? Braithwin détourna les yeux. Il compulsa les papiers qui étaient étalés devant lui. Il sentait son cœur battre et se passa la langue sur les lèvres avant de parler.

— Je déclare la présente session ouverte. Et tout d'abord, je mets en accusation un membre de notre assistance. J'ai nommé Jan Talibrand, de la famille des Talibrand.

Les conseillers fixaient Braithwin, la bouche ouverte de surprise. Talibrand était devenu complètement blanc. Mais il ne bougeait pas un muscle.

Jusque-là, Braithwin avait presque ânonné. Mais soudain il se mit en colère, ce qui lui donna une certaine éloquence.

— J'accuse d'abord Jan Talibrand d'avoir conspiré avec d'autres, citoyens ou non de cette planète, dans le but d'enlever des êtres humains, et particulièrement des enfants, pour les vendre en esclavage.

» Deuxièmement, je l'accuse d'avoir conspiré avec d'autres, citoyens ou non de cette planète, pour faire assassiner son frère, Lars Talibrand, citoyen de la galaxie.

» Troisièmement, je l'accuse d'avoir lui-même, et de son propre chef, enlevé et vendu en esclavage le dénommé Derry Horn, citoyen de la planète Terre.

Braithwin dut à nouveau s'humecter les lèvres. Puis il regarda Talibrand droit dans les yeux.

— Jan Talibrand, quelle est votre réponse à ces charges ?

Tous les regards se tournèrent vers l'accusé. Mais il n'y prêta aucune attention. Il se leva lentement, les yeux fixés sur quelque chose qu'il voyait derrière Braithwin. Les autres conseillers se retournèrent. Un androïde à la peau bleue, à la barbe noire, sortait du bureau de Braithwin. Les yeux menaçants, il leva un bras et le dirigea droit sur Talibrand.

Les nerfs de Talibrand lâchèrent. Avec une exclamation qui ressemblait à un sanglot, il pivota sur ses talons et sortit du hall en courant.

— Arrêtez-le ! Crièrent plusieurs voix.

Il était trop tard. Quand les premiers poursuivants atteignirent la porte, la voiture de Talibrand avait déjà démarré.

Il y eut un brouhaha général que domina la voix autoritaire de Braithwin.

— Talibrand se rend certainement à son domaine. Nous l'y retrouverons plus tard. Il faut d'abord que vous entendiez en détail les charges portées contre lui. Voici un androïde qui n'est pas un androïde mais un homme. C'est Derry Horn, dont vous avez entendu parler.

Braithwin se tourna alors vers Horn et lui traduisit en langage terrien les événements qui venaient de se dérouler. Certains détails, en effet, avaient échappé au jeune homme.

Le doyen du Conseil, qui n'avait pu extirper ses vieux os de son fauteuil pour courir après Talibrand, toussa et demanda qu'on entende le récit du témoin.

Ce fut ainsi que, avec l'aide de Braithwin qui traduisait sa déposition au fur et à mesure, Horn cloua le cercueil de Talibrand.

*

* *

Quand les conseillers arrivèrent aux grilles du domaine de Talibrand, ils les trouvèrent barricadées. Malgré le pouvoir dont disposait le Conseil Héréditaire, on refusa de répondre à ses représentants. Ceux-ci seraient retournés en ville pour discuter de leurs travaux et auraient remis le procès de Talibrand à la clôture de la session si un coup de feu n'avait retenti.

La balle était destinée à Horn. Mais elle rencontra le ventre du doyen du Conseil.

Après cela, personne ne mit plus en doute la culpabilité de Talibrand.

Comme s'il comprenait qu'il n'avait plus rien à espérer ni à épargner, Talibrand donna l'ordre de faire feu à volonté. Le Conseil battit précipitamment en retraite pour réunir une troupe et donner le siège au domaine.

Les soldats investirent la propriété à la tombée de la nuit. Ils pratiquèrent deux ou trois brèches dans les murs. Un détachement fut chargé d'attaquer par l'astroport afin de faire diversion.

Braithwin conseilla poliment mais fermement à Horn de se tenir à l'écart des combats.

— J'ai plusieurs excellentes raisons pour cela, fit remarquer le conseiller. D'abord vous êtes trop facile à identifier avec votre peau bleue. Ensuite vous en avez déjà trop fait pour nous pour que nous vous laissions encore servir de cible. Enfin, je vous dirai tout à fait entre nous que nous sommes choqués, bien sûr, que Talibrand ait participé à ce trafic ignoble et qu'il ait fait tuer son frère. Mais ce qui nous importe par-dessus tout, c'est qu'il ait déshonoré le conseil héréditaire de Creew'n Dith. Et c'est à nous d'effacer cette honte.

La nuit fut longue. Mais il ne se passa rien d'important. Les assiégeants avançaient lentement à travers les bois. On entendait le craquement des branches cassées. Et quelquefois le hurlement d'une sentinelle surprise. Dans les champs découverts, les ombres rampaient d'un sillon à l'autre. Mais l'action était lente. Le domaine des Talibrand avait été construit à une époque où un siège n'était pas chose rare.

Lorsque le jour se leva, les défenseurs avaient été repoussés jusqu'à la maison. Très peu de mercenaires de Talibrand avaient survécu aux luttes individuelles dans les bois et dans les champs. Cependant Braithwin soupira et ordonna un retranchement général.

— Cette maison ne tombera que sous un bombardement, déclara-t-il pensivement. Nous ne les aurons pas par la faim car en cette saison ils doivent avoir déjà rentré la plus grande partie de leurs récoltes.

Le conseiller changea soudain de ton.

— Pour l'amour de Dieu, Horn, que faites-vous ici ? S'exclama-t-il.

Il avait braqué son fusil sur le visiteur avant de l'identifier.

— J'avais l'impression que ça se calmait. Je croyais assister à la fin du spectacle, fit Horn avec un peu de moquerie dans la voix.

— Il vous faudra attendre longtemps pour cela, répliqua Braithwin.

Le conseiller contempla la longue maison sans lumière et il expliqua à voix basse au Terrien les difficultés de ce siège.

De temps en temps, chaque fois que l'un des défenseurs croyait avoir décelé un mouvement, un coup de feu partait de l'embrasure sombre d'une fenêtre.

— Naturellement, ce n'est qu'une question de temps, murmura Braithwin. Il va falloir patienter.

— Croyez-vous ? fit Horn d'un ton bizarre. Regardez !

Tout d'abord, Braithwin ne comprit pas ce que le jeune homme voulait dire. Puis il aperçut la colonne de fumée qui montait de l'une des granges.

— Ce feu à l'air d'avoir pris à l'intérieur, fit Braithwin sans trop y croire. Le vent souffle dans la bonne direction. Ils vont être obligés de sortir. Mais qui peut avoir allumé l'incendie ?

— L'un des mercenaires de Talibrand, suggéra Horn.

— Impossible. Les Creew'n Dithien sont loyaux.

Quel qu'en fut l'auteur, le feu remplissait sa tâche. Très vite, des nuages de fumée sortirent des fenêtres, tout le long de la maison. Grâce à la toiture de bois, et à la manière dont toutes les dépendances de la maison étaient reliées entre elles, rien ne devait échapper à l'incendie.

Maintenant, tous les coups de feu provenaient d'une seule extrémité du domaine. Les défenseurs s'étaient groupés. Ils ne pouvaient plus résister à l'étouffement.

Des cris de joie s'élevèrent dans les rangs des assiégeants.

— Quel dommage, murmura Braithwin sombrement. C'était une des plus belles et des plus anciennes demeures de Creew'n Dith.

On se demandait combien de temps les assiégés pourraient tenir le coup. La fumée tourbillonnait maintenant sur toute la longueur de la maison comme à travers une cheminée horizontale. Le toit de la grange où le feu s'était déclaré s'écroula. Les éclairs rougeâtres de l'incendie illuminaient le bas du nuage de fumée.

Soudain, les hautes portes s'ouvrirent brutalement. Un groupe de femmes et d'enfants s'avança sous la protection d'un drapeau blanc. Les assaillants les laissèrent passer et les conduisirent à l'écart dans les champs. On les entendait pleurer et gémir.

Braithwin chercha Horn du regard et fut surpris de ne pas le trouver. Il haussa les épaules et ordonna à ses hommes de surveiller la porte restée ouverte. Talibrand, décidé à vendre chèrement sa vie, devait projeter une dernière sortie désespérée.

Ce ne fut pas long. L'assaut se transforma soudain en mêlée. Seuls les hurlements des mourants donnaient une idée des progrès de la bataille.

Braithwin fut tout à coup saisi d'une crainte. Est-ce que Horn n'allait pas essayer de régler personnellement ses comptes avec Talibrand ? Jurant comme le dernier de ses soldats, le conseiller dégaina son épée et se jeta dans la bagarre. Il bouscula ses propres hommes pour arriver jusqu'à Talibrand.

Jan, le visage pâle et crispé, livrait combat sur la pelouse, devant la grande porte ouverte. Deux de ses fidèles combattaient à ses côtés.

Braithwin bondit en hurlant. Il chargea Talibrand. Sans doute ce dernier était-il épuisé car il n'essaya aucune parade. Avec une facilité dérisoire, l'épée du conseiller lui entra jusqu'au cœur.

Sous le coup d'une surprise intense, Braithwin regarda le cadavre étendu à ses pieds. Il était venu pour secourir Horn. Et il avait abattu Talibrand. Tandis que ses hommes l'entouraient en criant, le félicitant de son triomphe, il leur demanda :

— Où est Horn ?

Personne ne le savait.

20

MODA

La maison Talibrand tout entière était maintenant la proie des flammes. La charpente flambait sur toute sa longueur. Une énorme masse de fumée s'échappait des doubles portes qui avaient livré passage à la dernière sortie des assiégés.

A la lueur du feu, Braithwin fit le tour de la maison. A tous ceux qu'il rencontrait, il demandait des nouvelles de Horn. Le cœur chaviré, il revint à son point de départ sans avoir trouvé le jeune homme.

— Ce jeune idiot aura voulu s'en prendre à Talibrand, pensa-t-il. Et on l'aura mis en pièces. Nous retrouverons son corps dans un fourré.

Le hurlement d'un des soldats vint le tirer de ses pensées. Il se retourna. On lui montra une forme sombre qui sortait de la double porte. C'était Horn, titubant au milieu des tourbillons de fumée et portant une femme dans ses bras.

Le jeune homme refusa qu'on l'aide. Il traversa la pelouse et déposa son fardeau sur le sol.

— Que quelqu'un prenne soin d'elle, ordonna-t-il d'une voix enrouée par la fumée. Elle était la femme d'un type bien.

*

* *

Beaucoup plus tard, devant le Conseil rassemblé, Derry expliqua ce qui lui était arrivé.

— Je m'inquiétais de Moda, commença-t-il. Je suis allé la chercher dans le groupe de femmes et d'enfants qu'on avait laissé sortir de la maison. Le conseiller Braithwin m'avait expliqué qu'un Creew'n Dithien resterait loyal à son maître. Pourtant, c'était bien quelqu'un à l'intérieur de la maison qui avait mis le feu.

— La femme de Lars, murmura Braithwin.

— Oui. Moda Talibrand. Je savais qu'elle haïssait son beau-frère. Quand j'ai vu qu'elle ne se trouvait pas avec les autres femmes, j'ai été persuadé qu'elle avait mis le feu, que Jan l'avait compris et qu'il l'avait abandonnée dans la maison en flammes pour se venger. Je ne me trompais pas.

Il leva son verre de bière. Le liquide lui parut étrangement agréable.

Les conseillers étaient assis dans le hall, installés dans de grands fauteuils, buvant, mangeant et écoutant. Ils avaient eu le temps de se reposer de la bataille depuis la nuit précédente. Mais ils portaient encore sur leur visage des traces de fatigue. Ils se rafraîchissaient tout en reprenant leur session interrompue.

Braithwin s'éclaircit la voix.

— Je propose de mener cette discussion en langue terrienne en l'honneur de notre distingué visiteur Derry Horn. Première motion : le transit des soi-disant androïdes n'est plus autorisé sur les astroports Creew'n dithiens. Et, désormais, le fait pour un citoyen Creew'n dithien, de participer au commerce des soi-disant androïdes sera considéré comme un délit. D'accord ?

Toutes les mains se levèrent.

— Deuxième motion : Derry Horn, citoyen de la Terre est promu citoyen d'honneur de notre planète. D'accord ?

De nouveau, toutes les mains se levèrent.

— Troisième motion : Jan Talibrand est déchu du rang de conseiller héréditaire.

Une troisième fois, l'approbation fut générale.

— C'est bien, fit Braithwin en se rasseyant. Nous nous occuperons plus tard de remplacer Jan Talibrand. Pour l'instant, Derry Horn, j'ai une proposition à vous soumettre. Qu'allez-vous faire au sujet de la couleur de votre peau ? Après tout, c'est ce qui représente l'androïde dans l'esprit de la masse, que ce soit sur votre monde ou sur le mien. Vous devez vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

Horn baissa les yeux, regardant ses mains bleues.

— Pour autant que je sache, dit-il, c'est impossible. Braithwin palpa l'une de ses poches et en sortit l'étui gris qui avait appartenu à Lars Talibrand.

— En tant qu'ami d'un citoyen de la galaxie, dit-il avec un clin d'œil, je pense que vous trouverez qu'un autre citoyen de la galaxie sera disposé à venir à votre aide. Vous le savez peut-être, il existe sur la planète Vernier un biochimiste, appelé Gayk, qui avait reçu les mêmes honneurs que Lars Talibrand. Nous vous enverrons le voir. Et nous pensons qu'il trouvera un antidote à cette maladie bleue.

Braithwin se carra confortablement dans son fauteuil et tendit le passeport à Horn.

— Je pense, messieurs, que nous sommes tous d'accord. Personne n'est plus digne que ce jeune Terrien de conserver le certificat de citoyenneté de Lars Talibrand.

Des signes d'approbation lui vinrent de toute la salle.

— Et après, que ferons-nous ? demanda-t-il. Horn se leva et arpenta la pièce.

— Je ne sais pas. Il faut supprimer complètement ce racket. Il sera peut-être suffisant d'interdire aux trafiquants l'usage des astroports dans tous les mondes civilisés. Sinon... Mais nous verrons plus tard.

— Je suis tout à fait d'accord. J'aimerais que vous veniez quelques instants dans mon bureau.

Intrigué, Horn obéit. Il entendit quelques rires discrets s'élever derrière lui alors qu'il pénétrait dans la petite pièce.

Moda Talibrand se leva pour l'accueillir. Elle avait quitté ses vêtements de deuil et repris la robe blanche des femmes de sa planète. Son visage exprimait un bizarre mélange de chagrin et de sérénité.

Il y eut un long silence entre eux.

Finalement, elle parla d'un ton si naturel qu'on aurait pu croire qu'elle reprenait une longue conversation qui n'avait été interrompue que pour un moment.

— Quand je me suis mariée, j'ai considéré que mon mari était supérieur à tous les hommes que j'aurais pu rencontrer. Je réalise maintenant que j'ai dû le juger par rapport à son frère. Car je suis persuadé qu'il y a plus d'un homme dans la galaxie qui serait aussi bon que Lars Talibrand. J'en ai rencontré un autre. Et s'il y en a deux, si proches l'un de l'autre il doit y en avoir beaucoup.

Une boule se forma dans la gorge de Horn. Il ne pouvait pas parler. Il pensait à un homme aux cheveux roux, gisant inanimé sur le parquet d'une chambre d'hôtel, un poignard dans la poitrine.

*

* *

La nouvelle se répandit.

On avertit le capitaine Shembo des nouveaux règlements sur le transit des androïdes. On le plaignit de perdre ses moyens d'existence. Il sourit et haussa les épaules.

— On trouvera toujours des choses à vendre et d'autres à acheter, répondit-il.

Sur quoi, il se mit en quête d'un produit de remplacement.

La nouvelle atteignit un monde où les vaisseaux interstellaires atterraient dans un bassin de sel gemme, auprès d'une mer paresseuse. Il souffla un vent de terreur. Ceci arriva sur d'autres mondes aussi.

Cependant, sur ArthworId, Lygos, Vernier, la nouvelle fit l'effet du soleil traversant les nuages. Et il en fut ainsi sur d'autres planètes dont le nom n'était connu que de peu de gens. L'une de ces planètes s'appelait LostworId.

Quand Dize fut mis au courant, il s'exclama :

— Bon Dieu ! Je n'aurais jamais cru que Derry réussirait !

Renonçant à l'idée de devenir capitaine de son propre spationef, Dize se mit à la recherche d'un boulot par lequel il réparerait sa participation involontaire au trafic des esclaves.

La nouvelle parvint sur la Terre. Le père de Horn alla trouver le terrible grand-père et lui annonça d'un air inquiet :

— Cette espèce de tête brûlée que j'ai pour fils a l'air d'avoir fait quelque chose de remarquable.

— Il a surtout coulé un tas d'affaires, grogna le vieux qui était en train d'étudier les rapports selon lesquels Vernier, Arthworld et Lygos avaient banni les trafiquants d'androïdes.

Puis les deux hommes levèrent les yeux en même temps sur leur fidèle androïde Rowl et se demandèrent silencieusement :

— Est-ce qu'il est au courant ?

Mais nulle part la nouvelle n'alla plus vite que parmi les androïdes. Elle avait déjà couru le long de toutes les routes commerciales avant que la première interdiction de transit ne soit proclamée.

Les androïdes se communiquaient toutes leurs informations de bouche à oreille. Quand la nouvelle arriva sur la Terre, Berl la communiqua à un conducteur de camion qui habitait la même caserne que lui. Ce camion servait au ramassage des ordures et desservait l'hôtel dans lequel Lars. Talibrand était mort.

Le lendemain matin, le conducteur du camion annonçait à son tour la nouvelle à Dordy.

— Voyez-vous ça ! Continua le conducteur très excité. Je n'aurais jamais su que cette espèce de fils à papa gagnerait la partie ! Qu'est-ce que tu vas faire, toi, Dordy, quand la nouvelle va être officielle ? Il faudra bien qu'ils abolissent les règlements qui nous concernent. Moi, tout d'abord, je vais...

Le conducteur de camion fit une liste de projets qui n'auraient été possibles que si les androïdes étaient libérés des lois naturelles en même temps que des lois humaines. Quand il eut terminé, il questionna de nouveau Dordy. Celui-ci répondit comme un homme qui a longtemps mûri son projet, tout de suite, et sans hésitation

— Je vais lancer un mouvement pour faire de Derry Horn un citoyen de la galaxie !

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher) France. — 6-1960

Dépot légal : 2^e trim, 1960. N° d'imp. 1007

IMPRIMÉ EN FRANCE

DERNIERS PARUS

146 Michel Averlant	MALAISE A MILAN
147 Jonathan Stagge	LE TAXI JAUNE
148 Bruno Bax	H ET L'ACCUSÉE DE VARSOVIE
149 Roland Pignet	TROIS COUPS POUR L'ÉPERVIER
150 Dominique Dorn	LE RÊVE DE CORINNE
151 Frank Gruber	LA PLUME ÉCARLATE
152 André Helena	LE FILET
153 Bernard Cheyenne	SUR LES TOITS DE PARIS
154 Anthony Morton	LE BARON PASSE LA MANCHE
155 Costa de Loverdo	LE DOSSIER LOTUS
156 William O'Farrell	CARICATURE
157 Noël Vexin	ARRIVEDERCI PARIS
158 E. S. Gardner	LA FEMME AU MASQUE
159 Costa de Loverdo	LE SÉRAPHIN NOIR
160 Jean-Pierre Ferrière	UNE FEMME COMME LES AUTRES
161 Andrew North	LES NAUFRAGEURS DE L'ESPACE
162 Dominique Dorn	LE LÉVRIER AFGHAN
163 E. C. Tubb	OBJECTIF POLLUX
164 Anthony Morton	L'ÉNIGMATIQUE LORD CALDER
165 Calvin M. Knox	COMLOT CONTRE LA TERRE
166 Hélène Péri	SEPT POUR UN BALLET
167 Andrew North	FUSÉE EN QUARANTAINE
168 Michel Averlant	REMOUS A AMSTERDAM
169 Jean-Pierre Ferrière	COUP DE SOLEIL
170 Gil Perrault	LA MAIN ROUGE
171 John Brunner	LES NÉGRIERS DU COSMOS
172 Costa de Loverdo	DOSSIER MIRAGE
173 André Helena	LA CALÈCHE EST AVANCÉE
174 J. Bastogne	NOTRE AGENT A MOSCOU

A PARAÎTRE

175 John Creasey	TRIOMPHE POUR L'INSPECTEUR WEST
176 Gil Perrault	LE FAUX-FRÈRE